

# LA VIE BLANCHE

LOUIS DORINAT

# LA VIE BLANCHE





PARIS
*BERNARD GRASSET*
ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXI

*A Monsieur Eugène BADET.*

Hommage affectueux.

L. D.

# AVANT-PROPOS

*Qu'est-ce que la vie blanche?*

*La vie blanche est une* vie, *une vie réelle, une vie large et sincère. Sa blancheur ne l'amoindrit pas, n'enlève rien à l'amplitude de ses vibrations. La vie blanche est aussi vivante que les autres.*

*C'est, peut-être, un des phénomènes caractéristiques de notre époque : à côté de la « peur de vivre », on voit apparaître le désir de vivre, un grand besoin de sincérité.*

*Les vieilles convenances protectrices de tant d'abus, complices de tant d'iniquités trouvent chaque jour, au sein même des familles qui s'en transmettent l'héritage, des adversaires implacables.*

*Le bourgeois de la légende, l'homme rassis et calmé qui s'installe confortablement dans la vertu régulière est un farouche gardien des convenances; il les pratique avec une intransigeance qui n'a d'égale que la désinvolture avec laquelle il les a violées avant de se ranger. M. Prudhomme fit les quatre cents coups au Quartier latin, puis, devenu*

*vieux, il s'est fait ermite. C'est un conservateur acharné.*

*Méfiez-vous de sa fille. Elle n'a pas les allures d'une révolutionnaire; elle est pieuse, comme l'était sa mère, souvent davantage; mais elle ouvre ses yeux, elle interroge la vie, elle juge les usages. Elle a le sens des responsabilités, le goût de l'initiative. Elle brise la chaîne des préjugés pour se soumettre plus étroitement à sa conscience, elle se libère de la tyrannie des conventions pour obéir plus entièrement à l'Évangile.*

*Son innocence audacieuse déconcerte. Son désir intempestif de sincérité produit, dans son milieu, l'effet d'un courant d'air brusque sur la poussière d'un appartement longtemps clos. La poussière dérangée s'agite et proteste; les préjugés se scandalisent; la franchise devient une effronterie; l'héroïsme prend l'apparence d'une émancipation.*

*Voici donc la scandaleuse histoire de Marguerite Papolet, petite poupée mondaine qui, à l'école de l'amour douloureux, se haussera à la dignité de vierge forte, petite chrétienne banale que l'épreuve transfigurera.*

# LA VIE BLANCHE

---

## CHAPITRE PREMIER

### Autre chose.

La ville de Dijon se serait endormie paisiblement le 30 janvier 19..., si M. Papolet, chef d'escadrons de hussards en retraite, et Mme Papolet, née Ursule de la Garenne, n'avaient pas offert une tasse de thé et un tour de valse à l'occasion des dix-huit ans de leur fille Marguerite.

Cet événement dijonnais fit affluer au boulevard Carnot, où, comme chacun sait, les Papolet ont leur hôtel, la plupart des fiacres de la ville et quelques carrosses armoriés d'où sortit, entre neuf et dix heures, la belle société locale. Les piétons étaient rares. Une pluie fine et serrée rendait la nuit opaque, les rues sales et glissantes. Seuls, les jeunes gens sans famille déposaient au vestiaire des parapluies ruisselants, des caoutchoucs et des pardessus crottés. Et il se produisait quelquefois, dans l'encombrement du vestibule, des contacts

fâcheux entre cette boue et les dentelles, au grand désespoir des mères économes.

Il était environ dix heures moins le quart lorsque François de Terrande entra chez les Papolet. Une bonne partie des invités s'y trouvaient déjà et se dévisageaient les uns les autres avec une curiosité malveillante. Beaucoup d'amertume et d'aigreur flottait dans l'air. C'est un phénomène inévitable dans les réunions mondaines exceptionnellement importantes. Les réunions ordinaires, dans une ville comme Dijon, rassemblent presque toujours le même personnel. Sans doute, les sentiments mauvais n'en sont point exclus et bien des jalousies s'y rencontrent, mais l'habitude émousse les angles, adoucit les pointes. Si rien n'est plus pénible que la constatation, chez les autres, d'avantages dont on est dépourvu, comme il est doux, en revanche, de s'apercevoir que l'on s'est trompé ! — et l'on est si enclin à s'en apercevoir ! Sous l'effort des médisances réciproques, les jalousies finissent par manquer de base.

Cette soirée réunissait un peu tous les mondes : la magistrature, le haut commerce, l'armée, l'université, le barreau. Et l'on sentait, dans cette foule disparate, circuler des courants d'antipathie.

Pourquoi réunir chez soi, à l'heure où l'on devrait dormir, des gens qui viennent sans joie et qui se rencontrent avec peine? Pourquoi mettre aux prises, dans le champ clos d'un appartement mas-

sacré, les vanités rivales d'un chef-lieu de département?

Pourquoi? Mais c'est nécessaire, paraît-il, quand on a une fille à marier.

François de Terrande, lui, avait accepté volontiers l'invitation des Papolet que, du reste, il ne connaissait pas. Son nom figurait sur une liste de danseurs obligeamment communiquée à Mme Papolet. Celle-ci — née de la Garenne — avait distingué la particule; aussi gratifia-t-elle le nouvel arrivant d'un accueil flatteur quand il se présenta, correct et guindé, sous les lustres du salon, « annoncé » avec ostentation par un domestique chauve. M. François de Terrande retint, pendant quelques instants, l'attention générale, puis, modestement, disparut dans la foule.

Il avait dix-sept ans et demi; sa croissance n'était pas terminée. Il étudiait le droit depuis l'automne et sortait d'un collège recommandable par l'éducation aristocratique qu'on y donnait aux fils de famille. De solides principes lui avaient été inculqués pendant huit années d'internat, et la bonne madame de Terrande, qui avait une confiance sans bornes dans l'infaillible compétence des éducateurs modèles, admirait dans son fils le parfait exemplaire de la vertu et de la distinction. De fait, on n'avait jamais eu grand reproche à lui adresser. Il avait subi docilement les salutaires influences. Sa personnalité s'était coulée dans le moule traditionnel.

Il jouissait maintenant, avec un effarement dissi-

mulé qui se résolvait en raideur gauche, de la liberté complète de l'étudiant suivant, sans transition aucune, l'absolue dépendance du collégien. Cette sortie mondaine avait pour lui l'attrait des choses peu connues et très prometteuses. Mais il avait trop conscience de son inexpérience et de sa naïveté pour laisser deviner son entrain. Un effort de volonté figeait, dans une expression presque ennuyée, son visage enfantin qui n'eût demandé qu'à s'épanouir. Pudeur, sauvagerie, calcul, pose? Qui dosera exactement les sentiments multiples, les infinétésimales nuances d'âme d'ou proviennent ces dissimulations étranges? Pour qui n'analyse pas les réalités cachées sous les apparences, le spectacle des hommes n'est guère instructif et les appréciateurs superficiels si nombreux, ce soir-là, chez les Papolet, prenaient sans doute pour un jeune homme déjà blasé le grand enfant naïf qui fit son entrée vers dix heures moins le quart.

C'était le moment où s'organisait, non sans peine, parmi l'entassement compact des invités, la première danse de la soirée. L'orchestre reprenait pour la troisième fois le prélude de la valse à la mode sans réussir encore à ébranler la masse grouillante. Une dizaine de couples cherchaient en vain un peu d'espace pour évoluer. On ne pouvait faire un demi-pas sans heurter de grosses dames cérémonieusement congratulées par de vieux messieurs très décorés. Peu à peu, cependant, la valse s'insinua dans les groupes, les dispersa et les éparpilla.

Appuyé contre le mur du salon, sous un grand tableau qui représentait le commandant Papolet peint à l'huile, François de Terrande regardait de tous ses yeux.

Il regardait « le monde », cette chose terrible et vague dont le fantôme, évoqué tant de fois au collège, avait épouvanté sa jeune conscience. Il croyait le voir dans sa plus grande séduction et s'apprivoisait avec le monstre charmant si redouté jadis.

En réalité, était-il donc si redoutable? François, se rappelant avec une précision singulière les anathèmes dont ce pauvre monde était l'objet, commençait à penser qu'on exagérait beaucoup. Maintenant qu'il pouvait contrôler — il se l'imaginait, du moins — la valeur pratique des enseignements reçus, il lui semblait que la rhétorique sermonnaire avait confondu à tort, dans l'uniformité de ses invectives, le bien et le mal, le permis et le défendu.

Mais le lieu n'était guère propice aux méditations de cette nature; il se laissa gagner par la contagion de l'insouciance, bercer par le rythme énervant de la valse.

C'était la vraie vie qui commençait pour lui, après la compression d'une enfance austère, la vie large où circulaient les sentiments rêvés. Son imagination donnait à tout une poésie merveilleuse.

Il reçut un coup de poing sur l'épaule : Raoul

Verdier signalait ainsi son approche à son petit ami de Terrande.

— Je te cherchais, François, pour te présenter à M^lle Papolet. Il faut danser, mon petit.

Raoul prit François par la main, lui fit traverser le salon et le conduisit près de l'orchestre. Marguerite donnait ses instructions aux musiciens. Quand elle eut terminé, Raoul lui présenta son ami, qui obtint d'elle le premier « lanciers ».

— Eh bien, François, te plaît-elle?

François fut embarrassé par cette question soudaine. Il n'avait presque rien vu et rien éprouvé du tout. Parmi les lumières éblouissantes, il avait à peine distingué une tête brune aux cheveux très abondants, un corsage blanc, très peu échancré; et, dans les bruits confus, la voix, pourtant si bien timbrée de Marguerite, lui était parvenue tout assourdie.

— Mon Dieu! elle me paraît très gentille, répondit-il à tout hasard.

— Tu pourrais m'en dire autant de toutes les jeunes filles auxquelles je te présenterai. C'est là une appréciation trop vague et trop banale, mon cher François, une phrase polie qui ne ment jamais tout à fait et dont on use pour donner aux amabilités nécessaires le nécessaire minimum de sincérité. Très gentille... mais toutes les jeunes filles ici sont très gentilles! Regarde-les : ne font-elles pas tout ce qu'elles peuvent pour cela? De grâce, trouve autre chose.

François resta bouche bée sans avoir l'air de comprendre. Impatienté, un peu déçu aussi, Raoul Verdier abandonna son interrogatoire et présenta son petit ami aux demoiselles Parasson, filles du président du Tribunal civil, puis à Mlle Hélène Sambartin, fille du général commandant la 30e brigade d'infanterie.

François se retrouvait à sa place de tout à l'heure, sous la peinture à l'huile du commandant Papolet, quand la seconde danse commença. Il était libre. Les demoiselles Parasson lui réservaient des valses très lointaines, Hélène Sambartin, le troisième « pas de quatre ». Sous l'image protectrice de l'homme de guerre, il continua à regarder.

Trouve autre chose.... Cette parole de Raoul Verdier l'obsédait et il cherchait à en épuiser le sens, car il soupçonnait à peine l'existence de cette « autre chose » mystérieuse. Comme tous les collégiens soumis à l'internat, il avait déjà eu quelques imaginations amoureuses. La première datait de la quatorzième année. Il avait alors comme voisin d'étude un gros garçon qui se croyait fiancé et qui portait sur lui la photographie d'une fillette. Il recueillait les confidences de son camarade et était admis à la contemplation de la fiancée. Un jour, sans songer à mal, par sympathie, il avait demandé au jeune fiancé l'autorisation de poser ses lèvres sur l'image de la bien-aimée, et l'autorisation lui avait été accordée en toute candeur. Et, pendant plusieurs mois, il avait pris part, de la sorte, aux

amours de son voisin d'étude, sans que la bonne harmonie n'ait cessé de régner entre les bénéficiaires de cet étrange partage.

La division des grands est traditionnellement agitée par quelques figures de jeunes filles entrevues dans les cours ou à la chapelle. Une littérature leur est consacrée, elles inspirent des vers qui ne sont pas toujours absolument stupides ; elles remplissent les rêves des adolescents. Ce sont les premières robes qui passent dans leur vie. En rhétorique, François avait été vivement intéressé par une habituée des vêpres. Il guettait son arrivée, le dimanche, à la fin de la récréation de midi, et s'arrangeait de façon à se trouver sur son passage. A la chapelle, comme elle se plaçait, avec sa mère, au premier rang du public et qu'il était au dernier rang des élèves, il avait la satisfaction d'être près d'elle et se retournait quelquefois. Il avait même imaginé, pour la contempler plus à son aise, de poser une petite glace sur son paroissien.

C'était là tout son passé ! Ces amours-là, qui ne sont pas modernes et qui n'ont pas — grâce à Dieu — de physiologie seraient dignes, cependant, des observations de M. Bourget. Il chercherait à expliquer pourquoi, dans les maisons religieuses où, selon sa remarque, la confession corrige tout et où la corruption est rare, la sentimentalité fleurit merveilleusement. Il découvrirait des nuances exquises, des subtilités appropriées à son génie, des énigmes sans cruauté.

Ces amours-là sont à la passion ce que la fleur est au fruit mûr : ils suffisent à ceux qui n'ont pas encore d'appétit sensuel et qui se nourrissent d'aromes. Ils sont la préface des romans futurs, l'introduction à la vie amoureuse, la première et naïve manifestation du besoin d'aimer. Ce qui les caractérise, c'est moins encore leur innocence que leur indétermination. Sans doute, ils se fixent bien sur un objet particulier, mais cela n'est pas, à proprement parler, une condition essentielle de leur existence, c'est seulement une cause d'exaltation. Ils existent tout entiers dans l'imagination éveillée par les classiques ; leur objet véritable est un mythe créé par la littérature.

François prenait maintenant contact avec la réalité vivante. Les couples passaient près de lui, l'effleurant, le bousculant même ; l'atmosphère s'alourdissait de tous les effluves de la foule ; les visages s'animaient sous la lumière ruisselante des lustres.

Le salon principal était presque abandonné aux danseurs ; peu de dames encore : elles se décident moins vite, se font prier plus longtemps ; mais un groupe important de jeunes filles, tout un lot de toilettes fraîches et de visages inégalement frais. Plusieurs comptaient de nombreuses campagnes et s'acquittaient de leur service mondain avec l'exactitude qu'on remarque chez les vieux soldats. Chacune d'elles attendait, avec un espoir tenace, qu'un admirateur de son héroïsme la fît enfin sortir du rang.

Depuis des années on les « sortait » ainsi, on les « exposait » chaque hiver, le plus souvent possible, aux regards des prétendants éventuels. Rien n'était épargné pour attirer l'attention du libérateur. D'abord, c'est l'air modeste, l'attitude pudique et réservée; c'est l'âge où l'échancrure du corsage laisse à peine deviner la naissance du cou. On estime, et à juste titre, que la séduction la plus forte réside dans cette pudeur et cette réserve. Heureuses celles qui triomphent par ce moyen ! Les autres sont progressivement dévêtues. Chaque année, l'échancrure s'élargit et s'approfondit. Il le faut bien ! Les pauvres filles ne peuvent pas conserver longtemps l'air candide qui fait leur charme primitif. Comme les fleurs de leurs cheveux, elles se fanent dans l'atmosphère viciée des salons; leur fraîcheur est de courte durée. Si le charme primitif n'opère pas, la mode, intelligente complice, fournit des armes nouvelles : elle autorise, elle impose même la provocation. Après l'échec des yeux baissés, on a recours à l'éloquence des épaules. L'exposition dégénère en exhibition. Les années s'écoulent, et le mari ne se présente pas. Le rôle de « jeune fille à marier » devient pénible, puis ridicule. Les malheureuses, menacées par la trentaine, qui traînent de bal en bal leur pitoyable désenchantement, celles que les danseurs n'invitent plus que par convenance s'aperçoivent enfin qu'elles ont perdu leur temps et qu'on a inutilement gâché leur jeunesse.

Marguerite Papolet valsait avec un lieutenant de

dragons. François s'acharna à l'observer. Ses yeux, qu'il put fixer de très près quand elle passait près de lui, avaient une franchise simple et se détournaient sans précipitation. Il lui sembla qu'une sympathie naissait entre eux. Elle, de son côté, se sentait observée. Les regards de François l'atteignaient véritablement, elle ne répondait plus que d'une voix distraite aux phrases aimables de l'officier.

Et François songeait à sa sœur Marthe qui, loin de toute agitation mondaine, restait l'année entière au château de Venellay, là-bas dans le village natal, à sa grande sœur si jolie, elle aussi, qui n'avait d'autres distractions que les soins du ménage et la lecture. Il y songeait parce qu'elle était sa confidente habituelle. C'est à elle qu'il avait raconté, en détail, ses premières « sorties »; c'est à elle encore qu'il fera le récit de celle-ci. Mais, cette fois, sera-t-il aussi sincère? Dira-t-il toutes ses impressions? Saura-t-il ou voudra-t-il confier à sa sœur l'intraduisible émotion qui s'empare de lui, à cette minute, quand, aux bras de l'officier penché sur sa chevelure, Marguerite, soulevée par le rythme, lui apparaît comme une vision enchantée? Dira-t-il la commotion qu'il ressent quand leurs regards se rencontrent?

Non, il commence à vivre une vie cachée. Le mystère entre dans sa vie avec les rayons des grands yeux noirs. Il y aura désormais des choses qu'il ne dira plus, qu'il n'écrira plus. Ce n'est pas

la honte qui le fera taire, mais un sentiment d'ombrageuse pudeur. Cette émotion, si nouvelle pour lui, lui crée une personnalité indépendante et inaccessible, lui donne, pour la première fois, l'illusion d'être un homme.

Quand cette valse fut terminée, Raoul Verdier s'approcha : — As-tu trouvé quelque chose, maintenant?

Mais, comme tout à l'heure, François ne sut pas répondre. Raoul l'examinait avec étonnement, ce taciturne petit ami, si indifférent à tout. Soudain, il le vit pâlir un peu et puis rougir aussitôt.

— Excuse-moi, Raoul, on m'a promis les lanciers ; la pancarte les annonce... Au revoir.

Gauchement, François rappela à Marguerite sa promesse. Elle s'en souvenait bien et ne feignit pas d'avoir oublié.

Le quadrille des lanciers convient parfaitement aux tendresses naissantes. Il est sage, d'une hardiesse pudique, d'un symbolisme accessible aux imaginations encore naïves. L'enlacement de la valse n'éveille souvent aucune idée, sa violence même, du moins pour les débutants, le rend presque toujours inoffensif; il est trop expressif pour qu'on ose lui trouver un sens. Les « lanciers », avec leurs figures variées et leurs attitudes modérées, ont plus d'intérêt sentimental; ils sont d'une interprétation possible sans trop d'audace; ils peuvent symboliser les timidités de la première heure.

François fut très impressionné par ce quadrille. Les saluts préliminaires, les brèves séparations, les mains qui se retrouvent, le geste protecteur et respectueux qu'on esquisse autour de la taille pour faciliter les évolutions, tout cet ensemble de familiarités de bon aloi, de privautés anodines le troublèrent délicieusement. Ils n'échangèrent pas dix paroles; mais Raoul Verdier, dissimulé derrière une tapisserie, se disait avec rage en les voyant si graves, si recueillis :

— Décidément, ce chérubin est plus fort que moi.

## CHAPITRE II

### Elles.

Depuis une demi-heure, ces demoiselles discutaient sur le féminisme. A vrai dire, elles étaient très peu documentées et leur discussion eût fait sourire les gens graves. Elles connaissaient à peine le mot, pas du tout la chose et se désintéressaient des nuances, des distinctions, si nécessaires pourtant en un pareil sujet. Elles étaient parties, à la remorque du mot magique, vers le pays enchanté où s'épanouissait la gloire de leur sexe. Politique, morale, sociologie, psychologie, elles avaient tout effleuré sans en avoir conscience. Une seule pensée était nette dans leurs esprits, un seul rêve se précisait dans leurs imaginations : jouer, dans la vie humaine, un rôle correspondant exactement à l'ardeur généreuse qui était en elles, briser les lisières dans lesquelles les tenait enfermées un siècle pusillanime et corrompu. Elles n'avaient cependant, ni les unes ni les autres, reçu une éducation subver-

sive. Toutes avaient été élevées dans le culte de la prudence, préparées à l'acceptation des abus établis. Mais en dépit de leur éducation, malgré l'enlizement du bien-être et l'influence débilitante de leur milieu, elles suivaient, d'instinct, le mouvement qui emporte l'humanité vers des destinées nouvelles.

Elles étaient quatre : Marguerite Papolet, Hélène Sambartin, Madeleine et Jeanne Parasson, bien intimement réunies dans la chambre de Marguerite, absolument libres.

Elles bavardaient devant la cheminée de marbre blanc, où flambaient les bûches de hêtre. Dehors, dans le jardin, la pelouse déjà reverdie et le soleil annonçaient le retour du printemps. Elles jouissaient du luxe presque inutile de cette grande flambée et avaient entr'ouvert les fenêtres. Le babillage des moineaux dominait parfois leur conversation. Elles étaient confortablement assises dans les petits fauteuils recouverts de soie rose, parmi les meubles trop jolis de cette chambre d'enfant gâtée. C'était un besoin pour elles de s'isoler ainsi et de se soustraire au contrôle de la famille. En présence de leurs parents, elles étaient presque taciturnes et comme gênées ; il leur fallait, pour bavarder à l'aise, la certitude de n'être pas entendues. Ce n'était, de leur part, ni prudence, ni timidité, mais un sentiment particulier reposant sur l'intuition d'une divergence très accentuée entre leur génération et celle de leurs mères. Elles

savaient que leurs préoccupations n'étaient pas comprises.

Marguerite, la plus jeune, était certainement la moins « caractérisée » des quatre amies. Depuis bientôt deux ans qu'elle avait quitté la Visitation, elle avait vécu dans la frivolité continuelle. Elle commençait même à acquérir une fâcheuse réputation de coquetterie. Il est vrai que beaucoup de jalousie motivait la sévérité dont elle était l'objet. Fille unique de parents très riches, elle avait trouvé dans le testament d'une marraine une fortune personnelle assez importante. Très jolie, avec cela merveilleusement fine et distinguée, elle accaparait le succès dans les réunions mondaines. Elle avait fait naître beaucoup d'ambitions, car on la considérait comme un des meilleurs partis de la ville. Le plus en vue des candidats, celui dont les chances avaient jusqu'alors semblé les plus sérieuses, était un jeune avocat très arriviste, Raoul Verdier. Mais déjà la faveur dont jouissait François de Terrande, ce gamin la veille inconnu, inspirait des inquiétudes et faisait jaser. On avait remarqué qu'avec lui elle n'était pas coquette et qu'une impulsion naïve les poussait l'un vers l'autre.

Chaque semaine, les quatre amies passaient l'après-midi ensemble. Le travail des doigts, la musique, le thé n'étaient que prétexte : elles se réunissaient pour causer. Les jeunes filles d'aujourd'hui, même les plus frivoles, causent entre

elles de choses graves. Notre époque n'est pas gaie. L'absolutisme indiscuté des traditions donnait jadis une sécurité qui facilitait la joie. Aujourd'hui, tout est remis en question, et ceux-là même qu'un dogme religieux bien défini met à l'abri des incertitudes essentielles voient chanceler autour d'eux les principes autrefois bâtis sur des préjugés.

— Moi, disait Hélène, l'aînée, je ne me permets plus d'avoir, en ces matières, une opinion personnelle. J'ai eu votre âge et j'ai été, comme vous, un peu anarchiste. Depuis j'ai réfléchi, j'ai vécu, j'ai vieilli et je suis devenue plus raisonnable.

Elle disait cela maternellement aux « petites » qui l'écoutaient. Et, soudain, l'entrain de la discussion diminua. Les petites avaient aperçu sur le visage de leur grande amie la trace d'une souffrance ancienne. Elles comprirent que les idées abstraites peuvent éveiller des échos douloureux; elles furent déconcertées par l'entrée en scène d'un personnage nouveau : la réalité.

Hélène l'évoquait maintenant, cette réalité vivante, si involontairement remuée en elle par le bavardage de ses amies; et, tandis qu'en silence toutes quatre tiraient l'aiguille, elle se remémora le passé.

Fille de soldat, comme Marguerite, et promenée pendant toute son enfance à travers de multiples garnisons, ses vrais souvenirs dataient seulement de 1890. A cette époque, M. Sambartin, promu lieutenant-colonel, avait été affecté au régiment d'in-

fanterie de Langres. Hélène se rappelait l'arrivée par un temps pluvieux d'octobre, la première promenade sur les remparts, la cathédrale romane si imposante et l'aspect, si nouveau pour elle, d'une cité paisible, après Alger, Lyon et Paris. De ces grandes villes où la famille avait campé, elle ne gardait que des images confuses. A Langres, on s'était fixé plus solidement ; on avait enfin goûté le bonheur d'un « chez soi » bien indépendant, le charme d'une vieille maison isolée au fond d'un jardin. A Langres aussi, l'éducation de la fillette, jusque-là fâcheusement négligée, avait été confiée aux sœurs dominicaines.

Elle avait dix-huit ans quand son père, après avoir été promu sur place au grade de colonel, obtint les étoiles et le commandement de la trentième brigade d'infanterie, à Dijon. La transition fut brusque. A Langres, dans le milieu où elle avait grandi, parmi les choses tout imprégnées des souvenirs de son enfance, elle aurait pu rester quelque temps encore une petite fille. Ce fut une jeune fille qui arriva à Dijon. Naturellement, le changement de garnison l'enchanta. Elle connut le plaisir de s'apercevoir soudain qu'elle était quelqu'un et qu'on pouvait la remarquer. L'écolière aux cheveux nattés, aux costumes sombres devint, du jour au lendemain, une élégante, une petite étoile mondaine... comme Marguerite.

Et voici que ses yeux se fixèrent sur Marguerite. Avant de relire en pensée l'avant-dernier chapitre

de son histoire intime, elle voulut se revoir dans cette petite amie si pareille à ce qu'elle avait été elle-même, si naïve, si pleine d'illusions, si faible, si accessible aux imaginations décevantes, si abandonnée par une mère inconsciente, à la tentation des mirages sentimentaux. Elle souffrait, dans sa sollicitude d'aînée, de la voir si exaltée parfois et si chimérique ; elle aurait voulu lui servir de guide, la garer des mauvaises rencontres et lui donner la sagesse qu'elle devait aux cruautés de l'expérience.

Ce besoin de protection avait pris une intensité nouvelle pendant la soirée du 30 janvier. Rien n'avait échappé à la perspicacité d'Hélène, ni le manège de Raoul Verdier, ni l'émotion de François de Terrande, ni la subite gravité de Marguerite. Elle avait suivi, sans en avoir l'air, les péripéties du petit drame et sondé l'âme des acteurs. Son devoir de grande amie expérimentée lui imposait cette sollicitude qui réveillait en elle, par une coïncidence singulière, le passé auquel elle songeait maintenant.

Au temps où elle était pareille à Marguerite, Raoul Verdier ressemblait à François de Terrande. Elle l'avait rencontré dans des circonstances analogues ; une même sympathie mutuelle était née de leur rencontre. Leur idylle charmante avait gravé, pendant deux années, ses strophes muettes en leurs cœurs ravis. Hélène s'était crue fiancée ; Raoul aurait juré que sa vie était fixée définitivement, et, dans l'impressionnant mutisme de leurs tête-à-tête,

ils avaient échangé — combien de fois ! — ces regards d'entente absolue d'où les serments paraissent rayonner.

Et puis Raoul était parti. Une absence d'un an l'avait complètement changé. En revenant du service militaire, il avait oublié Hélène. Après cette séparation, ils s'étaient revus chez des amis communs. Elle retenait encore ses larmes en pensant à l'accueil qui lui fut fait, à la froide et cérémonieuse politesse de Raoul, à l'indifférence de ses yeux, à son calme. Elle avait eu la vision nette et soudaine d'un mur d'oubli laborieusement construit par l'ingrat, d'un mur épais, solide, à l'abri duquel son cœur devenait imprenable comme les forteresses de la frontière qu'il était allé garder. Lui, apparemment, n'avait pas souffert ; il avait repris ses études, résolu à éviter les distractions sentimentales, absorbé par une ambition positive.

C'était là toute l'histoire d'Hélène, une aventure bien banale et bien fréquente, sans doute. Le temps avait, petit à petit, cicatrisé la secrète blessure. Puis la guérison était venue, complète ; à son tour elle avait oublié, et l'indulgent oubli avait tout recouvert.

Elle avait eu, du reste, dans son chagrin, la consolation et l'appui de l'amour maternel. Mme Sambartin, à qui elle avait pu dissimuler l'espoir joyeux qui avait été sa vie pendant deux années, était devenue perspicace au jour de la désillusion. Sans forcer le secret où sa fille voulait enfermer sa

douleur, sans brusquerie ni indiscrétion, à force de patiente tendresse, elle avait provoqué les confidences qui permettent d'aimer efficacement. Elle n'était pas de ces mères trop simplistes qui ignorent ou méconnaissent les complexités sentimentales. Elle avait aperçu, deviné au moins, ce que recèle de compliqué, d'inquiétant et de délicat l'âme d'une jeune fille moderne. Elle avait bien compris son rôle de consolatrice, rôle effacé et modeste ne comportant ni grandes tirades, ni gestes trop éloquents et, peu à peu, mère privilégiée, elle avait conquis l'amitié de sa fille.

Et dans cette amitié Hélène avait retrouvé l'équilibre et la paix. Elle avait oublié ; mais oublier, en pareille matière, ce n'est pas perdre la mémoire. L'oubli du cœur n'est pas incompatible avec le plus persistant souvenir, un souvenir désintéressé, presque indifférent, exempt d'amertume, affecté seulement de mélancolie. Spectateur de sa propre vie, on juge froidement les événements passés et les sentiments abolis. Les larmes qu'on a versées font sourire ; elles attendrissent opportunément la joie des espérances neuves. Quelquefois, cependant, comme il arrivait aujourd'hui à Hélène, les circonstances réveillent trop vivement le passé, le font revivre avec trop d'exactitude, et les douleurs mortes ressuscitent.

Sa désillusion n'avait-elle pas été inévitable ? Est-ce que les rêves d'enfant peuvent se réaliser ? Et n'y a-t-il pas, dans la vie, des nécessités, des

convenances, des impossibilités qui font du mariage la moins volontaire de nos décisions? N'avait-il pas mieux valu que l'idylle ébauchée se terminât dès la première page?

Oui, se disait Hélène, avec cette tranquillité d'âme qu'elle avait laborieusement reconquise, c'était fatal.

Il lui arrivait pourtant, quelquefois, de discuter le caractère absolu de cette fatalité. C'était fatal, évidemment, mais d'une fatalité dont quelqu'un était responsable. Et, très impartialement, sans l'ombre d'une rancune, par unique souci de l'implacable vérité, elle s'indignait de la légèreté et de l'inconstance des hommes. Elle avait vingt-quatre ans : son expérience personnelle et le spectacle du monde lui avaient ouvert les yeux. C'étaient navrant ce qu'elle avait vu, malgré la gaîté des dehors et la joie des apparences : des trahisons sous les sourires, des mensonges dans la douceur des mots et jusque dans les paroles inexprimées; des cruautés partout, et partout la coquetterie égoïste. On dit que les femmes sont coquettes; c'est peut-être vrai; mais les hommes le sont bien davantage. Chez elles, la coquetterie n'est souvent qu'un travers, qu'une imperfection superficielle; chez eux, c'est une forme de l'égoïsme fondamental. Une jeune fille s'oublie dans un premier rêve; un jeune homme y trouve la cause d'une précieuse satisfaction d'amour-propre. Et, dès lors, il regarde moins; il se regarde et se montre.

Combien en avait-elle vus, de ces jeunes paons, étaler avec une complaisance fate leur nouveau plumage et perdre, dans la sottise vaniteuse, le trésor d'une émotion d'abord sincère !

Juge sévère, observatrice désabusée, Hélène ne pouvait s'empêcher de sourire en pensant au mot d'une amie de sa mère. « Les jeunes filles sont bien heureuses de ne connaître que la vie blanche », avait dit, la semaine précédente, Mme Lestoqué, veuve d'un célèbre fabricant de moutarde. Cette réflexion avait été faite au cours d'une conversation engagée dans le tramway entre Mme Sambartin et la respectable veuve.

Encore un préjugé que cette vieille idée-là ! La vie blanche est profonde et douloureuse comme l'autre... celle qui n'est plus blanche. Il n'est pas nécessaire de tout savoir pour connaître la souffrance.

Le soir venait. Marguerite fit apporter la lampe. La lumière, tamisée par l'abat-jour, mit des reflets roses sur les visages recueillis. Plus d'intimité encore resserra les quatre amies autour de la table ; mais le silence se prolongeait obstinément. Marguerite brodait un mouchoir. Jeanne Parasson se faisait une cravate en dentelle ; sa sœur ajustait les manches d'une brassière destinée à un enfant pauvre.

Hélène s'aperçut que sa tapisserie n'avait guère avancé. Décidément, elle avait été bien absorbée par les souvenirs et les songeries. Les « petites »

l'avaient remarqué et restaient toutes confuses de leur perspicacité, d'autant plus confuses qu'à leurs yeux Hélène, la grande Hélène, comme elles l'appelaient, était un personnage uniquement sage et grave, une sorte d'incarnation du bon sens et de l'impassibilité.

A cause des malentendus qui séparent, dans la bourgeoisie, les parents des enfants, beaucoup de jeunes filles, presque toutes même, échappent à l'influence de leurs mères.

Évidemment, les mères n'ont été, à aucune époque, les confidentes naturelles de leurs filles. Les petits et les grands secrets leur sont instinctivement cachés. Mais ce n'est pas seulement le domaine intime qu'on ferme aujourd'hui aux investigations maternelles. Le monde des pensées est aussi jalousement fermé; les mères n'y sont pas admises. Tout ce qui échappe à la compétence du directeur spirituel échoit à la « grande amie ». Le besoin, qui subsiste, a créé son organe. Le plus souvent, ces enfants moralement abandonnées s'adressent à une amie pourvue d'une mère comme celle d'Hélène ; elles trouvent là ce qui leur manque.

Pour jouer, comme d'habitude, son rôle de grande amie, Hélène ramena la conversation sur le sujet qui l'avait alimentée.

— Tout n'était pas absolument ridicule, dit-elle, dans nos bavardages. A travers les maladresses d'expressions, les exagérations et les puérilités, on reconnaîtrait l'Idée qui marche, depuis longtemps,

vers la réalisation d'un meilleur avenir féminin. C'est que, voyez-vous, le féminisme est une vieille nouveauté. La femme et l'esclave ont été libérés par l'Évangile; mais cette libération n'est point l'œuvre d'un jour. Il y a, dans le christianisme, assez de substance pour nourrir, jusqu'à la fin des siècles, des générations de plus en plus affamées d'idéal. L'Évangile est inépuisable. L'impulsion donnée par le Christ doit se répercuter à travers les temps. Il n'a pas voulu agir une fois pour toutes : la grâce et la nature suivent la loi mystérieuse du progrès.

— C'est vrai, répondit Madeleine Parasson, on nous le prêchait l'autre jour. La croyance au progrès est une des formes de la vertu d'espérance; mais, ajoutait-on — et ce pourrait être la conclusion pratique de notre causerie — le progrès ne se fera pas sans nous, et, jusqu'à présent, nous n'y avons guère travaillé. Il faudrait agir...

— Oui, reprit Hélène, agir... Des conversations comme les nôtres sont stériles si elles n'aboutissent pas à l'action. Il y a beaucoup de questions à résoudre avant celles du féminisme proprement dit. Il faudrait commencer par tirer parti de la vieille morale; elle imposerait beaucoup d'innovations...

A six heures, M. Parasson vint chercher ses filles. Hélène resta seule avec Marguerite. Un même désir de parler naquit en chacune d'elles, aussitôt paralysé par une même pudeur. Les mots étaient inutiles. Elles se comprenaient. Leurs têtes penchées

sur les ouvrages se rapprochaient, mêlant, dans la lumière rose, cheveux blonds et cheveux noirs. Les confidences les plus intimes sont souvent muettes. Il se produit à certaines heures, entre deux âmes, une sorte d'envahissement réciproque, à la fois provoqué et subi. Alors tout ce qu'on a pu savoir sans le comprendre s'explique; les moindres détails prennent une signification. On n'apprend rien de nouveau, mais ce qu'on savait est illuminé par une lumière révélatrice.

Quand il fallut se séparer, les deux amies s'embrassèrent longuement.

Hélène s'engagea seule sur les larges trottoirs du boulevard Carnot. Une brume légère ouatait la flamme des becs de gaz. En cette soirée de mars, froide et triste comme une soirée d'hiver, palpitait déjà un peu de vie nouvelle. Il restait un souvenir du chaud soleil de l'après-midi.

La brume froide délogeait difficilement la tiédeur printanière qui résistait, s'obstinait à réjouir le boulevard. Hélène marchait d'un pas élastique, avec l'assurance et l'élan de sa vigoureuse jeunesse. L'attendrissement qui, tout à l'heure, l'avait déprimée faisait place à un sentiment de stabilité, de santé morale que traduisait son allure décidée. Elle se sentait apte à vivre harmonieusement, à retrouver, dans des conditions raisonnables, le bonheur autrefois trop follement rêvé. Elle était parvenue au terme de l'évolution qui, d'enfant romanesque, l'avait transformée en sage et pratique bourgeoise,

sans lui faire perdre, cependant, tout contact avec l'idéal. Elle souriait intérieurement à la métamorphose accomplie et à l'avenir qui se préparait.

Quelqu'un, en effet, attendait son retour. Le capitaine Pierre Brissac ne s'était pas encore décidé à quitter le salon de la générale. Sa patience fut enfin récompensée. Hélène entra dans le salon un peu obscur sans remarquer d'abord la présence du visiteur. Quand elle eut reconnu l'officier d'ordonnance de son père, elle lui tendit la main comme à un bon camarade : — Bonsoir, capitaine ; — puis elle gagna sa chambre.

Et Pierre Brissac se décida à partir.

## CHAPITRE III

### Le Chrysanthème rouge.

Une quinzaine d'étudiants, venus par petits groupes, avaient envahi la chambre de Ludovic Durand, et, avec eux, beaucoup de fumée, beaucoup de paroles et quelques éclats de rire. Ces jeunes gens de dix-sept à vingt-cinq ans, la plupart de conduite sage et vertueuse, se distinguaient par une très grande hardiesse de langage, sans doute pour le plaisir d'affirmer leur vertu, car rien n'est plus indirectement affirmatif que l'affectation. Ils aimaient les promenades nocturnes, les sérénades sous d'imaginaires balcons, les improvisations échevelées au clair de la lune. Tous, étudiants studieux, inconnus dans les cabarets, goûtaient, à l'occasion, les plaisirs tapageurs de l'innocente « vadrouille ». Puis, une fois leurs nerfs calmés, ils prolongeaient indéfiniment leurs déambulations et

leurs causeries. Le sujet de leurs conversations ne variait guère : c'était l'amour, presque uniquement l'amour, l'amour coupable dont ils s'efforçaient de plaisanter, non sans crainte et sans désir intérieur, l'amour permis dont le rêve persistant donnait, même à leurs facéties, comme une sorte de gravité religieuse.

Tel était l'auditoire réuni chez Ludovic Durand, étudiant ès lettres.

Ludovic habitait, avec ses parents, en pleine campagne, dans une rue perpendiculaire à l'avenue du Parc. Une porte grillagée donnait accès dans un jardin au fond duquel se trouvait la maison. A droite, un petit pavillon, dont les volets verts s'ouvraient sur la rue, servait à Ludovic de cabinet de travail. C'est là qu'il recevait ses amis du « Chrysanthème rouge ». Cette société n'avait pas de siège social ; elle pérégrinait d'un domicile à l'autre, au hasard des amabilités hospitalières, ce qui lui donnait un cachet original.

Un domestique apporta un verre d'eau et une sonnette. Raoul Verdier, président, réclama le silence. Le secrétaire donna lecture du compte rendu de la dernière réunion, résumant, en quelques lignes suggestives, la communication d'un étudiant ès sciences, spécialisé dans les questions botaniques, sur la « mentalité des lichens », et Ludovic prit la parole :

— Il est des heures tristes, des heures désespérées, où tout semble nous abandonner ; nous ravi-

vons en notre mémoire nos illusions disparues, et leur absence nous paraît plus insupportable encore; nous cherchons en nous, autour de nous, quelque chose qui nous soutienne et nous réconforte, et tout nous semble hostile, indifférent, railleur. Et notre ennui s'exaspère silencieusement.

« Qui de nous n'a pas connu ces heures-là : la solitude du cœur, l'isolement dans une tristesse sans issue? Et qui de nous n'a pas trouvé, dans l'amitié, la plus douce, la plus sûre et la plus efficace des consolations?

« Voilà pourquoi, épris principalement des sujets qui touchent à l'intimité sentimentale et désireux de traiter une question de psychologie en la prenant par l'intérieur et en y entrant tout entier, je vous parlerai, ce soir, de l'amitié. Mais je vous parlerai aussi du féminisme et de la démocratie. Vous m'accuserez, peut-être, d'optimisme — je m'y résigne et je m'en réjouis d'avance — et, peut-être aussi, m'accuserez-vous de témérité, si je préconise l'amitié féminine. Je voudrais seulement vous montrer que certaines opinions sont possibles.

« L'amitié est-elle réalisable entre un jeune homme et une jeune fille? Je vous sais assez raisonnables, messieurs, assez respectueux de vous-mêmes pour comprendre que ce sujet-là n'est pas amusant. Il est, au contraire, excessivement grave; et j'ai espéré que le sérieux de mon auditoire me permettrait d'être convenable malgré tout. Dieu nous garde de plaisanter en pareille matière! Nous péné-

trerons ensemble, recueillis et attentifs, dans ce que l'on pourrait appeler le « Saint des Saints » du Temple de l'amitié ; c'est un privilège rare ; et, pour ne pas commettre de profanation, nous nous revêtirons, en esprit, de la robe nuptiale. »

Raoul Verdier esquissa une grimace ironique.

Ludovic entra alors dans le Temple. On y célébrait justement les rites de l'amitié féminine. Le conférencier essaya de traduire en langage humain l'hymne sublime.

— ... L'amie a le secret des espérances obstinées et, doucement, d'un sourire ou d'une parole, elle relève le courage de l'ami désespéré. Elle est la confidente discrète à qui l'ami pense toujours pour n'avoir rien à lui cacher. Elle comprend la joie, elle comprend la peine, elle comprend l'amour ; elle a, pour tout cela, le visage qu'il faut, la parole opportune ; elle devine même ce qu'on ne lui dit pas et, maternellement, redouble de sollicitude. ... Sur les ruines des civilisations égoïstes et sensuelles où l'humanité mutilée vivait pour le plaisir, la richesse ou la domination, dans la honte, la misère et la servitude, s'est élevée une société régénérée par la femme, ramenée par elle à la réalité de l'idéal.

Quand il eut prononcé ces strophes prophétiques, de sa voix monotone et blanche, Ludovic s'arrêta pour se reposer et jouir de l'effet produit. Certes, au « Chrysanthème rouge », on ne s'étonnait pas facilement. L'étude sur la mentalité des lichens avait

semblé tout juste paradoxale. Pourtant, une attention particulière suspendait, ce soir-là, les auditeurs aux lèvres de Ludovic.

— D'où viennent-elles, ces paroles étranges? continua-t-il. Et pourquoi nous sont-elles si bonnes que nous voudrions pouvoir les répéter avec conviction? Ne sont-elles pas la traduction claire de nos aspirations informulées?

« L'amitié, je le répète, est-elle possible entre un jeune homme et une jeune fille? Il n'est pas douteux que la première réponse, celle qui nous monte naturellement aux lèvres, celle que les préjugés nous dictent et que les nécessités actuelles paraissent nous imposer est négative. Dans l'état présent des convenances, cette amitié est presque irréalisable. Hélas! le monde est ainsi fait, et nous n'y pouvons rien. Nous ne pouvons pas, subitement, changer l'état d'esprit général. L'amitié féminine est, pour notre génération, un fruit défendu. »

— Mais qu'est-ce que l'amitié? interrompit un des assistants.

— On ne peut guère définir l'amitié, répliqua Ludovic; mais il est certains caractères qui la distinguent des autres affections et au sujet desquels notre sensibilité est presque infaillible, particulièrement la liberté dans le choix de l'ami, la conscience du développement de l'amitié, l'inclination aux confidences totales, la sérénité parfaite dans la tendresse partagée. L'amitié est, si j'ose ainsi dire, une affection de tout repos, soustraite aux fluctua-

tions des autres sentiments. Son domaine est inaccessible au trouble. A l'abri des nécessités de la vie matérielle, puisqu'elle est absolument désintéressée, indifférente aux sollicitations de l'instinct, puisqu'elle est une union d'âmes, elle réalise l'idéal des affections humaines. Telle est l'amitié à laquelle je veux joindre, sans lui enlever aucun de ses attributs, l'épithète de féminine. Ce n'est peut-être qu'un beau rêve ; ce serait déjà quelque chose. Ce n'est, direz-vous, qu'un idéal chimérique... Un idéal, sans doute ; mais pourquoi chimérique ?

« Je crois qu'à l'époque approximative de nos arrière-petits enfants, un jeune homme aura le droit d'être l'ami d'une jeune fille. Tous, tant que nous sommes, nous contribuons à l'avènement de cette amitié par notre adhésion aux idées saines du féminisme. »

Ludovic décrivit avec abondance le mouvement féministe moderne, affirma la nécessité primordiale d'une réforme de l'éducation des jeunes filles et, malgré son âge, son sexe et son inexpérience, entra dans des détails fort intéressants.

Puis il reprit, le ton prophétique :

— A l'époque où notre imagination nous transporte, dans les dernières années du XX^e siècle, de grandes transformations auront changé la face du monde. Il est possible de prévoir avec beaucoup d'optimisme que certaines idées de justice auront triomphé, qu'une fusion intelligente des partis aura pacifié l'atmosphère et qu'avec la disparition

des morgues et des préjugés, les relations individuelles seront plus simples, plus cordiales, plus franches et plus désintéressées qu'aujourd'hui. Toute l'évolution à laquelle nous assistons ne prépare-t-elle pas le triomphe de l'unité qui est, en somme, le triomphe du fondamental ? Or l'unité fondamentale, c'est l'âme *humaine commune,* abstraction faite des particularités accidentelles que lui faisait subir autrefois l'existence des classes et que lui fait subir, aujourd'hui encore, ce qui reste dans nos préjugés de la division en classes. Mais il y a une autre division à laquelle la Révolution unitaire de 1789 n'a pas osé toucher : la séparation de l'humanité en deux sexes. C'est peut-être le secret des désordres actuels. Par un manque absolu de logique, on s'est arrêté dans la voie égalitaire et le bienfait de la Révolution a perdu toute son efficacité. Ce n'est pas impunément que l'on viole les principes. Le dogme de l'égalité était une affirmation d'idéalisme, c'était la proclamation de la supériorité de l'esprit sur la matière, de la prédominance de l'âme, de la personnalité essentielle sur les accidents secondaires de fortune ou de condition sociale. Mais on n'a pas formulé ce dogme dans son intégralité. On est resté à la surface ; on en a fait un dogme politique, c'est-à-dire incomplet et transitoire ; on n'a pas eu la loyauté ou le courage d'en tirer toutes les conséquences. Et la conséquence inévitable, cependant, n'était-elle pas, — puisque l'âme est le tout de l'être humain,

puisque l'égalité doit être l'union dans un monde supérieur et abstrait — la conséquence nécessaire n'était-elle pas la désexualisation ?

Ludovic énonça avec tranquillité cette proposition hardie. Il n'avait pas peur des mots et les assénait impitoyablement. Il était assez souple, du reste, pour se soustraire aux exigences extrêmes de ses déductions. Cette désexualisation qu'il préconisait, au point de vue individuel, social et politique n'était pas, selon lui, du ressort du droit positif. Un État démocratique ne peut refuser la contribution d'aucune des âmes qui le composent ; mais la jouissance des droits politiques n'est pas l'unique moyen d'exercer cette influence nécessaire.

— La politique, au sens précis et vulgaire du mot, disait-il, n'est pas la principale force. Il faut chercher dans les profondeurs des intimités individuelles les grands ressorts et les grandes énergies des sociétés. Et si vraiment la femme a un rôle social à remplir ; si l'activité politique, pour des raisons peut-êtres décisives, doit lui être interdite, parlons plus libéralement : si la femme, dans l'intérêt même de l'efficacité de son action, doit s'interdire l'usage dangereux des droits politiques, la seule arme qui lui reste, c'est la persuasion intime. Or le meilleur moyen de persuasion c'est l'amitié. L'amitié féminine est donc nécessaire à la démocratie.

Ludovic appartenait à la catégorie des optimistes impénitents. Il mettait au service de son optimisme

l'ingéniosité dont usent certains esprits pour aboutir au scepticisme désespéré.

C'était un naïf, sans doute, mais d'une naïveté spéciale qu'il qualifiait lui-même de systématique. La fin de son discours le prouva une fois de plus. Il esquissa le tableau de la société future où la femme ne sera plus un être troublant et énigmatique, toujours dangereux, quelque figure qu'il revête, quand on n'en a que des notions instinctives. Il célébra la disparition des sentiments parasites qui paralysent, à l'heure actuelle, l'influence de la femme en l'enchaînant elle-même dans les illusoires dominations qu'elle exerce.

— Et maintenant, s'écria-t-il, pour conclure, à l'œuvre, mes amis. Votre ambition doit être de frayer aux générations futures des chemins nouveaux. Vous devez être, à votre façon, des révolutionnaires. Le règne des préjugés a duré trop longtemps; vous vous affranchirez de leur joug humiliant; vous partirez bravement à la conquête des sentiments libérateurs. L'amitié féminine sera, plus tard, la couronne de la démocratie; elle lui donnera le prestige et la grâce qui lui manquent aujourd'hui, la délicatesse qu'il faut à sa grandeur. Vous, les privilégiés, vous devancerez votre époque; vous chercherez et vous trouverez l'amie nécessaire à votre épanouissement moral. Oh ! ce ne sera pas dans les salons qu'elle vous apparaîtra; vous n'y verrez que des fiancées (il eut un geste méprisant); vous n'y trouverez que l'amour. L'amie dont

vous aurez besoin pour collaborer à la cité future, elle vous attend loin du monde où les préjugés sont tout-puissants, dans les milieux dédaignés où se préparent les rénovations sublimes. C'est parmi les jeunes filles du peuple que vous la rencontrerez, parmi celles qui s'instruisent et se haussent à la vie consciente et libre...

Quelqu'un demanda à Ludovic : « As-tu fait l'expérience de l'amitié féminine? »

Un autre ajouta : « Petit cachotier, il faudra nous la montrer, ton amie! »

Malgré ces plaisanteries et d'autres semblables, — pas méchantes, en somme, — l'auditoire était plus impressionné qu'il ne voulait l'avouer. Ludovic savourait son petit succès et répondait avec bonne humeur :

— Mon amie?... Trouvez-m'en une.

— Ah! mais non, par exemple, nous la garderions pour nous.

Raoul intervint : « La discussion dégénère, cédons la parole à l'oracle ». — C'était un rite spécial à la congrégation du « Chrysanthème rouge ». Après chaque conférence, le sort désignait celui que les statuts appelaient « l'oracle ». L'oracle demandait à tous les membres présents de résumer le sujet traité en une formule ou sentence. Puis il recueillait les sentences, « méditait durant dix minutes au moins » et rédigeait le « dogme ». Le secrétaire en donnait lecture; après quoi les statuts interdisaient formellement toute discussion sur le

point en litige : « Ce que l'oracle a décidé, prescrivaient les statuts, est considéré comme vrai jusqu'à la prochaine réunion. »

Le sort désigna François. C'était son début dans le rôle d'oracle. Il lut consciencieusement les élucubrations de ses camarades et fit, pour obéir aux statuts, une méditation qui l'entraîna plus loin que l'amitié, le féminisme et la démocratie, et dans laquelle la pensée de Marguerite ne tarda pas à prédominer. Pourtant, il lui fallait remplir sa tâche. Après beaucoup d'hésitations, sa main tremblante grava sur le registre cette étonnante maxime qui conciliait, dans la mesure du possible, les exigences contradictoires de son cœur et de son imagination :

« L'humanité n'a pas de sexe. L'avenir appartient à l'hermaphrodisme moral. L'amour d'une femme nous rend plus hommes ; l'amitié d'une femme nous rendra plus humains. »

Ces formules résumaient assez bien la doctrine de Ludovic qui s'écria, joyeux :

— J'ai été compris !

Mais Raoul le rappela à l'ordre :

— Pas d'appréciation ! On n'approuve pas un dogme, on s'y soumet.

Le « Chrysanthème rouge » se dispersa dans les allées du parc. On était au 25 mai. Une odeur de verdure fraîche s'exhalait des arbres blanchis, d'un seul côté, par la pleine lune qui se levait. Quelques promeneurs attardés flânaient ; des bicyclistes

filaient silencieusement. On entendait au loin, sur la place Saint-Pierre, à plus d'un kilomètre, les fracas discordants des réjouissances foraines. Les rengaines cacophoniques des orgues à vapeur devenaient de plus en plus distinctes ; les cris des sirènes déchiraient la douce nuit parfumée ; mais on devinait, tout proches, des espaces que ces bruits n'atteignaient pas : l'immensité sereine où dormaient les étoiles.

François de Terrande et Raoul Verdier revenaient ensemble, plus lentement que leurs camarades, et se trouvaient seuls derrière eux. Raoul n'était pas un des fondateurs du Chrysanthème rouge, et cette institution ne répondait guère aux exigences de son caractère positif. S'il avait accepté d'en faire partie et d'en devenir le président, ce n'était pas pour y trouver des satisfactions intellectuelles ou morales, c'était uniquement pour exercer une influence et s'habituer à la domination. Il était de ces gens chez qui le besoin d'autorité est un appétit naturel et qui sont nés pour commander à leurs semblables. Fils d'un spéculateur heureux qui avait dompté la chance, il avait eu, dès l'enfance, l'ambition de dompter les hommes. Le barreau, où il aurait pu réussir, n'était pour lui qu'une préparation à la vie politique qu'il comptait bien aborder le plus tôt possible. Il avait fait preuve, dès ses premières plaidoiries, d'une remarquable désinvolture, mais le succès ne l'avait pas grisé. Il travaillait ses causes avec acharnement ; il avait

conscience de sa valeur et n'était jamais satisfait de lui, se jugeant toujours inférieur à ce dont il était capable. Chez lui, l'excès d'orgueil produisait les effets de l'humilité.

De vieilles relations unissaient les familles Verdier et de Terrande et les deux jeunes gens étaient très liés, malgré les différences d'âge et d'éducation; mais c'était moins de l'amitié qu'une sorte de camaraderie intime mêlée, chez Raoul, de condescendance et, chez François, de timidité.

Raoul était triste, et cela durait depuis bientôt quatre mois, depuis la soirée des Papolet, depuis cet instant inoubliable où la jalousie l'avait mordu. Comme il arrive quelquefois, la jalousie avait fait naître en lui le sentiment qui, logiquement, doit la provoquer; à moins que, pour expliquer ce singulier phénomène, on admette — ce qui est peut-être plus exact — que la jalousie fait monter à la surface les sentiments cachés dans les profondeurs de l'inconscient; morsure si pénétrante qu'elle fait jaillir des sources insoupçonnées, qu'elle brise des artères dont les battements n'étaient pas sentis : on les connaît, enfin, quand le sang coule.

Après la crise de sentimentalité dont Hélène Sambartin avait été l'occasion, puis la victime, Raoul pensait avoir payé, une fois pour toutes, l'inévitable tribut prélevé sur la raison par la chimère. Il était si bien guéri, si indemne du mal qu'il avait causé, qu'il se croyait désormais invulnérable. Attiré par de multiples avantages, il avait

entrepris la conquête matrimoniale de Marguerite Papolet. Ce mariage pouvait, en effet, lui assurer, outre l'indépendance pécuniaire, des relations utiles. Le commandant Papolet se rattachait, par ses origines, aux partis avancés. Le grand-père Papolet manifestait encore, malgré son âge, l'ardeur des républicains de 1848. Il comptait parmi les plus authentiques « vieilles barbes » de la région, présidait le Conseil général et dirigeait les consciences des politiciens du cru. Patriarche de la démocratie, grand prêtre du progrès, prophète des temps nouveaux, il finissait sa vie avec une majesté sacerdotale, dans le culte serein des immortels principes. Outre l'appui et le patronage du grand-père, Raoul convoitait l'appui, ou tout au moins la neutralité, de la société aristocratique dans laquelle entrerait le gendre de M^me^ Papolet, née de la Garenne. Son mariage lui mettrait un pied dans chaque camp et lui faciliterait les succès électoraux. A Marguerite elle-même, il n'avait guère pensé; elle n'était pas l'enjeu de la partie, mais seulement une condition de la réussite. Du moins l'avait-il cru jusqu'au moment où François s'était innocemment placé sur sa route. Éclairé maintenant par la jalousie, il se demandait si tous ses froids calculs d'ambitieux n'avaient pas été provoqués par l'inconsciente chaleur d'un amour inaperçu. A force d'y songer, depuis quatre mois, il finissait par en convenir. Et c'était, pour lui, un aveu humiliant, comme l'aveu d'une déchéance. La première

fois, son rêve n'avait été qu'un rêve, un enfantillage et rien de plus. Son aventure actuelle lui paraissait infiniment plus ridicule. Il sentait l'ironie vengeresse de cette peine de cœur inattendue. Le sentiment rentrait chez lui comme un justicier; Marguerite et François vengeaient Hélène Sambartin.

Ils atteignirent la place Saint-Pierre, violemment illuminée. Le bon peuple de Dijon regardait tourner les chevaux de bois. Trois manèges se disputaient les faveurs de la foule; les deux premiers possédaient tous les perfectionnements modernes: machines à vapeur, chevaux galopants, canaux, procurant des illusions de tangage, orgues monumentales, éclairage électrique. Leur clientèle, composée d'étudiants, de sous-officiers et de petites ouvrières, semblait y trouver une fausse joie un peu canaille, une gaîté d'autant plus folle qu'elle était moins enfantine. Combien plus sympathiques étaient les clients du troisième manège! De vrais enfants, ceux-là, cramponnés sur de rigides chevaux de bois et dilatant dans une vraie gaieté leurs petites âmes épanouies; les parents les regardaient tourner et leur faisaient des signes: des ouvriers pour la plupart, contents de donner un sou de bonheur à leurs mioches en écoutant les valses insipides d'un orgue à bras.

Raoul se décida enfin à parler:

— Où comptes-tu passer tes vacances, François? Fais-tu déjà des projets de voyage?

— Non, répondit François, je crois que nous resterons cette année à Venellay. Mes parents n'ont pas l'intention de recommencer l'expérience des plages, et moi non plus : nous nous sommes horriblement ennuyés à Trouville. D'ailleurs, je me propose de chasser beaucoup.

— Et puis... ajouta Raoul.

François se sentit rougir dans l'obscurité et se tut....

... Dans les premiers jours de février, le commandant Papolet, retour de l'apéritif, avait remarqué une grande affiche verte et avait eu la curiosité de s'arrêter pour la lire :

« Étude de Me X..., avoué à Dijon. Vente aux enchères publiques, etc., d'une belle maison de campagne avec vastes dépendances et grand jardin, le tout situé à Venellay, etc... »

— Seriez-vous amateur, mon commandant? lui avait demandé Me X... lui-même qui, par hasard, ou plutôt comme d'habitude, descendait la rue de la Liberté.

Vieux Dijonnais et célibataire, Me X... était plus souvent dans la rue qu'en son étude ; il pratiquait avec conviction le sport du trottoir, observait les gens, guettait les petits potins, recueillait les scandales afin d'alimenter les conversations du Palais.

— Cela ferait certainement votre affaire, avait-il insisté. C'est à une heure de Dijon ; pays de chasse et de pêche ; relations agréables — du bout de sa canne il avait désigné M. de Terrande (« tenant de

levant à M. de Terrande », disait l'affiche)... des gens charmants, vieille noblesse, grande fortune.

Et le commandant s'était laissé tenter...

Dans la rue un peu sombre et très étroite où Raoul et François entraient maintenant, l'antagonisme de leurs sentiments devenait intolérable. Cette promenade à deux, dans l'ombre qui rapproche, leur était un supplice. Raoul sentait grincer en lui des impatiences haineuses et François en subissait l'impression presque physique. Dans le calme des choses et l'apaisement de l'obscurité, leur dissentiment s'exaspérait ; mais une vieille habitude d'intimité les retenait l'un près de l'autre et les obligeait à souffrir. Cette persistance de l'amitié, malgré la haine, les troublait, ce soir-là, plus que jamais et les unissait, par instant, dans un attendrissement mélancolique. Du sentiment si nouveau pour lui, dont la naissance faisait tant de mal à Raoul, François ne connaissait guère la douceur ni l'amertume, et la douleur de son ami lui semblait un terrifiant mystère. Cette douleur qu'il avait causée, ce brisement dont il se sentait responsable l'épouvantaient. Et malgré cette épouvante, il savait bien qu'il était incapable de céder le terrain conquis ; son antagonisme avec Raoul avait constitué, d'abord, la seule particularité positive d'un sentiment par ailleurs vague et imprécis ; et puis, l'amour-propre aidant, il était devenu plus amoureux. Aiguillonné par la jalousie dont il se sentait l'objet, il avait voulu la justifier. Ainsi, à l'émotion

toute idéale de la première rencontre étaient venus s'ajouter des éléments complexes, étrangers à l'amour, sans doute, mais le fortifiant de toute la puissance des instincts égoïstes et orgueilleux.

Ils arrivèrent sur la place Saint-Jean. Les tours carrées de l'église dessinaient, dans le clair de lune, les dentelles de leurs balustrades. Plus loin, la flèche de Saint-Bénigne pointait, toute noire, dans la lueur blanche.

Avant de quitter son ami, François voulut ranimer la conversation éteinte.

— Jamais je n'avais admiré autant que ce soir les tours de Saint-Jean. Le soleil ne les met pas en valeur ; la lune les revêt d'un manteau de lumière sombre avec, par endroits, des déchirures de clarté.

Raoul lui répondit :

— Te rappelles-tu, en octobre dernier, un soir que nous revenions de la passe des bécasses, nous avons vu, par un clair de lune pareil, l'église de Venellay.

Cette évocation de Venellay trahissait leur préoccupation commune ; pourtant François ajouta, le plus simplement du monde :

— J'espère que tu viendras encore quelquefois pendant les prochaines vacances. Mon père a loué toute la forêt de Chamberceau, plus de mille hectares. Les lièvres y abondent. On y trouve aussi des chevreuils et des sangliers. Voilà de quoi t'attirer, n'est-ce pas ?

Depuis qu'une rivalité les opposait l'un à l'autre,

leurs conversations étaient pleines de sous-entendus. Une ironie involontaire se mêlait à leurs moindres paroles et, toujours, malgré leur désir de paraître ignorer leur désaccord, ils se blessaient mutuellement par des allusions.

Vraiment, François prenait bien sa revanche. Le petit ami naïf si imprudemment lancé par Raoul lui-même à la conquête de cette « autre chose » qu'il ignorait avait le droit de prendre maintenant des airs protecteurs et de sourire avec dédain. Il conservait encore son attitude déférente ; mais c'était moins par générosité que par habitude.

A travers la ville, parmi les rues désertes et les places endormies, les membres du « Chrysanthème rouge » avaient emporté les belles chimères de Ludovic. Dans la joie du printemps et l'enchantement recueilli de tout, près des vieilles églises et des vieux palais rajeunis par les caresses du renouveau, ils marchaient lentement et savouraient la douceur de vivre. La langueur de la nuit surexcitait leur besoin de causer. A minuit, ils se promenaient encore, les uns dans les rues qui avoisinent la gare, exposés à des frôlements suspects, d'autres en pleine campagne, sur la route de Langres, d'autres enfin, tournant sans cesse autour du palais des Ducs, machinalement, sans souci du temps ni de l'espace, emportés sur les ailes du rêve, dans leur domaine favori. Parfois, au fond d'un square ou d'un buisson, un rossignol leur donnait la réplique.

Les paroles de Ludovic étaient tombées sur une terre fertile, dans des âmes avides d'illusions. Les habitudes sérieuses de ses disciples, leur jeunesse, la paix du milieu provincial où ils étudiaient, tout contribuait au succès de sa prédication. Et la nature elle-même, en enveloppant de ses séductions la nuit de mai que l'apôtre avait choisie pour com plice, ajoutait à la persuasion de ses paroles l'éloquence éternelle de la vie qui monte. Doucement elle insinuait les conseils troublants, elle réveillait les désirs qui sommeillent au fond des cœurs, elle mêlait de la volupté à l'austère blancheur des idées pures.

## CHAPITRE IV

### L'Infirme.

La bonne madame Papolet fait à ses hôtes les honneurs de son domaine. Coiffée d'un vaste chapeau de paille, elle les dirige à travers les allées du jardin. Au fond, dans un cadre de marronniers et de tilleuls, la maison aux volets bruns étend sa large façade. Le lierre et le chèvrefeuille ont recouvert les murs et grimpent jusque vers les cheminées. Le jardin a de grandes pelouses desséchées par l'été et quelques massifs de pins, de lilas et de noisetiers; sur les bords des pelouses, des corbeilles de géraniums et de bégonias se fanent. Un jeu de croquet est installé sous quelques tilleuls centenaires à l'un des angles du jardin. Des treilles et des espaliers garnissent le mur mitoyen qui sépare les Papolet de leurs voisins de Terrande.

Mme Papolet, animée par la marche et la joie de montrer son bien, cause, cause sans interruption; fait les demandes et les réponses.

— Mais regardez donc, Hélène, et vous aussi, monsieur Brissac, admirez, je vous prie, le panorama; le clocher de fer-blanc, les peupliers et les grands sapins qui bordent la rivière, les toits de Venellay, d'un gris de lave rougi, çà et là, par les tuiles, et, par derrière, aux flancs de la colline, notre « Champ de Mars »... Est-ce assez beau? Mais vous ne pensez guère à regarder, et vous envoyez au diable ceux qui troublent votre tête-à-tête.

— Et vous, général, que dites-vous de notre installation? C'est tout à fait champêtre et ça manque de confortable. Excusez-nous; il y a tant à faire pour organiser une maison! Et puis, c'est bien le cas de le dire, à la guerre comme à la guerre!...

Le général Sambartin n'essaie pas d'arrêter ce torrent de paroles; il se contente de placer, quand c'est possible, un monosyllabe approbateur. D'ailleurs, il est fatigué et ferait volontiers une bonne sieste. Sa brigade est en manœuvres depuis une semaine. Ce matin, au petit jour, les troupes ont commencé leurs mouvements et la bataille s'est déroulée aux environs d'Is-sur-Tille. A dix heures tout était terminé. Les régiments ont fait la grand'-halte sur le terrain et gagneront leurs cantonnements dans l'après-midi. Le capitaine Brissac explique à M. Papolet que le 27e n'arrivera pas à Venellay avant six heures.

Le général et son officier d'ordonnance sont arrivés à midi, et leur appétit, ouvert par huit heures de chevauchée, a été des plus militaires. Le

général voudrait voir la fin de cet interminable tour de jardin. La bonne chère du déjeuner, ajoutée à la fatigue, l'incite aux douceurs de la somnolence. Le commandant Papolet craint le soleil et ramène à la maison son ami Sambartin. Mme Papolet et Mme Sambartin suivent leurs maris, et les trois jeunes gens restent au jardin.

Hélène et Pierre sont graves comme des gens très heureux. Marguerite papillonne autour d'eux, les considère avec surprise, les plaisante avec espièglerie. Elle paraît plus jeune encore que l'hiver dernier. Sa jupe courte, son corsage à col marin lui donnent l'aspect d'une fillette; on s'étonne de lui voir un chignon. Le grand air, la vie des champs l'ont rendue plus fraîche que jamais. Son teint de brune a des enluminures éclatantes.

Hélène, au bras de son fiancé, regarde avec satisfaction sa petite amie. A la voir ainsi, toutes ses appréhensions disparaissent. La dangereuse intrigue commencée sous la lumière des lustres n'a pu supporter le grand soleil. Au sentiment qui l'inquiétait il fallait l'atmosphère des salons; la saine vie paysanne a remis d'aplomb le petit cœur désemparé. Toute à la joie, Hélène devient optimiste.

Quelle bonne idée a eue Mme Papolet de ménager chez elle une si agréable rencontre des fiancés! Elle n'est plus, aux yeux d'Hélène, la mère insuffisante et maladroite d'une amie en péril. Le bonheur et la reconnaissance rendent Hélène indul-

gente. Elle s'en veut, maintenant, d'avoir mal jugé la maîtresse d'un logis où elle retrouve Pierre.

Ils refont tous trois, en sens inverse, le tour du jardin. Marguerite propose une partie de croquet.

— A trois, ce n'est guère intéressant, dit-elle ; on ne peut pas former de camps. C'est bien dommage que Marthe de Terrande soit à Dijon aujourd'hui, je l'aurais invitée... Mais, que je suis sotte ! François serait enchanté de nous rendre service.

— François !

Dans le silence de l'après-midi ensoleillée, le cri de Marguerite a des sonorités intempestives ; il frappe sur les murs de la maison Papolet, rebondit sur le toit de la maison de Terrande et s'éparpille en de multiples échos. François ! François ! François ! Les deux syllabes, nettement timbrées, s'envolent dans toutes les directions. Hélène et Pierre se regardent ahuris. Marguerite est cramoisie.

Et voici que du fond du jardin voisin un bruit de pas d'abord confus se rapproche, se rapproche... Un élan suprême précipite les derniers pas et, brusquement, François émerge, soulevé sur les mains. Il monte debout sur le mur, mesure sans épouvante les deux mètres qui le séparent du sol, choisit son endroit et saute, les bras tendus en avant, les jarrets souples, avec la légèreté d'un clown.

— Je suis à vos ordres, Marguerite.

Mme Papolet et son amie avaient assisté à cette

petite scène depuis le salon du premier étage. Intriguées par le bruyant appel de Marguerite, elles s'étaient penchées aux fenêtres assez tôt pour apercevoir François lancé dans l'espace et admirer la grâce de jeune fauve avec laquelle il était tombé aux pieds de sa voisine.

— Oh! oh! fit Mme Sambartin, qui avait son franc parler, rien que cela de familiarité après deux mois de voisinage!

— Deux mois de voisinage et plusieurs mois de rencontres fréquentes dans le monde, rectifia Mme Papolet. Vous me direz que cela n'est pas suffisant pour justifier de semblables manières. C'est vrai, de notre temps on était plus cérémonieux. Aujourd'hui il n'en est plus de même. D'ailleurs, nous sommes à la campagne.

— Oui, j'oubliais, répondis Mme Sambartin, ironique : nous sommes à la campagne.

Mme Papolet se crut approuvée et développa sa théorie :

— Vous savez, ma chère, que j'ai des principes très rigides en matière d'éducation. J'ai voulu que Marguerite soit pensionnaire à la Visitation. Je surveille ses lectures, sa correspondance, l'emploi de son temps. Je suis tout à fait hostile aux idées d'émancipation qui ont cours. J'en suis pour la décence, pour l'obéissance et, surtout, pour l'innocence absolue. Une jeune fille ne doit rien savoir, vous m'entendez, absolument rien. Ma fille ne met pas les pieds au théâtre; je ne la conduis pas

encore aux grands bals; je ne lui permets que les anodines distractions de nos petites soirées.

— Parfait ! dit Mme Sambartin, vous êtes une mère avisée et prudente.

— Maintenant, continua Mme Papolet, je ne pousse pas la rigueur jusqu'à condamner des manifestations de naïveté analogues à celle qui a paru vous choquer tout à l'heure. Je le répète : nous sommes à la campagne. Ce qui serait déplacé en ville est permis au milieu des champs. Vous ne voudriez pas empêcher ces enfants de profiter gaiement de leurs vacances ?

— Dieu m'en garde! répondit Mme Sambartin, toujours ironique.

— Et puis, poursuivit Mme Papolet, toujours sérieuse, voulez-vous connaître le fond de ma pensée? Loin de m'alarmer de ces gracieux enfantillages, j'en suis, au contraire, toute rassurée. Quelle meilleure preuve d'innocence? Cela ne démontre-t-il pas l'absence de toute arrière-pensée ?

— Je suis de votre avis, répliqua Mme Sambartin, ces enfants, comme vous les appelez, n'ont, peut-être, aucune arrière-pensée. Mais êtes-vous sûre qu'il n'existe pas déjà, entre eux, quelque chose comme... un arrière-sentiment ?

Elle se rappelait l'histoire d'Hélène, elle voulait dessiller les yeux de Mme Papolet. Leur amitié lui permettait la franchise; elle insista :

— Avez-vous réfléchi aux conséquences possibles de cette familiarité?

Mme Papolet s'indigna :

— Je ne réfléchis pas aux choses invraisemblables.

— Entendez-moi bien, ma chère amie, répondit Mme Sambartin, et ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Les conséquences auxquelles je fais allusion peuvent être envisagées sans audace. De deux choses l'une : ou ces enfants s'épouseront...

— Et pourquoi pas? interrompit Mme Papolet.

— Ou ils ne s'épouseront pas. N'est-il pas à craindre que l'un ne caresse prématurément un espoir que l'autre décevra ou que les circonstances rendront irréalisable?

— Vous croyez donc que Marguerite songe déjà au mariage? demanda Mme Papolet, sincère.

— Dame! elle ne me l'a pas dit; mais c'est probable. A quoi donc voudriez-vous qu'elle songe? Elle n'a pas, que je sache, la vocation religieuse; elle a dix-huit ans et demi...

— Mais M. François en a dix-huit, à peine; elle le traite en petit camarade. Je me garderai bien d'éveiller son imagination en lui imposant plus de réserve à son égard.

— Chère amie, répondit Mme Sambartin, vous êtes une trop belle âme. Nous ne sommes plus au Paradis terrestre. Vous laissez Marguerite jouer avec le feu.

— Je ne vous comprends pas, dit Mme Papolet, vexée. Je persiste à croire que vous jugez mal la

situation. Ma fille s'amuse en toute innocence avec un petit voisin de campagne, sous nos yeux, bien gentiment...

— Comme autrefois, avec les bambins qui font des pâtés de sable, souffla Mme Sambartin.

— Ma foi, dit Mme Papolet, la comparaison est presque exacte. Mais admettons que vos imaginations soient fondées ; pourquoi nous alarmerions-nous ? Pourquoi, si ces enfants se plaisent et désirent s'épouser, chercherions-nous à contrecarrer leur dessein ? Nous ne pouvons pas souhaiter à Marguerite un mariage plus avantageux et l'accueil que nous avons reçu de nos voisins nous permet de leur supposer des dispositions également favorables.

— Allons, dit Mme Sambartin, avouez donc que vous avez déjà bâti tout un roman. C'est bien la peine de vous moquer de mon imagination ; j'en ai, certes, moins que vous. Alors à quand la noce ?

— Oh ! nous avons le temps, la question ne se pose pas encore.

— Pardon, elle se pose, ne vous en déplaise, répliqua Mme Sambartin. Elle se pose inévitablement quand deux jeunes gens de sexes différents, et qui ne sont ni frère et sœur, ni cousins, ni peut-être amis d'enfance, en viennent à la familiarité qui existe entre Marguerite et François. Or pouvez-vous savoir, dès maintenant, comment elle sera résolue ?

A bout d'arguments, Mme Papolet s'était tournée

vers une jatte de mirabelles apportée pour le goûter. Renversée sur son fauteuil, elle essayait de prendre un air mutin et lançait des noyaux par la fenêtre en les serrant très fort entre deux doigts. Mme Sambartin vit l'inutilité de ses efforts ; elle abandonna la lutte.

— Sans rancune, n'est-ce pas ? J'ai l'habitude de dire ce que je pense. Je serais désolée de vous blesser.

— Je vous connais trop pour me formaliser de vos sermons, répondit Mme Papolet ; vous m'en faites depuis si longtemps. Mais, j'y songe, je dois bombarder ce pauvre Baptiste avec mes noyaux de mirabelles.

Le jardinier, en effet, travaillait sous les fenêtres du salon.

— Comment, dit Mme Sambartin à voix basse, vous ne m'avez pas prévenue qu'on pouvait entendre notre conversation ?

— Bah ! répondit à haute voix Mme Papolet, ces gens-là ne comprennent pas.

Vers quatre heures, le général et le commandant entrèrent au salon. M. Papolet fit remarquer que, par cette chaleur torride, des rafraîchissements ne feraient pas de mal. Les jeunes gens surtout devaient avoir très soif, et le jardinier reçut l'ordre d'aller les chercher.

Quelques instants après, ils arrivaient. François avait d'abord hésité à les suivre, à cause de l'irré-

gularité de sa présence ; mais Marguerite avait insisté :

— Chez nous, c'est à la bonne franquette.

— Je vous amène François, dit-elle à sa mère. Figurez-vous que, tout à l'heure, comme nous manquions d'un partenaire, il nous est tombé du ciel !

François était maintenant tout à fait rassuré. Il rencontrait plus que de l'indulgence : de l'admiration. M<sup>me</sup> Papolet lui faisait mille grâces, lui choisissait les poires les plus belles, lui versait les sirops les plus exquis. Le commandant le traitait en grand jeune homme, avec une déférence flatteuse. Son costume de bicycliste mettait en valeur sa sveltesse ; le négligé de sa tenue faisait ressortir sa distinction naturelle. Il bénéficiait, dans ce milieu bourgeois, de la supériorité d'une race affinée par plusieurs siècles d'élégance, de ce charme originel dont la puissance est d'autant plus grande que les sources en sont plus lointaines.

Un peu plus tard, lorsque, aux accents de « Sambre et Meuse », le 27e entrait à Venellay, Marguerite, Hélène, Pierre et François étaient postés sur un talus près des dernières maisons. Le régiment arrivait par la route d'Is-sur-Tille. Derrière la musique venait le colonel, un petit homme trapu, aux moustaches blanches, au visage basané par les campagnes d'Afriques. Puis suivaient les trois bataillons renforcés par les réservistes.

Les filles du village étaient accourues et dévisageaient hardiment les troupiers ; les gamins qui

suivaient le régiment depuis plusieurs kilomètres — car, dès trois heures, ils étaient partis à sa rencontre — allongeaient leurs jambes pour marcher au pas. Quelques attelages s'étaient garés : des charrues, des voitures pleines de houblon, dont les chevaux fatigués tressaillaient aux coups de grosse caisse.

L'allure était plus correcte, les armes plus parallèles, et les têtes plus droites — avec un coup d'œil par côté — sous l'inspection d'Hélène et de Marguerite. En France, quand une troupe passe devant une femme, chaque homme s'imagine être l'objet d'une attention spéciale et fait tout ce qu'il peut pour provoquer une admiration exclusive. Ces deux mille hommes, crottés jusqu'aux épaules, le visage noirci par la poussière qui s'agglomérait dans des barbes de huit jours, ces deux mille hommes exténués par douze heures de marche tendaient le jarret pour défiler avantageusement devant deux jeunes filles élégantes. Les officiers reconnaissaient le capitaine. Pierre, tout fier de montrer son bonheur, souriait à ses camarades. Hélène souriait aussi, contente de modeler son visage sur celui de son fiancé. Parfois, un salut fraternel leur était adressé ; un sabre s'abaissait avec une insistance amicale, un bonjour sans façon naissait sous des moustaches grises. Et les files, les sections, les compagnies s'écoulaient interminablement sous leurs pieds, dans la gloire du soleil couchant. Dans le vallon, la brume commençait à blanchir. La

forêt de Chamberceau, à moitié prise déjà par l'ombre, envoyait à la nuit proche le reflet de ses feuilles encore embrasées.

Ces petits horizons rustiques, ces paysages moyens ont, à certains moments, une beauté particulière. Cette beauté-là nous touche plus que celle des paysages grandioses, parce que nous contribuons à la créer. Elle est faite partiellement de ce que nous y mettons de nous-mêmes. Elle naît de nos sentiments qui s'harmonisent avec elle. Le territoire de Venellay réalise merveilleusement cet idéal de la nature modeste et sympathique. Pas d'envolées superbes ni d'escarpements terribles ; un sol moyennement accidenté, des collines tranquilles, d'humbles vallons, des ruisseaux qui sortent des bois et vont, sans précipitation, grossir — si peu ! — la minuscule « Venelle » la rivière locale, la jolie et murmurante Venelle qui prête gentiment son effort aux moulins échelonnés sur son cours. Du talus où ils étaient montés, on la voyait descendre la pente douce du vallon natal et s'enfoncer dans le village ; elle animait tout de son âme harmonieuse et fraîche, de sa petite âme cristalline, familière et réjouie. Plus loin, aux flancs du vallon et sur les plateaux, s'étendaient, à perte de vue, les sapinières et les forêts. Le soleil couchant embrasait la cime des arbres, incendiait l'horizon.

Que de fois François les avait parcourus, les sentiers perdus, là-bas, dans les profondeurs mys-

térieuses ! Il les aimait et les connaissait comme d'intimes amis. Pendant les vacances, il parcourait sans se lasser, et presque toujours seul, les forêts aux jolis noms qui entourent Venellay : Chamberceau, Mauchamp, Val-du-Mont, la Combe à la biche. Il était là dans son élément, repris par les goûts rustiques de ses ancêtres, fasciné comme eux par le charme tout-puissant qui émane des vivantes solitudes. Il y avait promené les vagues aspirations de son adolescence. Il y promenait, cette année, le rêve plus précis qui faisait battre son cœur plus vite et pénétrait d'un émoi grandissant les fibres de sa sensibilité. Aux grands arbres, aux taillis épais, à l'herbe, aux feuilles envolées, aux sources, aux combes silencieuses, il racontait, comme à des confidents discrets et perspicaces, la joie qui lui remplissait l'âme, les espoirs illimités qu'un sourire avait fait éclore. C'était là-bas, derrière l'horizon en feu, qu'en sa naïve ferveur il avait gravé sur l'écorce lisse d'un foyard le nom de Marguerite.

Marguerite n'était pas seulement près de lui, partageant avec lui l'entrain d'une après-midi de jeu, mêlant à l'attendrissement qui l'envahissait la virginale émotion de sa sympathie : elle était partout. La nature était pleine d'elle. La rivière murmurait son nom, le couchant lui consacrait la splendeur de ses embrasements ; les forêts conservaient dans leur sein la déclaration qu'un tronc d'arbre avait accueillie. Elle était partout : il la respirait dans l'air aromatisé par les pins ; il sentait même quel-

que chose d'elle dans les derniers rayons du soleil qui illuminaient maintenant leurs têtes rapprochées.

Marguerite s'absorbait, elle aussi, dans la contemplation du paysage. Elle y était poussée, peut-être, par la force du sentiment qui créait déjà, entre elle et François, une communauté d'impressions ; mais ce qui, surtout, l'obligeait à regarder au loin, c'était la foule de plus en plus compacte qui se pressait autour de leur piédestal. Tous les regards étaient braqués sur elle, l'étrangère, la nouvelle venue dont les allures libres excitaient l'étonnement. L'insistance des regards curieux l'avait choquée. Pour s'y dérober, au moins idéalement, elle s'était comme évadée dans la contemplation des forêts lointaines. Elle se réfugiait en esprit dans les retraites inconnues qui devaient exister là-bas et où, par pudeur, elle allait cacher leur tendresse naissante. C'était, pour elle, le premier contact de l'amour avec la nature complice. Pour la première fois, elle vibrait à l'unisson de la vie universelle.

Il avait suffi d'un effort d'imagination provoqué par un émoi pudique pour la transporter, elle et son rêve, dans un milieu enchanté et donner au sentiment qui fleurissait en elle des racines soudain plus solides. Elle ne voyait plus la foule, elle n'entendait plus les chuchotements; elle sentait à peine la présence de François, elle était partie avec lui, délicieusement émue et comme enivrée, à travers

les grands bois qui s'étendaient là-bas derrière l'horizon. Et cette imagination innocente et voluptueuse creusait au fond d'elle-même des sources nouvelles de tendresse, aggravait la blessure dont son cœur était atteint...

Dans une voiture d'ambulance, quelqu'un regardait aussi très avidement le paysage. C'était un sergent réserviste légèrement blessé au pied. Écartant les rideaux de grosse toile, il fouillait l'espace. Son regard s'arrêta, puis se fixa sur le groupe dont faisaient partie Marguerite et Hélène. On eût dit qu'il voulait en même temps voir et se cacher. Mais il voulait surtout voir et ne se cacha pas assez. Et François, qui l'aperçut, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Tiens, voilà Raoul ! Ohé, l'infirme !

## CHAPITRE V

### Sur les friches.

M. et Mme de Terrande, leur fille Marthe, leur fils François et Raoul Verdier étaient arrivés avant le commencement de la messe dans l'église de Venellay et avaient gagné un banc qui se distinguait des autres bancs par ses coussins de velours rouge. Cet aménagement avait pour effet d'assurer jusque dans la maison du Bon Dieu les prérogatives du rang social et de maintenir les distances entre les enfants du même Père. Le banc était, d'ailleurs, inaccessible : il possédait une porte munie d'une serrure nickelée. Le velours rouge ne risquait pas d'être souillé par des contacts populaires : il réservait sa mollesse aux dos et aux genoux aristocratiques. Les esprits forts du village, lorsqu'ils s'égaraient à l'église, pour un mariage ou un enterrement, murmuraient contre ce « vestige de la féodalité », et les âmes simples, elles aussi, les bonnes âmes croyan-

tes souffraient de cette ostentation de luxe et de propriété privée.

Un même sentiment de malaise s'empara de Raoul et de Marthe lorsqu'ils pénétrèrent dans le banc seigneurial. Tous les chemins mènent à Rome et toutes les idées vraies se rejoignent dans la vérité. Raoul, le mécréant, et Marthe, la dévote, sentaient certaines choses de la même façon.

Cependant l'officiant sortit de la sacristie et la messe commença. M. de Terrande et Raoul restèrent debout; le premier se croisa les bras sur la poitrine et prit l'air spécial aux hommes qui n'osent pas lire leur messe, un air vaguement recueilli et profondément ennuyé. Il soulevait de temps en temps sa main droite pour retrousser ses moustaches. Raoul resta debout parce qu'il avait perdu l'habitude de s'agenouiller. A sa gauche, Marthe priait, la tête dans les mains, profondément inclinée. M$^{me}$ de Terrande ouvrait un missel monumental et François, un minuscule paroissien. Le suisse, aux mollets étiques, aux épaules inégales, promenait dans les allées sa lamentable défroque rouge en frappant les dalles du manche de sa hallebarde. Il inspectait d'un regard paterne l'assistance clairsemée.

Un gamin en retard gagnait précipitamment les premiers bancs et troublait l'office avec le bruit de ses souliers ferrés; une *dame,* engoncée dans un corsage éclatant, se hâtait sur la pointe des pieds et faisait froufrouter sa jupe; une demoiselle arri-

vait, cramoisie, s'efforçant de boutonner des gants trop étroits pour ses grosses mains. Ce qui frappait Raoul, c'était l'allure maladroitement citadine de la plupart des assistants. Il avait passé une partie de sa jeunesse à Venellay, chez des grands-parents aujourd'hui morts; il lui semblait qu'autrefois les habitants du village étaient plus simples.

La veille, à table, la conversation avait roulé sur ce sujet. M. et Mme de Terrande exagéraient leurs récriminations contre les temps nouveaux et l'universelle manie égalitaire : les bonnes, aujourd'hui, étaient plus élégantes que leurs maîtresses; personne ne restait dans sa situation.

Marthe et lui avaient soutenu des opinions moins sévères et défendu la cause de ceux qui veulent s'élever. Dans cette discussion qui, par moments, avait été vive, Marthe avait apporté une ardeur et une conviction surprenantes; il semblait qu'elle eût attendu longtemps l'occasion d'exprimer des idées et des sentiments bâillonnés par la contrainte d'un milieu suranné. Était-ce la présence de Raoul qui l'avait encouragée, et trouva-t-elle dans l'approbation du jeune homme la force d'accomplir, devant ses parents stupéfaits, ce petit coup d'État émancipateur? C'était la première fois qu'elle donnait son avis dans une discussion de cette nature. Jusque-là elle avait tout laissé dire sans protester.

Raoul, d'ailleurs, était beaucoup moins convaincu qu'elle. Pour lui, les questions sociales

étaient étroitement liées à la politique; elles ne l'intéressaient réellement que dans la mesure de leur importance électorale. Orienté à gauche, il avait pris, par nécessité, des habitudes de langage et peut-être aussi des habitudes de pensée favorables au peuple. Somme toute, il était aristocrate à sa manière et méprisait ceux qu'il jugeait au-dessous de lui. Marthe ne s'avisait pas d'une pareille habileté. Elle était naïvement et généreusement ouverte aux aspirations et aux rêves de la démocratie ; elle donnait tout son cœur à la cause des humbles qui attendent la justice.

Raoul était depuis quelques jours à Venellay. François avait tenu sa promesse. De bonnes raisons auraient pu le dégager. Il avait fait l'impossible, retardé un voyage nécessaire pour recevoir son ami et lui offrir le spectacle de sa rivalité favorisée. Et Raoul était venu, sans enthousiasme, mais avec ce besoin d'être renseigné qui torture les jaloux. Il gardait au fond du cœur, dans une place sombre, le sentiment mauvais de l'affront reçu lors de son entrée à Venellay sur une voiture d'ambulance. L'exclamation innocente de François lui avait semblé pleine d'ironie injurieuse. Il revoyait sans cesse, en sa douloureuse et obsédante rêverie, les deux couples glorieusement campés dans la lumière, resplendissants de jeunesse et de bonheur, et lui, triste éclopé derrière le rideau de l'ambulance, guettant le spectacle offert à son « infirmité ». La plaisanterie de François l'avait cinglé

comme une insulte. Elle avait remué et réveillé en lui les rancunes qui s'amassent de générations en générations, qui dorment dans l'inconscient et que des incidents minuscules font sortir de leur torpeur. Il s'était, tout d'un coup, senti devenir « représentatif ». En lui s'incarnaient toutes les victimes de la noblesse, tous ceux qui n'avaient pu lutter avec le prestige de la naissance. Devant l'ennemi commun, sa morgue d'intellectuel disparaissait, sa vanité bourgeoise passait à l'arrière-plan. Un souffle de solidarité balayait momentanément son égoïsme et donnait une sincérité passagère à ses idées démocratiques.

— Mon Dieu ! priait Marthe, donnez la lumière aux âmes de bonne volonté. En faisant le bien, elles vous rencontrent : accordez-leur la grâce de vous reconnaître. Ne permettez pas qu'elles accomplissent, sans le savoir, les œuvres de votre justice et qu'elles servent votre cause sous un drapeau hostile. Montrez-leur que vous réalisez pleinement les ambitions généreuses qui les travaillent, et qu'en votre amour seul fleurira la véritable fraternité.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, les deux amis étaient dans la forêt de Chamberceau. La forêt s'allongeait, humide et rousse sur le flanc des coteaux. Tout imprégnée encore des averses du matin, elle se séchait lentement dans la chaleur de cet après-midi de fin octobre. Une buée flottait sur les taillis. Seules, les

combes, presque toujours vouées à l'ombre, gardaient une fraîcheur persistante en attendant la furtive caresse du soleil.

François s'était porté, à la croisée de deux chemins, dans la plus profonde des courbes. Assis sur une borne, il écoutait. Le renard, sur pied depuis une heure, avait entraîné les chiens hors des limites de la chasse. De temps en temps les aboiements s'éteignaient, noyés dans les profondeurs, puis ils s'affirmaient de nouveau, aussi ardents, atténués seulement par la distance. Des échos les propageaient dans toute la vallée. Raoul était posté dans la combe voisine. Soudain, après un long silence pendant lequel François avait failli rappeler les chiens, les aboiements retentirent sur les sommets. Le renard revenait par le plus court chemin. François tressaillit : la chasse se rapprochait. Immobile, à moitié courbé, le fusil presque en joue, le cœur battant très vite, il essayait de retenir son souffle. Une feuille qui tombait lui causait une émotion.

La bête avança son fin museau hors du taillis, à quarante pas, et François appuyait déjà le doigt sur la détente, quand une supplication inopinée le fit hésiter :

— Grâce ! clama la voix joyeuse de Marguerite. Le renard fit d'abord volte-face en arrière ; mais, les chiens l'ayant presque atteint, il franchit la ligne en deux bonds. La première surprise une fois passée et l'instinct du chasseur reprenant le dessus, François avait de nouveau épaulé son fusil ;

la charge de plomb, partie une seconde trop tard, précipita la fuite de l'animal, en broyant derrière lui les branches et les feuilles.

A l'heure convenue, Marguerite et Marthe, accompagnées de leurs pères, étaient venues rejoindre les chasseurs.

Le commandant Papolet s'était vite lié avec M. de Terrande. A la campagne, du reste, et surtout entre gens inoccupés, un voisinage immédiat amène rapidement des relations suivies. Le militaire en retraite et le gentilhomme rural avaient mis en commun leur désœuvrement et basé sur une commune indigence d'idées une amitié à l'abri de toute dispute. On les voyait fréquemment sortir ensemble en vestons de flanelle et larges chapeaux, flâner le long des quais de la Venelle ou s'asseoir, pour fumer leurs cigares, sur un banc du « Champ de Mars ». D'autres fois, ils parcouraient les champs, suivaient les sentiers parmi les blés, au milieu des moissonneurs ; le spectacle du labeur ambiant doublait le charme de leurs flâneries.

Le commandant, malgré l'air belliqueux qu'un peintre complaisant lui avait prêté, était bien l'homme le plus calme du monde. Au régiment, on l'avait surnommé « Papapolet » moins pour sa bonté que pour son allure pacifique. La limite d'âge l'avait atteint avant qu'on eût seulement songé à faire de ce gros homme un lieutenant-colonel.

M. de Terrande, lui, avait conservé, la soixan-

taine passée, la sveltesse de ses trente ans et l'élégance distinguée qu'on retrouvait chez son fils. Avec ses cheveux grisonnants, coupés militairement en brosse, ses moustaches retroussées, il offrait, beaucoup mieux que son compagnon, le type du vieil officier. Il avait, d'ailleurs, servi quelque temps dans l'armée; mais, comme il n'avait pas l'espoir de devenir général et que ses traditions de famille ne lui attachaient pas, pour toute la vie, l'épée à la ceinture, il l'avait débouclée en se mariant et s'était retiré sur ses terres, avec l'intention de faire du bien à ses paysans. Dévoué, bienveillant et très charitable, il était resté impopulaire à cause d'une certaine mentalité féodale dont il ne pouvait pas se débarrasser. Les citoyens libres de Venellay n'avaient pas apprécié ses bontés de grand seigneur; elles les écrasaient un peu, tombant de trop haut. Ils avaient échappé à l'influence trop autoritaire que le comte avait voulu exercer sur eux. Un échec au conseil municipal avait à jamais éloigné M. de Terrande de la politique locale. Il vivait maintenant à l'écart. Les anciens le saluaient encore et lui donnaient du « Monsieur le comte ». Les jeunes le regardaient de travers. Comme M. Papolet, il était un homme à principes. Il avait énormément de principes, ce qui est une simplification intellectuelle. Principe de l'autorité, principe de la proprieté, principe de l'ordre, principe de la hiérarchie sociale — celui-là, le plus sacré, — tous ces principes, réduits à l'état de for-

mules impératives, leur fournissaient des solutions immédiates et des arguments péremptoires. Ils ne soupçonnaient pas les hypocrisies qui se cachent derrière la façade des mots, ni les injustices auxquelles peut conduire le maintien d'un ordre inutile. Ils se fortifiaient l'un l'autre dans la crainte et la haine de toute nouveauté hardie. Ils déploraient de conserve la folie moderne, le vent de révolte qui ébranle la société jusque dans ses fondements.

— Pauvre France ! soupirait le commandant, au moment où la petite troupe atteignait la lisière du bois ; quand donc viendra le libérateur, l'homme à poigne qui remettra tout d'aplomb ? Il n'y a évidemment rien à faire avec le suffrage universel. La majorité a le pouvoir et elle se compose de brutes. Le peuple a besoin d'être conduit ; il est incapable de se conduire lui-même.

Les jeunes gens avaient pris de l'avance. M. de Terrande répondit :

— Il paraît qu'on essaie aujourd'hui d'apprendre au peuple à se conduire lui-même. C'est, du moins, ce que m'affirme Marthe. Entre nous, je trouve qu'elle s'intéresse à des questions qui ne sont pas de sa compétence et je ne sais pas — ou plutôt je sais trop — où elle va pêcher des idées absolument biscornues. Il y a donc une école de jeunes illuminés qui ont entrepris l'éducation morale et politique du peuple, qui des paysans et des ouvriers veulent faire des citoyens conscients et respon-

sables, préparer la véritable démocratie... Vous voyez, mon cher, que je connais leur langage. Je jette même quelquefois les yeux sur les revues que Marthe lit régulièrement.

— A votre place, observa le commandant, j'interdirais à ma fille de pareilles lectures.

— Comment faire? Elles lui sont conseillées par ses anciennes maîtresses du couvent.

— Ses anciennes maîtresses du couvent! Sacrebleu, mais c'est fantastique! s'écria M. Papolet.

— Elles sont, d'ailleurs, laïcisées, précisa M. de Terrande. Tenez, j'ai sur moi le dernier numéro de *l'Espoir du peuple.* Je voulais vous montrer un spécimen de ces élucubrations. Écoutez, par exemple, ce passage, c'est absurde et incompréhensible:

« Il n'y a pas d'incompatibilité entre aristocratie « et démocratie. Jamais l'aristocratie n'est si néces- « saire qu'en démocratie. Il suffit, pour l'admettre, « d'entendre les mots dans un sens spécial. La « démocratie, c'est la puissance politique du « peuple, dans son ensemble; l'aristocratie, c'est « la puissance morale, l'influence prépondérante « des meilleurs. Et pour exercer cette influence, « pour avoir cette puissance morale, les aristo- « crates, c'est-à-dire les meilleurs, ne doivent « compter que sur leurs qualités personnelles et « les services effectivement rendus par eux. Ils « doivent aussi faire plus que d' « aller au peuple »: « ils doivent devenir peuple. Cela ne veut pas dire « qu'ils doivent s'abaisser au niveau moral moyen,

« ni même adopter les manières ou le langage du « plus grand nombre. Devenir peuple, c'est rester « ce qu'on est sans le faire sentir à personne, c'est « traiter tout le monde, non pas précisément d'égal « à égal, mais de semblable à semblable. L'égalité « est une utopie; à tout le moins tant qu'elle « n'existe pas il est puéril de la supposer réalisée. « L'effort qu'on fait pour cela ne peut qu'accentuer « l'inégalité persistante. La similitude est une « notion plus juste; les gestes qu'elle inspire ont « quelque chance d'être opportuns. »

— Vous remarquerez, commandant, l'hypocrite concession faite au principe nécessaire de la hiérarchie sociale. La ruse est cousue de fil blanc. A notre âge on ne s'y laisse pas prendre. Une aristocratie doit s'imposer par elle-même, quoi qu'elle fasse. C'est dans l'ordre. Mais on perd, aujourd'hui, la notion de l'ordre. On voit des jeunes gens bien élevés se commettre avec des gens de rien et les traiter de camarades.

— Raison de plus, répliqua le commandant, pour ne pas transiger avec les principes, pour réagir vigoureusement contre l'entraînement universel. Trente-cinq ans de service militaire m'ont appris que la discipline est indispensable. La discipline doit être absolue, et, pour être absolue, elle doit être aveugle. C'est pourquoi je trouve absurde qu'on veuille instruire le peuple. C'est le développement de l'instruction qui a créé l'antimilitarisme. J'étais plus respecté au début de ma carrière qu'à

la fin; mon autorité diminuait à mesure qu'augmentait le nombre de mes galons. Aujourd'hui, le métier d'officier est impossible. Les hommes se mêlent de juger leurs chefs. Pour trouver grâce devant eux, il faudrait se donner une peine inouïe. Jadis, tout galon était respecté, et quand au prestige du grade s'ajoutait celui de la naissance ou de la fortune, de la supériorité sociale en un mot, le chef rencontrait une soumission presque religieuse. C'était le bon temps; il n'a pas duré. J'avais, dans mes escadrons, un pauvre diable de lieutenant, fils de gendarme, parvenu à Saint-Cyr grâce à des bourses. Ce garçon-là n'avait que sa solde pour vivre. Il travaillait comme un collégien et passait au quartier plus de temps que tous ses camarades réunis. C'était ridicule. Je lui en ai fait quelquefois l'observation; il ne comprenait pas : il n'avait pas d'éducation première. Il s'intéressait aux moindres détails du service intérieur, parlait aux sous-officiers et aux hommes, s'inquiétait de leurs familles et de leurs occupations et obtenait néanmoins, je dois le reconnaître, une discipline parfaite. Son peloton était le mieux exercé et le mieux tenu. Mais, tout de même, c'est une singulière façon de comprendre le commandement. Il m'a annoncé, ces temps derniers, sa sortie, dans un bon rang, de l'École de guerre. Il est attaché à l'état-major du 10e corps d'armée. Vous voyez d'ici quelle brillante figure il va faire, ce fils de gendarme, dans les salons de la générale! Sait-il

seulement danser? Que diable! on ne nomme pas des rustres à de pareils emplois. Et parce que ses camarades de bonne famille auront moins pioché l'algèbre ou l'histoire, ils piétineront dans les grades subalternes. Toutes les satisfactions seront réservées au parvenu. Croyez-moi, mon cher ami, j'ai quitté l'armée au bon moment; les gens propres n'y seront bientôt plus à leur place...

Les promeneurs foulaient maintenant l'herbe des friches. A leur gauche, le plateau s'inclinait, coupé de vallonnements où jaunissaient les mélèzes. Les montagnes du Jura se profilaient dans l'atmosphère limpide, et tout au loin, mais très distinct, étincelait le sommet du mont Blanc. Déjà le soleil allongeait démesurément sur la friche l'ombre de la forêt. Les grives commençaient à quitter les vignes; elles filaient avec un petit sifflement aigu vers les taillis hospitaliers. Des merles fuyaient des buissons et ricanaient en rasant le sol.

Ils foulaient sans bruit l'herbe élastique déjà un peu sèche. Les rayons du couchant devenaient parallèles au plateau et donnaient à l'herbe pâlie une fugitive irradiation. Le vent était tombé; le grand calme du soir se répandait partout et la fraîcheur montait des vallons obscurcis. L'horizon flamboyait et tout le ciel reflétait l'incendie. Montagnes échevelées, ardentes chevelures embrasées, éboulis fantastiques : les nuages prenaient des formes de rêve; les grands espaces unis ressemblaient à des lacs transparents où s'adoucissaient,

se dispersaient et se noyaient les couleurs violentes, où s'éteignaient insensiblement — rouges, violettes, vertes, grises — les lueurs enfin décolorées.

Les jeunes gens étaient ensemble, à quatre cents mètres en avant des pères. Les chasseurs avaient désarmé leurs fusils sur la demande de Marthe.

— Marguerite a sauvé la vie au renard, disait-elle ; je veux, moi aussi, exercer une influence miséricordieuse.

Arrivés à l'endroit où le plateau se resserre entre la lisière de la forêt et le commencement d'un vallon planté d'acacias, ils rencontrèrent un vieil homme couché sur un talus, vêtu d'une houppelande râpée. C'était le tueur de vipères. Son chien hargneux était étendu à ses pieds et grognait. La journée avait été mauvaise ; la saison finissait. Il fumait sa pipe et crachait dans l'herbe, maussadement.

— Eh bien ! mon brave, avez-vous fait bonne chasse ?

Pas de réponse. L'homme garda un silence indifférent et dédaigneux.

Quand ils eurent fait quelques pas, Marthe, devenue soudain toute songeuse, ne put s'empêcher de dire :

— François, tu n'es qu'un maladroit. Ce n'est pas ainsi que l'on parle aux gens. Tu as cru faire beaucoup d'honneur à cet homme, et tu as été aussi blessant que ridicule. Vraiment, j'admire ta

bienveillance, mais je comprends très bien qu'on préfère s'en passer... « Mon brave ! » Qui t'a autorisé à le prendre de si haut avee ce vieillard ? Tu devais te taire ou l'appeler « monsieur ».

— Pourquoi pas « monseigneur » ? riposta François, surpris.

— Je ne plaisante pas, petit frère, je te donne une leçon utile. Tâche d'en profiter.

Elle se tourna vers Raoul, en quête d'un sourire approbateur.

— Oui, Marthe, vous avez raison, je constate avec plaisir que nous pouvons nous entendre.

En était-il bien sûr, le bizarre garçon? Ne jouait-il pas, une fois encore, et, cette fois, consciemment, la plus indigne des comédies? Peut-être. Mais c'était trop tentant, ce flirt intellectuel, en présence de Marguerite et de François, avec une aussi jolie partenaire. Et il s'ingéniait à mettre dans ses paroles beaucoup de douceur caressante :

— Je crois que nous pouvons nous entendre... nous comprenons les choses de la même façon. Chez vous, j'ai la joie de retrouver mes propres idées. Oh ! sans doute, nous ne sommes pas d'accord sur tout ; mais nous différons juste assez pour que j'aie le plaisir de discuter avec vous, et l'espérance d'être persuadé par vous... Vous devez être très persuasive...

Les mots enjôleurs coulaient dans la nuit commençante comme un ruisseau sous l'ombrage. L'obscurité protégeait leur course et lénifiait leur

musique; le ruisseau charmant courait dans l'ombre protectrice, les paroles mensongères empruntaient au soir d'automne une mélancolique sincérité. Et Raoul s'y laissait prendre; et le trouble qu'il causait s'emparait de lui comme d'elle. Hélène... Marguerite... Marthe... Il oubliait ses oublis, tout entier à l'unique et orgueilleuse joie de son succès, repris par une émotion toujours nouvelle, toujours aussi précieuse au délicat raffinement de son égoïsme : ému d'émouvoir.

La nuit venait. Le soleil disparu tirait après lui, entraînait dans l'abîme l'immense rideau de clarté qui nous cache les étoiles. Une chouette jeta son cri lugubre. Marguerite, énervée, s'écria : « J'ai peur! »

— Vous n'êtes pas seule, cependant, répondit François. Ce n'est pas gentil d'avoir peur. Toi, Marthe, je suis sûr que tu n'as pas tremblé.

— Oh! moi, c'est différent, je suis une fille des bois. Tu as tort de gronder Marguerite.

— Il a raison, au contraire...

La chouette se fit entendre de nouveau. Marguerite, interrompue, continua :

— Tu peux crier, vilaine bête! François m'a défendu d'avoir peur.

Puis, d'une voix presque basse, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

— Êtes-vous content de moi, mon chevalier?

Quand ils arrivèrent à l'extrémité du plateau, au bord de la vallée, M. de Terrande et le commandant les avaient rejoints. La nuit s'épaississait.

Venellay disparaissait dans l'ombre et la brume froide. Ils s'arrêtèrent un instant devant l'espace profond où le village invisible les attendait. Un silence complet enveloppait l'ombre et la brume; aucune lumière n'apparaissait; rien ne trahissait l'existence des vies rassemblées en bas.

— C'est l'heure de l'angélus, dit Marguerite, restons ici pour l'écouter.

— Au risque de nous enrhumer! protesta M. Papolet.

Mais comme Marthe semblait appuyer la requête de Marguerite, il eut la politesse de ne pas insister, releva le col de son veston et attendit patiemment le son de la cloche...

Un bruit vague, d'abord : le grincement de la corde, les craquements de la charpente, le premier battement à peine réussi. Puis, à trois reprises, les tintements préliminaires, les trois invocations brèves de la prière liturgique; enfin, l'oraison qui se prolonge dans le rythme régulier des battements continus, l'oraison confiante et tenace que propagent au loin les vibrations du métal bénit. Dans le village, à travers la campagne flétrie par l'automne, dominant les misères humaines et les tristesses de la nature, la cloche racontait les allégresses divines; comme une voix d'ange, elle annonçait le mystère rédempteur.

Quelques heures plus tard, assise devant le bureau blanc de sa chambre, Marthe écrivait :

— Pourquoi ai-je voulu te retrouver, ce soir, cher petit cahier, confident des pensées secrètes, mémorial des choses importantes ? Qu'ai-je donc à te confier avant de m'endormir ? Je ne le sais pas moi-même. J'ai besoin d'y penser ; j'ai besoin de m'analyser un peu.

« D'avance, je pressens que tu vas recueillir, ce soir, des confidences inusitées. C'est la première fois que je t'ouvre avec une pareille émotion. Il me semble que ma destinée, encore incertaine, va se préciser. Des mots nouveaux pour moi tremblent sous ma plume. En moi tout est confus ; je ne sais où finit la réalité, si j'imagine un roman ou si je commence à le vivre...

« Je *l*'ai pourtant vu bien des fois ; nous avons souvent causé ensemble ; je le connais de longue date ; c'est un camarade, en somme... Oui, c'est vrai, jusqu'à présent ce n'était qu'un camarade. Depuis aujourd'hui, il m'intimide. J'ai dû rougir souvent cet après-midi. A-t-il remarqué mon trouble ? Je n'en serais que plus gênée demain. Et pourtant je dois m'avouer que je souhaite sa perspicacité encore plus que je ne la crains. Je tremble qu'il ne se doute de quelque chose ; je serais navrée qu'il ne se doutât de rien.

« ... Au fond, j'en suis sûre, nous avons les mêmes idées. Il a abandonné, il est vrai, les pratiques religieuses de son enfance ; mais ce n'est pas

de sa faute : personne n'a veillé sur son éducation. C'était inévitable. Le Bon Dieu ne peut pas lui en tenir rigueur. Et puis sa générosité n'est qu'un christianisme inconscient. N'y a-t-il pas plus de christianisme véritable dans la générosité des incrédules que dans l'égoïsme de certains dévots? Oh! comme j'aurais vite fait de le ramener à Dieu!...

« Je suis confuse de ce que je viens d'écrire. Et cependant c'est écrit. C'est réellement pensé, c'est réellement senti. Il faut lâcher le mot : je désire l'épouser, je l'aime.

« Pourquoi, comment? Mon esprit se perd et mon cœur s'égare dans ces questions. Je constate simplement ce qui est positif.

« Épouser Raoul... il ne suffit pas de le souhaiter, il faut qu'il le veuille et que mes parents le permettent. M'aime-t-il, lui? Pense-t-il seulement à moi? Il me semble que oui, au moins un peu. Je ne lui suis pas indifférente.

« On ne parle pas à une indifférente comme il me parlait cet après-midi. Ce serait mal. Donc, de ce côté, point de difficultés. Mais mes parents? Les idées de Raoul ne rendent-elles pas leur consentement impossible?

« Mon Dieu, éclairez-moi et aidez-moi. »

Raoul, de son côté, relisait une lettre de sa mère, reçue au courrier du soir :

« Mon cher enfant,

« J'ai obtenu des renseignements précis sur la fortune de tes hôtes ; ils sont beaucoup plus riches que nous ne le supposions. M^lle^ Marthe aura 300,000 francs, peut-être même 400,000 francs. Quant aux espérances, elles sont magnifiques : un million, au bas mot.

« Ta mère affectionnée,

« Lucie VERDIER. »

# CHAPITRE VI

## Madame Daniel.

Une charrette anglaise sortait de Mollerive et filait sur Venellay de toute la vitesse de son poney râblé. Une femme élégante tenait les guides. Les Daniel, récemment arrivés à Mollerive, parcouraient le canton à grande allure pour se faire des relations. Et ils y réussissaient parce qu'à la campagne on est toujours flatté de recevoir des visites.

Négociants, industriels, banquiers, honnêtes gens ou filous ? Personne ne s'inquiétait de leur véritable situation d'autrefois. Actuellement, ils étaient riches, très riches, et c'était suffisant. Ils étaient deux frères ; le plus âgé célibataire, — du moins le supposait-on. Le second, plus jeune de dix ans et qui frisait la cinquantaine, était l'époux de la fringante conductrice.

Très brune, le visage mat sous les bandeaux

noirs qui couvraient les oreilles, à la fois svelte et replète, Mme Joseph Daniel supportait vaillamment ses trente-cinq ans révolus. Un observateur attentif pouvait découvrir en elle, moins dans ses traits que dans l'ensemble de sa physionomie, un mélange très compliqué de plusieurs races. Fille d'un juif allemand et d'une Italienne catholique d'origine à moitié française, elle avait vécu, tour à tour, en Allemagne, en Italie et en France et subi, dans leurs milieux mêmes, les influences héréditaires. Son père avait lancé, un peu partout, de vagues entreprises dont la plupart échouèrent, mais non sans profit pour leur organisateur. Rosa Salomon était, à vingt ans, une jeune fille fort expérimentée, très pratique, coquette et polyglotte. Sa mère, qu'elle avait perdue vers l'âge de quinze ans, lui avait donné de sommaires notions religieuses. Il ne lui en restait à peu près rien. Elle avait fait la connaissance de Joseph Daniel, de la maison Daniel frères et Cie, établissement de banque plusieurs fois déjà frôlé par la banqueroute. M. Salomon avait justement besoin d'une collaboration — d'une complicité, plus exactement — pour lancer dans le public les actions d'une société imaginaire. Le mariage et le marché avaient été conclus ensemble.

Grâce à l'argent et à l'habileté de Salomon, la banque Daniel avait connu la prospérité et même la considération. Complètement retirés des affaires depuis deux ans, les Daniel étaient venus s'im-

planter à Mollerive, séduits par la mise en vente, à vil prix, d'un château historique, ancienne demeure des barons de Chamberceau et avaient restauré, au profit de la politique radicale, une nouvelle sorte de féodalité.

La bonne société du canton les voyait d'un mauvais œil. Cependant ils étaient reçus presque partout et personne ne refusait leurs invitations. Mme Daniel, « la belle Rosa », était réellement une maîtresse de maison accomplie et réussissait à passer pour distinguée. Elle savait jouer son rôle de châtelaine, et les insinuations de ceux qui se prétendaient renseignés n'ébranlaient pas sa respectabilité. Elle allait chaque dimanche à la messe, en robe simple, avec un gros livre. Elle avait trouvé vacant, près du chœur, le banc des Chamberceau, et s'y était installée comme chez elle. M. le curé la mettait à contribution pour ses œuvres et vantait sa générosité.

Jusqu'à quel point la métamorphose était-elle complète ? Que restait-il de l'aventurière dans la récente grande dame, et quelles surprises ménageait l'avenir ? Pourrait-elle, indéfiniment, rester dans la voie étroite, elle qui, jusque-là, avait mené la libre existence des cosmopolites ? Son mari lui-même se posait la question avec anxiété. Joseph Daniel n'avait jamais été jaloux et ne l'était pas devenu. Il avait accepté avec philosophie ce qu'il n'avait pu empêcher, profité même, quelquefois, des relations de sa femme. Les complications et les

bruits de la vie parisienne avaient dissimulé, dans une certaine mesure, les petits détails déshonorants. A la campagne, sa tranquillité était plus menacée. Les occasions étaient peut-être moins nombreuses, mais le moindre commencement d'aventure deviendrait un scandale et troublerait son existence confortable. L'honneur avait, pour lui, la valeur d'une commodité. Aussi constatait-il avec inquiétude l'entrain jamais lassé de sa femme et son constant désir de s'exhiber. Paysans, bourgeois, hobereaux, elle jouissait de rencontrer partout des admirateurs. Elle en jouissait plus qu'à Paris. Elle connaissait enfin le succès absolu, le triomphe sans rivalité possible. Et c'était, sans doute, sur un théâtre bien modeste ; mais quelle joie cependant pour une femme coquette, intelligente et un peu perverse, de troubler par sa seule présence la quiétude d'un canton, d'y représenter l'élégance capiteuse, le charme ensorceleur !

Jusqu'à présent, elle avait été discrète dans son succès ; elle accueillait les hommages avec un sourire de bonté distante ; elle subissait avec modestie le cortège des regards trop accentués. Elle passait, royale et indifférente, au milieu des désirs qu'elle suscitait. Combien de temps durerait cette attitude irréprochable ? Joseph Daniel se le demandait souvent et, sans savoir lui-même pour quel motif précis, redoutait spécialement les visites chez M. et Mme Raoul Verdier.

Le poney, aiguillonné par Mme Daniel, trottait

rageusement sous le soleil d'août. A droite de la route, les derniers tas de gerbes jetaient çà et là, par petits groupes, des taches d'ombre sur la monotonie grise des « étoules ». Plus tard, quand viendraient les pluies de septembre et les longues rosées, les trèfles et les sainfoins pousseraient parmi les chaumes. Dans un mois, les champs seraient couverts d'une verdure tendre où l'on devinerait à peine les pointes de la paille coupée. Les gardeurs de vaches lanceraient, avec des cris gutturaux, leurs tyroliennes, et les premiers labours remueraient la terre. Aujourd'hui, les champs desséchés et nus étendaient, à perte de vue, leur solitude engourdie.

Toute la vie de la nature se trouvait à gauche de la route, dans la petite vallée où serpentait la Venelle, dans les luzernes où, tout à l'heure, les cailles chanteraient, dans les houblonnières qui se pressaient au bord de l'eau, dans les peupliers et les saules sur qui se posaient, un moment, les tourterelles rassasiées, avant de regagner les sapins.

— Un garçon de valeur, ce M. Verdier, dit l'aîné des Daniel.

— Et un mari remarquablement épris, ajouta sa belle-sœur. Nous avons tort de violer l'intimité de leur lune de miel.

— C'est un scrupule tardif, répondit l'aîné, qui avait la plaisanterie lourde. D'ailleurs, ne faut-il pas arracher ce garçon si bien doué aux influences paralysantes ? Certes, il a réussi un beau mariage ;

c'est un malin, je le répète ; mais si on ne le secoue pas, c'en est fait de son avenir politique.

Les jeunes époux Verdier avaient acheté une maison un peu écartée du village pour y passer leurs vacances qui, cette première année, étaient longues. Mariés en avril, ils n'avaient eu que le temps de s'installer à Dijon après leur voyage de noces. Une occasion fortuite leur avait permis de se procurer immédiatement, à Venellay, un logis indépendant. Raoul en fut heureux, car il avait envisagé sans enthousiasme la perspective d'être hébergé chez ses beaux-parents.

Mme Daniel disait vrai, c'était un gentil ménage ; mais ni la dangereuse femme, ni les deux hommes — aussi vulgaires qu'elle — ne soupçonnaient la gravité du problème que ce mariage avait tenté de résoudre. Le bonheur qu'ils allaient gâcher pour satisfaire, elle un besoin d'intrigues et de sensualité, eux, le caprice d'une femme tyran et leur vanité de parvenus souvent méprisés, le bonheur auquel ils allaient mordre reposait sur une illusion qui sert de base, hélas ! à beaucoup d'autres bonheurs éphémères.

Quand Marthe avait découvert et analysé les sentiments éveillés en elle par Raoul, quand elle les avait notés sur le cahier où elle écrivait, par intermittences, l'histoire de sa vie, elle n'avait guère cru à la réalisation si prompte de ses désirs. Elle avait entrevu trop clairement les obstacles pour accueillir

de chimériques espoirs. Elle s'était endormie, après une longue prière, confiante, mais surtout résignée. Et puis, elle s'en rendait compte, son amour était un peu un amour de tête, l'effet d'une réaction contre la mentalité de son entourage. Il y manquait l'indéfinissable émotion dont elle soupçonnait, sans la connaître, la profondeur. Ses fibres intimes n'étaient pas atteintes ; il lui était facile de se ressaisir. Courageusement, elle avait résolu de secouer le charme.

Ce qui la confirmait alors dans sa résolution, c'était l'incertitude sur les véritables sentiments de Raoul. A peine avait-elle noté, dans sa candeur, qu'on ne parle pas à une indifférente comme Raoul lui avait parlé, à peine avait-elle affirmé ainsi sa confiance naïve, qu'un doute lui était venu. Les douces paroles, après tout, n'étaient peut-être pas une déclaration suffisamment claire, et dans la bouche d'un jeune homme un peu fat — on lui avait dit qu'ils l'étaient tous — ce n'étaient que des propos sans conséquence. Campagnarde inexpérimentée, elle s'y était laissé prendre un instant ; elle avait pris au sérieux un flirt superficiel...

Le lendemain matin, elle n'avait pas revu Raoul parti de bonne heure avec François. Les jeunes gens n'étaient revenus qu'au moment du déjeuner. Avec quelle appréhension elle avait pris sa place accoutumée entre les deux amis ! Avec quelle émotion elle avait cru trouver sur le visage de Raoul la trace de préoccupations semblables aux siennes !

Le jeune homme, en effet, était dans une situation extraordinairement pénible. Jamais sa nature égoïste et impressionnable n'avait été mise à une aussi rude épreuve. Le désir de faire une bonne spéculation s'unissait chez lui à des sentiments d'un ordre tout différent ; et tantôt le désir intéressé fortifiait l'amour nouveau, tantôt il le détruisait presque.

Cette lutte intérieure avait été provoquée par la lettre de sa mère. Venu immédiatement après l'émoi que lui avait procuré une longue causerie avec Marthe dans la douceur éloquente d'une soirée d'automne, le conseil de sa mère lui paraissait odieux. Plus Marthe était exquise, moins un mariage aussi brutalement conseillé lui semblait possible. Délicatesse d'artiste autant que scrupule moral : l'idée de réaliser une bonne affaire dans de telles conditions le choquait. Habitué jusqu'alors à l'élégance inachevée des demi-conquêtes et, malgré qu'il pût souffrir parfois de jalousie, dilettante raffiné en matière sentimentale, il lui répugnait d'unir, dans la même volonté, le rêve et la réalité avantageuse. Mais son bon sens héréditaire réagissait, lui remontrait qu'un mariage comme celui-là était un bonheur inespéré, une chance unique.

Raoul avait réellement souffert de ces contradictions et manifesté sa souffrance par une attitude que Marthe ne lui connaissait pas. Il était devenu réservé, timide, distrait, taciturne. Cette attitude, absolument franche et spontanée, lui avait valu plus de succès que la cour la plus habile. Elle avait enlevé

à Marthe ses dernières hésitations. Et quand il avait quitté Venellay, après une semaine de mutisme, elle lui avait dit simplement, en le regardant dans les yeux : « Au revoir, et tâchez d'être plus gai : vous n'avez aucune raison d'être triste. »

Quelques jours après, Mme de Terrande avait appelé Marthe dans sa chambre.

— Ma chère enfant, lui avait-elle dit, ton père a tenu à ce que tu sois mise au courant d'une démarche qui t'intéresse et d'une décision dont tu reconnaîtras certainement la nécessité. J'étais même d'avis qu'il ne fallait pas t'en parler. Enfin, puisque ton père le désire, je t'apprends que tu es demandée en mariage par Raoul Verdier. Tu devines notre réponse : un refus catégorique. Voici la lettre que ton père a écrite à M. Verdier.

— Elle n'est pas encore envoyée ? Tant mieux, avait répliqué Marthe.

— Pourquoi tant mieux, mon enfant ?

— Parce que je désire qu'elle ne parte pas.

Et sur une exclamation de sa mère : — Est-ce donc que je n'ai pas voix au chapitre et qu'il est permis à des parents, même aux meilleurs, de disposer à leur gré du sort de leur fille ? Vous voulez bien admettre que cette décision m'intéresse, ma chère maman ; ce n'est pas assez dire : elle me concerne pour la vie entière et même pour l'éternité ; elle relève donc, dans une large mesure de ma responsabilité, de ma conscience libre. Vous reconnaîtrez, je l'espère, que j'ai toujours été une enfant

obéissante. Je vous en prie, ne dépassez pas les limites de votre autorité.

Marthe frémissait encore, après dix mois, au souvenir de la lutte qu'elle avait dû soutenir pour assurer la pénible victoire de son opiniâtreté. Que de fois elle avait failli céder, succomber à la lassitude ! De bons arguments l'auraient peut-être convaincue, surtout donnés avec douceur ; mais ses parents s'y étaient mal pris. Ils lui avaient donné de mauvaises raisons, au nom seulement de leur autorité, et elle s'était cabrée. Sans doute, Raoul admis, grâce à des circonstances fortuites, dans l'intimité de la famille, n'était pas un jeune homme « bien pensant », quelqu'un de « notre monde ». Mais de tels griefs, ainsi exprimés, loin de convaincre Marthe, avaient exaspéré sa résistance.

Dans cette lutte, ces discussions, ces dissentiments familiaux à l'occasion d'un mariage, il y a plus qu'un banal incident domestique. Tout le mal de notre époque s'y révèle, époque malheureuse où les enfants ne sont plus « élevés » par leurs parents, où les formules usées n'ont plus de puissance et le vocabulaire moral plus d'autorité. On a vécu longtemps d'une phraséologie dont la génération actuelle ne se contente plus ; on a catalogué les idées et les gens avec une assurance extraordinaire; on a érigé en principes nécessaires des incompatibilités et des unions contingentes ; bref, on a donné au sens moral et au sens social un fondement artificiel. Or la génération nouvelle ne se paie pas de

mots. Plus exactement, elle n'accepte pas la monnaie des mots anciens. Il en résulte, entre elle et la génération précédente, au sein de la plupart des familles, des mésintelligences douloureuses. On parle des langages différents; on ne se comprend plus. On se fait souffrir sans résultat. Et le parti pris de réagir, de se libérer des vieilles formules, le besoin immodéré de sincérité et d'indépendance peuvent conduire aux pires esclavages. L'influence de la famille est ordinairement nécessaire. Bonne ou mauvaise, elle équilibre la vie, lui assure un minimum de stabilité. Les erreurs elles-mêmes ont leur utilité pratique et la vérité absolue cache bien des pièges.

Marthe ne s'en doutait pas encore. Tout entière au bonheur d'avoir fait sa vie comme elle la voulait et d'avoir secoué sur l'épaule d'un mari tant aimé la poussière des préjugés ambiants, elle jouissait d'une satisfaction orgueilleuse et tendre, d'une insouciante béatitude.

A l'heure où les Daniel arrivaient à Venellay, elle était sous une tonnelle de chèvrefeuille et commençait le premier ouvrage d'une layette. Elle s'absorbait dans cette tâche qu'embellit l'obsession de l'enfant attendu. Le soleil, à travers le feuillage, envoyait quelques rayons sur les cheveux de la jeune femme et donnait à son visage une illumination souriante. Raoul lisait près d'elle.

La voiture des Daniel s'arrêta près d'une porte basse abritée par un petit toit de laves, une vieille

porte peinte en vert, de vraie physionomie campagnarde. Au coup de cloche, une bonne vint ouvrir. Une cour plantée de tilleuls précédait la maison, grande bâtisse sans style complètement tapissée de chèvrefeuille. Les visiteurs aperçurent Marthe sous la tonnelle qui lui servait de salon d'été.

Raoul se leva brusquement et, pour la première fois, Marthe ressentit quelque chose qui devait être de la jalousie. Ce fut une impression rapide à peine consciente, l'avertissement d'un instinct obscur. Aucun motif avouable ne l'autorisait à soupçonner son mari. Les saluts échangés à l'extrémité de l'allée entre lui et M^me^ Daniel étaient d'une banalité parfaitement correcte. Mais l'empressement spontané de Raoul, son élan, son entrain dans l'accomplissement d'un devoir de courtoisie l'avaient contrariée. Elle flaira l'ennemie, la rivale dans l'aimable personne qui s'avançait vers elle.

— Bonjour, chère madame ; restez assise, je vous prie. Je vous surprends en flagrant délit d'espérance maternelle... Oh ! la ravissante petite brassière ! Mes compliments, chère madame, et à vous, monsieur, toutes mes félicitations : vous avez épousé une fée.

Confuse et furieuse de cette familiarité indiscrète, Marthe rougissait comme une pensionnaire. On parla d'abord de choses insignifiantes. Les messieurs Daniel, qui voulaient paraître distingués, hasardèrent sans opportunité des imparfaits du subjonctif. « Rosa », très à l'aise, donnait des conseils de

ménage, mettait son expérience au service de la jeune femme. Puis tout à coup, négligemment :

— Je suis sûre, monsieur Verdier, que vous vous intéresserez vite à votre pays d'adoption et que les affaires de la commune ne vous seront pas indifférentes. Ce serait vilain de vivre ici en égoïste ; vous avez trop de talent pour n'en pas faire bénéficier vos compatriotes. Ne protestez pas : je rends hommage à la vérité, voilà tout. Du reste, je ne vous fais pas un compliment, mais un sermon. N'ai-je pas raison, chère madame? Est-ce que l'on ne se doit pas à ses concitoyens? Je connais trop vos idées pour douter de votre approbation.

Et Marthe ne put la refuser cette approbation à des idées qui étaient évidemment justes. Seulement elle sentit que cette approbation était une reculade, une abdication de son influence personnelle. Elle entrevit des combinaisons machiavéliques, toute une conspiration contre leur amour et leur bonheur.

## CHAPITRE VII

### Marguerite à Hélène.

*Venellay, le 4 octobre 19...*

Ma chère grande,

Votre amie ne vous oublie pas, bien qu'elle vous ait laissée sans nouvelles. Excusez mon silence. Vous savez combien il est quelquefois difficile de trouver le calme nécessaire pour écrire très intimement à une amie très chère.

Et d'abord je veux me réjouir avec vous des progrès de votre petit Paul. Tous les détails que vous me donnerez sur son compte m'intéresseront. Je serais si heureuse de l'embrasser, ce bon mignon ! C'est dommage que vous soyez partie si loin. Nous rentrerons à Dijon dans un mois ; nous pourrons donc vous voir, si vous venez, au moment de la Toussaint. Vous nous manquez à tous, je vous

l'assure, et nous maudissons l'éloignement de Saint-Mihiel. Mais j'ai tort d'appuyer sur cette corde. Vous avez suivi votre mari dans sa nouvelle garnison; c'est tout naturel et, pour vous, c'était un devoir facile.

Pour moi, c'est bien triste, allez, de voir partir une amie comme vous, à une heure où vous me seriez si utile.

Vous savez que ma correspondance est étroitement surveillée. On me laisse beaucoup de liberté; mais, sur le chapitre des lettres, on est intransigeant. Je vous écris donc en fraude; mais puis-je faire autrement? Ai-je le droit de me priver de vos conseils, puisque vous êtes la seule personne à qui je puisse confier mes secrets? J'aime beaucoup maman et elle m'aime beaucoup. Pourtant, je ne peux pas lui parler comme je vous parle. Ce n'est pas de sa faute, ni de la mienne : nous ne nous comprenons pas.

Ma chère grande, quand vous êtes venue à Venellay, l'an dernier, retrouver votre fiancé en manœuvres, vous n'étiez guère apte à l'observation. Vous me paraissiez terriblement distraite, et rien — sauf quelqu'un — ne vous semblait digne d'attention. Vous avez cependant remarqué l'assiduité de François de Terrande; vous vous êtes dit qu'il avait de l'inclination pour moi. Vous vous en doutiez, d'ailleurs. J'ai compris après coup quelques allusions discrètes et aussi — les ai-je mal interprétées? — assez pessimistes. Dès l'hiver précédent,

votre affection pour moi était inquiète. Ne le niez pas, ma chère grande, vous avez tremblé pour moi.

Eh bien! vous aviez raison : je ne suis pas heureuse. Je vous le dis à vous, comme à une maman indulgente, comme à une grande sœur très raisonnable. J'ai besoin de vous le dire. J'en ai assez de cette comédie perpétuelle qu'il me faut jouer, de cette gaieté qu'il me faut feindre dans un monde où la tristesse est un vice. Oui, votre petite Marguerite, la joyeuse espiègle de jadis, s'enferme souvent dans sa chambre, le cœur très gros, pour pleurer seule. Personne ne s'en doute, et le secret double ma peine. Il faut absolument que je vous parle, à vous, ma grande Hélène. Vous me consolerez et vous me conseillerez, n'est-ce pas?

La cause de ma peine? Oh! c'est bien difficile de l'indiquer d'une façon précise. Il m'arrive quelquefois, quand j'ai pleuré, de me demander à moi-même pourquoi, et je n'en sais rien. Depuis le jour où François s'est emparé de ma sympathie, je ne suis plus tranquille. Quand j'étais petite fille, je faisais de beaux rêves. Le prince Charmant m'apparaissait dans le lointain avec tout un cortège de tranquillités berceuses. C'était lui qui devait apporter la paix, la suave félicité du premier et unique amour. Il y a loin du rêve à la réalité.

Je voudrais me ressaisir, mais c'est difficile. Vous n'êtes plus là et tout le monde autour de moi conspire à m'enlever mon énergie. Mes parents ont vu sans déplaisir les assiduités de François. Ma mère

surtout, je le devine, sourit à l'idée d'avoir un gendre vicomte. Dans nos relations, on chuchote de plus en plus distinctement, on insinue, on sourit finement, on félicite à mots couverts avec une ironie affectueuse. Bref, nous sommes les fiancés officieux. Tout cela est gentil, à la vérité. J'ai toujours désiré de longues fiançailles cachées, un long temps d'épreuve et d'attente, avec la seule garantie d'une affection mutuelle presque inexprimée. Je rêvais d'un sentiment plus fort que les usages, s'affirmant petit à petit, dans une progression insensible, inconsciente même, et dont les fiançailles publiques ne seraient que l'apothéose. Ce rêve a pris corps quand François s'est trouvé sur mon chemin. Sans doute — je puis bien maintenant vous le dire, — une première candidature avait précédé la sienne; mais ce candidat dont il vaut mieux ne pas vous parler — vous le connaissez suffisamment — m'avait laissée très indifférente. François — comment vous expliquer cela? — dès l'instant où il m'est apparu, a personnifié mon rêve et réalisé mon espérance. Le coup de foudre? Oh! non, pas le moins du monde. Je n'ai pas été foudroyée. J'ai subitement reconnu celui que j'attendais.

Et j'en arrive aujourd'hui à me demander si je ne me suis pas trompée! Je ne suis pas heureuse. Hier soir encore, je suis montée de bonne heure dans ma chambre et j'ai pleuré. Cette fois, j'avais un motif déterminé.

Dans l'après-midi, vers deux heures, j'allais à

l'église et traversais la place. Sur le trottoir, François passait, le fusil à l'épaule. Jusqu'alors, en pareille circonstance, il trouvait toujours un prétexte pour me rejoindre un instant : tantôt une commission de Marthe, tantôt un rendez-vous de promenade entre M. de Terrande et papa. En général, la commission avait déjà été faite, le rendez-vous était donné depuis longtemps et nous souriions tous deux de cette habileté naïve. Je sais que les gens du village s'offusquent de ces libertés et jasent. Moi, je bravais avec joie les regards malintentionnés, et si quelquefois j'en souffrais un peu, cette souffrance m'était douce. Hier, quand j'ai rencontré François, dix commères au moins étaient dehors et nous voyaient. Je m'attendais à l'abordage habituel ; mais il a passé son chemin sans se détourner, m'adressant de très loin un salut poli. Les commères ont paru désappointées. J'ai rougi sottement et je suis entrée à l'église.

Ce n'est rien, direz-vous. C'est énorme, au contraire. Mes joies étaient faites de riens ; un rien me cause beaucoup de peine. Et puis, vous connaissez ma tendance à tout généraliser, à tirer des conséquences, à interpréter sans mesure. Je suis navrée.

Est-ce donc vrai ce que vous me disiez un jour ? Les jeunes gens sont-ils vraiment des égoïstes, des faiseurs de dupes ? Se lassent-ils tous d'un sentiment dès qu'ils sont sûrs qu'il est partagé ? Ma grande Hélène, venez-moi en aide. Enlevez-moi mes craintes si elles sont chimériques, mes illusions si

elles sont dangereuses. Et, tenez, il faut que je me confesse jusqu'au bout. Je crois avoir une rivale.

Je vais vous parler de choses que je connais mal. Ne vous moquez pas de moi si j'en parle comme je les comprends. François fait partie d'une société littéraire, « le Chrysanthème rouge », une sorte de petit cénacle prétentieux où l'on discute sur toutes sortes de questions. Il paraît que, l'an dernier, le Chrysanthème rouge se toqua de la question de l'amitié féminine, de l'amitié entre jeunes gens et jeunes filles. De graves blancs-becs, énonçant là-dessus des énormités, crurent découvrir un Pérou sentimental. Je sais que plusieurs, sous prétexte d'expériences, ont fait des bêtises de diverses natures.

Oui, ma grande Hélène, je sais tout cela. Je n'ai pas pu l'ignorer. Ma mère contrôle exactement ma correspondance, mais elle invite à notre table des gens dont la conversation m'ennuie. J'ai donc appris que, sous couleur d'amitié féminine, plusieurs sociétaires du Chrysanthème rouge faisaient de la peine à leurs mamans. J'ai appris que François n'avait pas échappé à la contagion, qu'il a fait la connaissance d'une jeune institutrice très lancée dans la propagande du féminisme intégral et jolie à croquer. Oui, délicieusement jolie : je l'ai aperçue un jour dans la rue, conduisant ses élèves.

Son amitié pour François n'est inspirée, peut-être, que par un prosélytisme désintéressé. Il est certain qu'elle a déjà exercé sur lui une influence heureuse. — Voyez comme je suis impartiale ! Sans doute, ses

idées sont exagérées ou fausses ; mais la mentalité de François n'était guère plus juste, quoique opposée. Souvent, pendant les vacances dernières, j'ai remarqué ses préjugés de caste et ses étroitesses de vue. Sa sœur Marthe le rabrouait quelquefois; moi je n'osais pas.

Une autre fait son éducation : cela me navre et m'humilie. Et quand cette autre lui parle, il écoute attentivement; ce ne sont pas seulement, pour lui, de jolies lèvres qui remuent : c'est une pensée qui s'exprime et qui domine. Je suis sûre qu'il m'aime encore un peu et qu'il n'aime pas cette fille. Mais que suis-je pour lui ? Une poupée agréable à regarder. J'ai un peu de son cœur, l'autre a son esprit. Et c'est pourquoi je suis inquiète et désappointée. Je voudrais lutter, défendre mon bien, le défendre contre lui-même, et je ne puis. Je ne suis pas armée pour cette lutte. C'est l'autre qui, sans le vouloir peut-être, vaincra. Et quelle victoire ! De la honte durable pour une illusion sans lendemain. Enchantement, lassitude, trahison, abandon : le drame coutumier auquel les jeunes filles de notre monde n'assistent pas, mais dont elles devinent, à travers la vie ambiante, les tristes péripéties. J'ignore bien des choses de la vie, mais je ne suis pas assez naïve pour croire à l'amitié féminine : c'est la préface hypocrite de l'amour.

En y réfléchissant — car depuis que je pleure, je réfléchis — je me dis que la responsabilité de beaucoup de fautes pèse sur nos épaules, sur nos frêles

épaules de jeunes filles bien élevées ; que nous pourrions empêcher ces fautes, et que nous ne les empêchons pas, que le charme dont le Bon Dieu nous dote quelquefois est une force inemployée et que nous ne remplissons pas, à l'égard des jeunes gens de notre monde, le rôle qui, sans doute, nous est providentiellement réservé.

Je suis encore novice et inexpérimentée ; mais vous savez, ma grande Hélène, qu'il nous est impossible de tout ignorer à une époque où l'on ne cache rien. Et, vraiment, nous avons quelquefois l'occasion de faire des réflexions amères ; notre vanité est quelquefois bien malmenée. Quand, au lendemain de nos succès, nous rencontrons en compagnie non équivoque nos danseurs de la veille, nous ne sommes pas incitées à des sentiments d'orgueil et, pour peu qu'un brin de philosophie loge en nos cerveaux d'oiselles, nous devenons pessimistes.

Vous l'avouerai-je, ma chère grande? J'avais bâti, en songeant à François, de beaux châteaux en Espagne. Il est un peu plus jeune que moi ; quelque chose de maternel entra dans le sentiment qu'il m'inspire. Je croyais à la possibilité d'une influence discrète, d'une sorte de domination soumise et tendre, mais réelle tout de même. Je n'ignorais pas qu'une femme doit obéir à son mari ; mais je pensais que l'obéissance est douce quand on se soumet aux volontés qu'on a suggérées et je voulais m'exercer, dès avant nos fiançailles, à ce

rôle d'inspiratrice. Seulement, quand vinrent les occasions de suivre mon programme, je fus prise au dépourvu.

Avec les mœurs de nos salons, les conversations sérieuses ne sont pas convenables. Une jeune fille qui parle à ses danseurs comme à des êtres doués de raison est mal jugée. La sagesse consiste à dire des sottises insignifiantes, à remarquer l'entrain d'une soirée, à gémir sur la clémence d'un hiver hostile au patinage. Les tète-à-tête prolongés qu'autorisent des usages honnis par les grand'mères, la liberté d'isolement que procurent les réunions un peu nombreuses facilitent les flirts et profitent aux jeunes prétentieux. Aucune de nous n'y trouve l'occasion de faire admirer autre chose que ses attraits, si elle en a, et désirer d'elle autre chose que sa dot. On consulterait, pour nous apprécier, le photographe et le notaire. Quant à notre âme, on ne s'en inquiète pas. Qui donc l'a jamais vue et comprise? Lorsque nous allons dans le monde, quand nous « sortons » nous la laissons chez nous. C'est un accessoire inutile et embarrassant qui, sans doute, n'est pas invité.

J'exagère, vous le savez, mais j'exagère à peine. L'affection blessée devient perspicace, et j'ai bien souffert l'hiver dernier. Jamais on ne s'était autant amusé à Dijon. J'avais une moyenne de trois soirées par semaine. J'y retrouvais presque toujours François et pas une fois je n'ai réussi à lui faire comprendre qu'il pouvait me parler comme au premier

venu, jamais il ne m'a fait l'aumône des idées qu'il abandonne au moindre camarade; jamais il n'a consenti à n'être pas spirituel.

Oh ! l'esprit, l'esprit ininterrompu, c'est odieux chez quelqu'un que l'on aime. Ce n'est pas avec de l'esprit qu'il a fait ma conquête, au contraire. C'était le bon temps, alors, le temps des silences émus et des banalités pleines d'attendrissement. Certes, cela ne pouvait pas durer. L'attendrissement indéfini serait devenu de la niaiserie. J'espérais voir reculer petit à petit nos timidités vaincues et s'établir entre nous une intimité grandissante. En réalité, depuis que nous causons davantage, nous sommes plus éloignés l'un de l'autre. Il est très spirituel, je le reconnais, et vous le savez; mais son esprit s'interpose entre lui et moi; c'est un masque qui me cache son vrai visage, son âme vraie. Ses compliments ne me touchent plus, ses récits ne m'intéressent plus. J'y cherche en vain la note sincère et spontanée. Après tout, il est excusable, le pauvre garçon : il est victime, lui aussi, des préjugés de notre monde. Il cherche à me plaire. Je voudrais qu'il cherche moins; il trouverait mieux.

Ah ! la confiance absolue qui s'obtient sans se demander, le bonheur de s'observer au naturel, d'entendre palpiter des pensées communes et de laisser les mots tomber dans une âme bien ouverte ! Voilà comment j'imaginais l'amour d'une fiancée; voilà ce que je rêve encore, sans espoir, hélas !

Oui, ma grande Hélène, il fallait que je vous le dise; le silence me pesait trop. Vous accueillerez charitablement mes ennuyeuses confidences.

La vie n'est pas amusante, allez; et quand je regarde autour de moi, je me plains moins. Vous avez aperçu quelquefois la sœur de François, cette gentille petite Marthe, avec laquelle j'ai si vite sympathisé. Vous étonnerai-je en vous apprenant qu'elle n'est pas absolument heureuse? Je ne sais rien de positif. Les apparences sont encore celles de la parfaite entente; pourtant je soupçonne déjà des causes de dissentiment dans son ménage. Son mari se laisse accaparer par un clan qui l'entraînera dans la lutte électorale et l'opposera aux représentants de notre milieu. S'il triomphe, il fera de l'anticléricalisme par nécessité. Marthe doit le redouter et s'inquiète. Je connaissais ses idées. Pauvre amie, n'a-t-elle pas fait fausse route?

Jeanne Parasson m'a annoncé la création, dans notre paroisse Saint-Philibert, à Dijon, d'un patronage de jeunes filles destiné surtout aux élèves et aux anciennes élèves des écoles communales laïques. Elle me demande mon concours. Il s'agirait d'y consacrer l'après-midi des jeudis et des dimanches. Je ne m'en sens pas encore le courage. Je veux bien essayer sans rien promettre; je verrai après. Jeanne est très emballée, sa sœur aussi. En voilà de bonnes filles qui ne s'empêtrent pas dans les complications sentimentales! Elles s'occupent utilement sans préoccupations d'aucune sorte. Leur

exemple est bon à suivre. Vraiment, depuis dix-huit mois, je suis une égoïste, tout absorbée par les joies ou les soucis de mon cœur. Il y a d'autres joies et d'autres douleurs dans le monde ; il faut que j'y participe, non pas pour me distraire, — mon mal m'est trop cher et je m'y attache davantage, à mesure qu'il me fait plus cruellement souffrir, — mais je ne veux pas m'isoler dans une stérile inaction. Un sentiment particulier était devenu pour moi comme l'axe du monde, la condition suprême de tout ce qui existe en dehors de lui, et tout le reste m'était indifférent. J'ai eu tort et j'en suis punie. Il me semble que j'aimerai mieux et — qui sait ? — plus efficacement quand mon cœur se sera élargi.

Mais, j'y songe, ma grande amie, allez-vous reconnaître votre Marguerite dans l'auteur de cette lettre si grave ? En relisant ces longues pages, je me reconnaissais à peine moi-même. J'ai dix ans de plus que l'année dernière.

Allons, à bientôt. Je vous embrasse bien affectueusement.

MARGUERITE.

## CHAPITRE VIII

### L'amitié féminine.

Cependant novembre ramenait à Dijon les étudiants des facultés. Après le calme des mois de vacances, la ville retrouvait son mouvement. Les trains déversaient les bacheliers de la région sur la vieille cité universitaire. Les anciens regagnaient leur chambre garnie, les nouveaux se mettaient en quête d'une demeure et toute une population parasite guettait déjà les occasions fructueuses. De pauvres diables tombaient, pour leur premier soir de liberté, dans les bras d'une fille et inauguraient ainsi leurs études supérieures. Les étudiants de première année arboraient presque tous le béret de velours noir à ruban colorié, insigne de leur dignité nouvelle. Cette mode sévit tous les ans pendant quinze jours. Elle donne à ceux qui la suivent la brève illusion de produire un effet sur le public. Des adolescents dégingandés, au pâle visage sali d'un duvet floconneux, montaient et

descendaient la rue de la Liberté et encombraient les trottoirs. Et comme un peu de débraillé convient à leur genre d'élégance, ils jetaient leurs pardessus sur leurs épaules, les manches tombant, flasques.

On en voyait encore, dans les cafés, surveiller, d'un œil attendri, la préparation de leur première absinthe et jeter les fondements de leur abrutissement futur.

Le matin, un peu avant 8 heures, les abords de l'École de droit étaient particulièrement mouvementés. Les étudiants arrivaient par les petites rues qui entourent le palais de justice, la plupart très pressés, s'étant levés à la dernière minute.

Dans les amphithéâtres, les professeurs en robe rouge enseignaient magistralement. Les belles théories s'échafaudaient sur les textes — ou à côté, — les principes s'élargissaient sous leurs applications, les subtilités se subtilisaient encore en se répétant une fois de plus, et il en résultait, pour les élèves studieux, une solide formation juridique. Le buste de Prudhon, jurisconsulte connu, présidait, du milieu de la cour, à l'enseignement des maîtres. Placé à hauteur des fenêtres, il pouvait surveiller, de ses yeux de bronze, ses distingués successeurs.

Celui d'entre eux qui enseignait la procédure civile aux étudiants de troisième année condensait en des leçons brèves un vaste savoir. Ses auditeurs étaient libres un quart d'heure au moins avant

leurs camarades de première et de seconde année. Il était donc à peine 11 heures quand François de Terrande sortit de la Faculté et se dirigea vers son logis. Mieux partagé que le commun des étudiants, il avait un petit appartement et logeait dans ses meubles. Cet appartement, qui servait de pied-à-terre à ses parents, lors de leurs voyages à Dijon, était situé à un deuxième étage, sur la place des Ducs.

Le soleil resplendissait dans un ciel merveilleusement bleu. Comme il traversait la place d'Armes, François rencontra M. Papolet et sa fille.

— Bonjour, monsieur le juriste, fit le commandant.

François répondit, avec trop de désinvolture :

— Mon commandant, je suis heureux de vous rencontrer, je ne vous savais pas de retour. Soyez sûre, Marguerite, que vous me faites une agréable surprise.

— Vous êtes très aimable, François, répondit gravement Marguerite, et je vous en remercie. C'est vrai, nous sommes revenus plus tôt que nous ne pensions. Cela tient un peu à mon désir de voir Hélène, qui repart demain à Saint-Mihiel. Je ne l'ai pas vue depuis un an. Je vais déjeuner chez elle.

— Vous la saluerez de ma part, s'il vous plaît, et vous lui direz que j'ai pour elle une grande vénération.

— Ne vous moquez pas, François.

— Je ne plaisante pas. Votre amie me fait songer

à la femme forte de l'Écriture; il m'est bien permis de vous le dire. Et j'ajoute que j'en suis bien aise. Hélène est une femme de bon conseil, vous pouvez avoir confiance en elle; pensez-vous que cela me soit indifférent?

François parlait-il sérieusement? Il avait tellement l'habitude de badiner que Marguerite en douta. Elle fit cette réponse pleine d'inquiétude et de sous-entendus :

— Vous avez raison, François, on ne peut pas se désintéresser des amitiés de ses amis.

Le jeune homme fut interloqué de cette allusion si directe. Ils suivaient le même trottoir côte à côte. M. Papolet, derrière eux, était absorbé dans la lecture d'un journal. Les étudiants qui les voyaient passer enviaient la bonne fortune de leur camarade. Et, certes, leur envie s'expliquait. Marguerite était dans le plein triomphe de sa jeune beauté. Une toilette d'une élégance sobre soulignait la grâce de son allure et mettait en valeur sa robuste sveltesse. Sa démarche donnait une impression d'harmonie et d'équilibre. L'air vif de l'automne bourguignon avait hâlé son teint. Elle devenait décidément plus que jolie, et François dissimulait à peine sa satisfaction de constater qu'elle ne passait pas inaperçue. Il était fier d'elle, fier de paraître à côté d'elle devant ses camarades. Il avait résisté à la tentation de succès moins glorieux et gardait encore intacte sa faculté d'émotion. Il comprit l'amertume de la réponse de Marguerite et

voulut la quitter sur une parole réellement douce.

— Oui, les amis s'inquiètent quelquefois et se peinent sans motif; ce sont les meilleurs qui souffrent le plus.

— A propos, interrompit M. Papolet, j'oubliais de vous annoncer que les Vincent reprennent jeudi prochain leurs réunions d'hiver. Nous vous y retrouverons, je l'espère, mon cher ami.

— Certainement, mon commandant, si on m'invite.

— Ce qui est infiniment probable, ajouta Marguerite, consolée.

François trouva deux lettres en rentrant chez lui, une invitation de M. et Mme Vincent à prendre une tasse de thé le jeudi suivant; une convocation, pour le même jour et la même heure, à une conférence organisée par une œuvre post-scolaire.

« Société des Amis de l'Instruction. — M. Fran-
« çois de Terrande est prié d'assister à la confé-
« rence qui sera donnée le jeudi 12 novembre, à
« huit heures et demie du soir, en la salle des
« mariages, à la mairie par M. Raoul Verdier, avo-
« cat à la Courd'appel, sur *la Démocratie et l'Ins-*
« *truction populaire.*

« Chansonnettes et monologues, par des membres de la Sociétés.

« *La secrétaire :* Renée Dorlet. »

Le tout était écrit d'une petite écriture masculine sur un papier qui fleurait bon, et manifestement copié sur une circulaire imprimée. François

sourit en pensant à l'attention spéciale dont il était l'objet, aux avances qu'on lui faisait en style administratif. Un parfum de lilas se dégageait du papier bleuté.

— Tiens, se dit-il, on ne m'a pas oublié. Tout de même, c'est une singulière façon de se rappeler à mon souvenir.

Il respira longuement la convocation parfumée et la glissa dans son portefeuille.

— Pauvre petite! elle sera déçue de ne pas me voir jeudi.

L'hésitation ne lui paraissait pas permise. Il ne pouvait manquer à la réunion chez les Vincent sans un motif grave et il n'en avait pas. S'il assistait à la conférence des Amis de l'Instruction, les Vincent le sauraient, Marguerite en serait informée; il serait grossier et cruel.

Il pensa, un instant, à tout concilier. C'était impossible. La séance des Amis de l'Instruction ne finirait guère avant dix heures et demie. Chez les Vincent, on n'arrivait jamais après neuf heures. Son retard serait aussi difficile à expliquer qu'une absence. Il sacrifierait donc Renée Dorlet à Marguerite. Après la rencontre et la conversation de tout à l'heure, cette décision n'était guère méritoire. Du reste, les Vincent et leurs hôtes lui plaisaient.

Plusieurs fois par mois, pendant la saison d'hiver, M. et Mme Vincent réunissaient leurs amis. Ces réunions avaient un genre tout particulier qui en

faisaient le charme unique. On y causait librement et avec intelligence. Les banalités et les petits potins étaient exclus des conversations. On causait art, littérature, politique, sans pédanterie ni passion. Ce n'était pas un cercle de bas-bleus et d'intellectuels : c'était un milieu poli, mondain, distingué, où l'on se préoccupait des choses de l'esprit. M. Vincent, professeur à la Faculté des sciences, réservait presque toujours à ses hôtes une lecture attrayante. Il en choisissait la matière avec beaucoup de tact et savait intéresser les hommes en ménageant les oreilles des jeunes filles. Poésie, théâtre, roman, il était à l'affût de tout ce qui pouvait plaire à ses amis. Il lisait d'une voix prenante et souple, et c'était un régal de l'entendre.

Marguerite, bonne pianiste, jouait habituellement quelques morceaux. François goûtait, dans l'atmosphère aimable du salon, la grâce distinguée et douloureuse de Chopin, l'ample majesté de Beethoven et le charme de l'interprète. Dans ce milieu d'amis, dans la bienveillante sympathie qui les entourait, Marguerite et lui, d'une discrète sollicitude, leurs sentiments mutuels étaient à l'aise, leurs attitudes n'étaient pas gênées par des regards curieux. On leur épargnait les allusions ; on faisait semblant de ne rien savoir. On se contentait de tout deviner.

L'année précédente, à pareille époque, l'invitation des Vincent l'avait rendu plus joyeux qu'aujourd'hui. Il était alors dans le premier enthou-

siasme de son amour, tout ému de l'intimité des vacances, entièrement épris; et il avait vu avec joie, dans les réunions qui recommençaient, la possibilité de retrouver plus souvent Marguerite. C'était, d'ailleurs, pour cela qu'il avait été admis dans ce petit cercle. Mme Vincent, romanesque et bonne, avait encouragé ainsi la gracieuse intrigue qui réjouissait sa maturité désabusée.

Pourquoi donc n'éprouvait-il plus le même contentement? Il ne pouvait se poser cette question sans évoquer un visage très blanc, éclairé par des yeux immenses, aux profondeurs inquiétantes, un visage jeune, auréolé de cheveux d'un blond roux, une physionomie d'une attirance singulière.

Il avait fait, l'hiver dernier, la connaissance de Renée Dorlet au cours de pédagogie professé à la Faculté des lettres par une célébrité locale, M. Édouard Valence. Créé spécialement pour les instituteurs et les institutrices, ce cours avait lieu le soir. La réputation du professeur lui attirait des auditeurs étrangers à l'enseignement primaire. A vrai dire, son cours n'était qu'un prétexte à dissertations hardies dans lesquelles la pédagogie proprement dite était plutôt perdue de vue. Il admettait le droit absolu et exclusif de l'État en matière d'éducation et consacrait à la défense de cette théorie barbare le plus gracieux des talents. Les étudiants en droit allaient volontiers l'entendre. François y fut entraîné par son ami Ludovic Durand. Le hasard le plaça à côté d'une jeune fille

qui prenait des notes avec application et ne leva même pas les yeux quand il vint s'asseoir auprès d'elle.

Cette jeune fille était jolie et l'entassement des auditeurs pressés sur les gradins l'obligea à la frôler. Il put suivre sur le cahier de l'institutrice — c'était évidemment une institutrice — l'écriture rapide et énergique qui résumait avec clarté la parole du maître. Il remarqua la finesse de la petite main qui écrivait, l'expression réfléchie du visage, les yeux baissés sur la page, les narines mobiles et comme frémissantes, la lèvre inférieure mordillée. Par moments, les coins de la bouche se plissaient pour un sourire énigmatique.

François s'était vivement intéressé à sa voisine. Elle représentait une espèce inconnue. Sa toilette — une jupe et une jaquette grise, un canotier noir — révélait l'absence de toute coquetterie; elle lui parut cependant presque élégante dans la sévère simplicité de sa mise. Penchée sur le pupitre, absorbée par son travail, elle était complètement charmante et d'un charme, pour ainsi dire, spiritualisé.

Et il avait été surpris. Les idées de son milieu ne le disposaient pas en faveur des institutrices, il se les était représentées, celles du moins que tentait la haute culture, comme d'insupportables pédantes n'ayant plus rien de féminin. Il fut obligé de se convaincre du contraire, de reconnaître, en tout cas, qu'il y avait d'aimables exceptions. Il avait

admiré chez sa voisine une profonde empreinte d'intellectualité ou, plus exactement — car si elle eût été laide il ne l'aurait point admirée — le caractère étrange et nouveau pour lui de cette beauté studieuse qui s'oubliait. Il était manifeste, en effet, que sa jolie voisine se préoccupait fort peu de l'effet produit. Le souci de ne rien perdre de l'enseignement du maître tendait vers le même but désintéressé tous les traits de sa physionomie. Il y avait quelque chose de touchant dans cette grâce entièrement subordonnée à un labeur ingrat. Et quelle naïveté touchante encore dans cette application presque religieuse, dans le culte de la petite laïque pour la Science qui tombait des lèvres du professeur !

Un monde inconnu et méconnu s'était révélé à François sous des apparences infiniment séduisantes. Une fois seulement sa voisine avait levé la tête et l'avait regardé. Quelques secondes lui avaient suffi pour sonder l'abîme de deux yeux gris un peu enfoncés dans leurs orbites et où luisait une flamme de pensée ardente.

Au cours suivant, ils s'étaient reconnus. Ils étaient séparés par plusieurs rangs de gradins et, protégée par la distance, la jeune fille lui avait accordé un regard moins indifférent. A la longue, ils avaient cessé d'être tout à fait des étrangers l'un à l'autre, et l'occasion se présentant c'était sur un ton presque amical qu'ils échangeaient des propos insignifiants :

— Je vous cède ma place, mademoiselle.

— Merci, monsieur.

Et la jeune fille prenait la bonne place cédée.

Pas un instant, François ne s'était senti sur le chemin d'une aventure de cœur. Une curiosité tout intellectuelle le poussait vers l'institutrice et jamais il n'avait pensé que les droits de Marguerite fussent lésés. On l'aurait fort surpris si on lui avait révélé la nature exacte du sentiment qui s'insinuait en lui. Les craintes de Marguerite étaient cependant exagérées. Les rapports des deux jeunes gens avaient été beaucoup plus rares que ne se l'imaginait l'inquiète fiancée. En dehors des cours de M. Valence, ils s'étaient retrouvés aux réunions d'un comité pour l'organisation d'une grande fête donnée, au Parc, aux élèves des écoles primaires, publiques et libres. Là ils avaient eu l'occasion d'échanger quelques idées. La politesse un peu froide de François, son aristocratique élégance avaient ébloui l'institutrice. Pourtant, elle répondait avec netteté aux questions qu'il lui posait sur son enseignement, sa carrière, ses études. Lui se piquait au jeu, sans se douter qu'il existait dans son intérêt autre chose que de la curiosité amusée ou que cette amitié asexuée dont le « Chrysanthème rouge » affrontait alors la perfidie. Il parlait volontiers à ses camarades de son « amie primaire ».

Les occasions font naître les occasions. Après les réunions du comité des fêtes, ce furent celles des

« Amis de l'instruction ». Le petit gentilhomme catholique se laissa entraîner dans ce milieu éminemment laïque et républicain.

Jamais leur camaraderie n'avait dévié. Leurs poignées de main n'avaient jamais trahi la moindre émotion. Leurs conversations étaient brèves, écourtées ou interrompues par les circonstances. Ils étaient protégés par l'austérité de leurs sujets de conversation. Comme ils se rencontraient en public, ils ne pouvaient traiter que des questions sérieuses, en parlant très haut, pour se soumettre d'eux-mêmes au contrôle et désarmer la malveillance. Renée prenait un ton professoral, François l'interrogeait comme un inspecteur officiel et ni l'un ni l'autre ne se doutait que le son de leur voix les intéressait beaucoup plus que le sens des mots.

Que signifiait donc l'invitation si tendrement hardie reçue par l'étudiant ? François se le demandait avec complaisance, enclin à des suppositions romanesques. Après tout, il se jugeait bien capable de tourner la tête d'une petite institutrice. Déjà il la plaignait, la pauvre enfant, et savourait le plaisir d'être cruel en refusant son invitation. La « pauvre enfant » était, certes, son aînée d'au moins quatre ans; mais n'avait-elle pas été éblouie, fascinée par les attentions flatteuses d'un jeune homme si riche, si distingué? Et dans sa rêverie troublante François s'apitoyait sur sa tendre victime. Il la voyait déjà abandonnant aux exi-

gences de l'amour vainqueur les préoccupations qui, jusqu'alors, l'avaient protégée, devenant femme parce qu'elle l'avait trouvé sur sa route. Et il songeait aussi à Marguerite rencontrée si belle, tout à l'heure. Il rapprochait les deux figures, les comparait, les conciliait avec un cynisme surprenant. Car dans tout homme, même le plus pur, il y a un pacha qui sommeille.

Le soir, son ami Ludovic, le champion de l'amitié féminine, l'entraîna au théâtre, où l'on donnait *Werther*.

François avait entendu plusieurs fois cette pièce, l'hiver précédent; il en aimait la dramatique et simple émotion traduite par la plus passionnée des musiques. Sa disposition d'esprit le rendait plus apte que jamais à en comprendre la beauté. *Werther,* c'est l'incarnation de la mélancolie romantique ressuscitée par le génie d'un grand musicien, c'est l'œuvre meurtrière de Gœthe pourvue par Massenet d'un nouveau pouvoir de charme et de destruction. Comme elle impressionne, cette pièce, aux représentations de province, les adolescents tourmentés par l'inconnu de la passion! Dans la salle, où les habitués apprécient les qualités techniques des acteurs, les vrais amateurs de la pièce sont des jeunes gens inexpérimentés venus là pour exaspérer leur moderne mélancolie.

Placés au premier rang des fauteuils d'orchestre, les deux amis aspiraient de toutes leurs forces le divin poison. Ludovic, toujours perdu dans de

nouveaux nuages, admirait, sans avoir besoin de se retrouver lui-même, la musique aux significations illimitées. François savait y découvrir des significations précises. Werther, au premier acte, arrivant devant la maison de Charlotte, le cœur plein d'une langueur maladive, n'était-ce pas lui, François, déchiré par d'inconciliables désirs, ému d'une émotion que sa fiancée n'inspirait pas, appelé par une voix impérieuse vers des rivages inexplorés? Quel meilleur refuge, en ce moment d'angoisse, que la nature invoquée par Werther? Elle est accueillante et indulgente; c'est la mère de la vie, de toutes les vies; c'est elle qui est la source intarissable et féconde de toutes les énergies et de toutes les passions; c'est dans son sein que l'amour puise une immortelle jeunesse. Notre cœur est fait pour vibrer avec tout ce qui vibre, pour chanter, à l'unisson de toutes les voix du monde, l'éternelle chanson de la volupté.

Oh ! nature, mère de grâces
Reine du temps et de l'espace,
Daigne accueillir celui qui passe
Et te salue, humble mortel !

La grande prière païenne s'amplifiait dans la bouche du ténor; et la salle, un instant grisée, applaudissait frénétiquement.

Puis la nuit tomba sur la scène vide. Werther et Charlotte tardaient à rentrer. Le violoncelle attaqua la mélodie fameuse, la phrase d'amour triste

que bientôt l'orchestre entier commente. Une réminiscence soudaine fit tressaillir François au moment où les deux personnages s'avancent lentement dans l'obscurité, enveloppés d'harmonie. La situation des héros de Gœthe lui rappela, avec une précision hallucinante, un épisode, pourtant bien insignifiant, de ses relations avec Renée. C'était au parc, le jour de la fête des écoles. Ses fonctions de commissaire l'avaient amené à accompagner l'institutrice et à lui frayer un passage dans la foule. Aucune analogie n'existait réellement entre les deux situations, et cependant François les comparait au point de les confondre. A partir de cet instant et pendant toute la pièce, l'hallucination le poursuivit. C'était Renée et lui qui, sous les apparences des personnages, jouaient le drame auquel il assistait. Les particularités d'une intrigue si différente de la leur ne rompaient pas le charme, car la musique pénètre les âmes à une profondeur où les détails s'abolissent, elle atteint la source commune de toutes les émotions.

Il ne songeait même pas à se demander pourquoi l'image de l'institutrice était seule évoquée par la pièce, pourquoi une autre figure, plus anciennement remarquée cependant, restait dans un arrière-plan d'oubli et d'indifférence ; par suite de quel phénomène l'exaltation de sa sensibilité ne s'opérait qu'au profit de Renée.

C'était, peut-être, parce que le sentiment nouveau était né plus spontanément encore que le premier,

en dehors du cadre conventionnel, loin du « monde » — ou parce qu'il n'était qu'une amitié transformée où toute l'âme avait glissé sans s'en apercevoir, qu'ainsi il était né, pour ainsi dire adulte, l'amitié déjà grandie s'étant naturalisée amour.

Il y avait encore un autre motif, qu'il ne s'avouait pas : Marguerite était la fiancée respectée et l'épouse très lointaine. Renée offrait, au contraire, à l'imagination troublée de l'adolescent la promesse encore incertaine, mais l'espoir déjà obsédant d'une réalisation plus proche... L'émoi qu'avait fait naître Marguerite aboutissait au désir de Renée. Ainsi voyait-il, pendant ses examens, le sablier retourné se vider insensiblement dans l'ampoule inférieure.

Rentré chez lui, dans la solitude de son bureau, il relut l'étrange billet doux et respira le parfum qui s'attachait au papier bleuté. C'était sa première lettre de femme. Elle exaltait sa sensibilité toute neuve encore, et l'émotion qu'elle traduisait — de si discrète façon — passait tout entière en lui. Il ne songea plus à s'apitoyer sur la pauvre petite qui s'éprenait naïvement. Il pensa avec mélancolie aux amours de ses camarades ; sa vertu lui parut lourde et inutile.

C'était la crise inévitable de l'adolescence. Il lui aurait fallu, pour la traverser honorablement, un ressort moral que son éducation ne lui avait point fourni. La docilité, qui avait fait de lui un bon et pieux élève, n'est pas une qualité virile. La vie libre au milieu d'une société corrompue offrait à

François des tentations trop fortes et, trop docilement, sa volonté pliait sous le poids des influences délétères. La pensée de Marguerite l'avait longtemps protégé ; mais cette protection était devenue inefficace; seule la discipline intérieure, l'effort d'une volonté délibérément maintenue dans la voie droite pouvait assurer la maîtrise des instincts en révolte, perpétuer, malgré les troubles et les menaces, les habitudes régulières, l'usage des sacrements, l'utilisation raisonnée et persévérante des secours spirituels.

Il manquait d'originalité et d'indépendance d'esprit, qualités indispensables dans un monde où la chasteté est un paradoxe. Il allait donc « faire comme les autres », ne plus se singulariser.

Le lendemain, il rendit visite à sa sœur, dans son bel appartement de la place Darcy. La jeune femme, très fatiguée par sa grossesse, restait toute la journée étendue sur une chaise longue. Son visage amaigri, au lieu du joyeux entrain d'autrefois, révélait une lassitude résignée. Elle travaillait sans cesse à la layette du bébé attendu ; et ce travail, où elle mettait tout son cœur, la consolait de l'isolement moral dans lequel Raoul la laissait déjà. Non pas qu'elle eût à se plaindre de lui d'une façon positive. Il était toujours prévenant et veillait sur sa santé avec sollicitude. Elle sentait, cependant, qu'elle ne tiendrait jamais dans sa vie la place unique qu'elle avait rêvé d'y tenir. L'influence qu'elle se promettait d'exercer sur son mari était

nulle. Ses efforts n'aboutissaient qu'à faire naître ou à aggraver des conflits.

Trop fière avec cela, et trop amoureuse aussi pour désavouer son mari, elle devrait, tôt ou tard, rompre avec son milieu. Déjà ses parents lui reprochaient sa condescendance, l'accusaient même d'encourager les visées politiques de Raoul. Résolue d'avance à tout sacrifier à ses devoirs d'épouse, elle se demandait avec anxiété quelle serait la récompense de son sacrifice.

— Tu t'es fait désirer, grand méchant, dit-elle en tendant à son frère sa main et son front. Depuis cinq jours j'attendais ta visite. Allons, je te pardonne et, pour te le prouver, je te retiens à dîner. Raoul ne rentrera pas avant sept heures et demie ; tu ne pourrais pas le voir autrement. Sais-tu que Marguerite sortait d'ici quand tu es arrivé. Elle m'a dit que vous vous étiez déjà rencontrés... Ne rougis pas, petit frère, c'est bon pour elle. Le fait est qu'elle a rougi en parlant de toi. Elle compte te revoir jeudi, chez les Vincent. Ils t'ont bien invité, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Et, naturellement, tu acceptes.

— Peut-être.

— Comment « peut-être » ? Si Marguerite t'entendait, elle serait navrée. Mais ce n'est pas sérieux. Tu n'hésites pas, je le suppose. Je me demande ce qui t'empêcherait d'accepter.

— Tu ne devines pas ?

— Mais non.

— Tu ne sais pas que Raoul, que ton mari fera ce soir-là une grande conférence sur « la Démocratie et l'Instruction populaire » ? Tous les journaux l'ont annoncé.

— C'est vrai, Raoul m'en a dit un mot, l'autre jour. Mais qui t'oblige à aller l'entendre ? Il ne t'en voudra pas si une autre attraction t'éloigne de lui.

— Pourtant, il est convenable que j'aille écouter mon beau-frère. D'ailleurs j'ai reçu une convocation. C'est lui, sans doute, qui a fait ajouter mon nom à la liste des invités. Quand tu verras Marguerite, dis-lui que je n'ai pas pu faire autrement.

— Mais comment vas-tu expliquer ton absence aux Vincent ?

— Je leur écrirai que je suis retenu par des obligations de famille.... On croirait, vraiment, que tu ne désires pas que j'assiste à cette conférence. « La Démocratie et l'Instruction populaire » : c'est un beau sujet. Il me semble qu'autrefois tu lisais beaucoup de choses dans ce goût-là. Tu recevais les brochures du « Sillon ». Où donc est ton bel enthousiasme d'autrefois que papa trouvait si ridicule et que maman déplorait comme une sorte de dépravation ? Ma parole ! tu deviens réactionnaire. Avec un mari comme le tien, avoue que c'est paradoxal.

— Paradoxal, répéta Marthe en souriant. Puis, n'y tenant plus, incapable de dissimuler davantage, elle éclata en sanglots.

— Pardonne-moi, je t'ai fait de la peine sans le vouloir...

Douloureux paradoxe, en effet, que celui dont s'étonnait François. Avoir triomphé de tous les obstacles, avoir lutté avec obstination contre la famille coalisée pour conquérir un mari de son choix et, après six mois de mariage, voir s'évanouir en illusions les idées dont le triomphe a tant coûté !

Douloureux paradoxe, ou plutôt nécessité cruelle. Marthe le comprenait déjà : elle était victime d'un mirage, victime d'idées imprudemment accueillies, justes peut-être, mais mal comprises, victime comme bien d'autres jeunes filles de sa génération l'avaient été, l'étaient et le seraient encore, d'une éducation extra-familiale.

Ses parents n'avaient pas eu d'influence sur elle. A quinze ans, elle avait jugé leurs opinions surannées. Des amies et des maîtresses de couvent lui avaient révélé l'existence du mouvement démocrate. Elle avait respiré avec joie l'air libre et vivifiant qui circule dans les nouvelles revues, applaudi aux critiques si souvent vraies, si souvent injustes et presque toujours inopportunes dont leurs audacieux rédacteurs accablent la vieille société à laquelle elle appartenait. Et, malgré son bon sens, elle était allée aux opinions extrêmes. Elle y était allée toute seule, entraînée par ses lectures et son imagination.

C'était inévitable. Les vérités de l'ordre politique

ou social n'ont pas, par elles-mêmes, une vertu qui en rende toute propagande inoffensive. C'est l'erreur de beaucoup de travailler sans prudence à l'évangélisation politique et sociale de la jeunesse. Ils creusent un fossé entre deux générations et se privent des collaborations nécessaires. Les vérités sont assez fortes pour être patientes. Elles n'exigent pas qu'on les affirme prématurément. En matière sociale, surtout, elles sont un perpétuel mais très lent « devenir ».

Et, sans doute, il faut bien qu'une avant-garde d'esprits curieux et entreprenants devance son époque ; et, sans doute encore, il est utile que les explorateurs de l'avenir agissent sur le présent. Mais il faut qu'ils soient circonspects et qu'ils ne déracinent pas les bâtisseurs de leurs rêves.

On a trop compté sur les « jeunes » ; on leur a trop dit qu'on n'avait d'espoir qu'en eux ; on leur a trop laissé croire que la génération précédente était irrémédiablement vouée à ses préjugés. C'était à la fois trop de modestie et trop de présomption : c'était douter de la force persuasive des idées qu'on voulait répandre et s'illusionner sur les conditions pratiques de leur réalisation.

Marthe avait été plus spécialement exposée aux dangers des idées hardies. Sortie à seize ans du couvent, sans amie à Venellay avant l'arrivée de Marguerite, elle avait vécu d'une vie très isolée, très calme, très propice aux méditations et aux songes. Ses parents, qu'elle aimait et qui la chérissaient,

s'étaient affligés de la sentir leur échapper. Elle avait opposé aux rares tentatives de direction dont elle avait été l'objet cette forte inertie qui use les plus tenaces volontés. Bientôt, on l'avait laissée tranquille.

— Une originale, disait son père.

— Cela lui passera, pensait sa mère.

En attendant, elle s'intoxiquait en toute liberté. Comme elle ne connaissait, dans sa famille et dans ses relations, que des exemplaires de la mentalité la plus rétrograde, elle avait été amenée à généraliser ses appréciations et à renoncer à l'idée de se marier dans son milieu. Cette disposition d'esprit, jointe à l'isolement et à l'impossibilité de toute comparaison, avait favorisé l'entreprise de Raoul. Elle connaissait les idées de son prétendant ; mais elle ne les avait considérées que par le côté où elles touchaient aux siennes, imbue qu'elle était de cet optimisme particulier qui la rendait plus favorable aux ennemis de sa foi qu'à la plupart de ses coreligionnaires.

Elle sécha ses larmes pour que Raoul ne s'aperçût de rien.

— J'ai reçu aussi la visite de Mme Sambartin, dit-elle à François ; c'est une bonne personne. Elle a beaucoup d'affection pour Marguerite. Sais-tu, mon petit, que votre secret est le secret de Polichinelle ? A la façon dont chacun me parle de Marguerite, je vois bien qu'on la considère comme ma future belle-sœur. Je l'aime déjà comme telle, sois-en sûr.

— C'est gentil de ta part, ma bonne Marthe.

— Oh ! je n'ai pas grand mérite à l'aimer ; elle est si digne d'être aimée ! Je m'explique que tu l'aies distinguée entre tant d'autres, et je te félicite de ton choix. Elle m'a demandé quelque chose pour son patronage de Saint-Philibert. Je n'ai pu lui donner qu'une bien faible somme, sur ma bourse particulière. N'en dis rien à Raoul, ajouta-t-elle mélancoliquement.

« Me permets-tu maintenant un conseil ? Tu devrais t'intéresser un peu plus aux projets de Marguerite. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas osé te demander ton obole ; je lui ai répondu qu'elle avait eu tort... Mais qu'as-tu donc, ce soir, tu es distrait ; tu songes à autre chose quand je te parle d'elle ; c'est à n'y rien comprendre. Voyons, explique-moi... »

Le retour de Raoul fit cesser l'entretien du frère et de la sœur. Le maître du logis, après avoir embrassé Marthe et serré la main de François, s'affala sur un fauteuil :

— Quelle journée, mes enfants ! Je suis vanné !

— As-tu bon espoir au moins ? attends-tu un acquittement ? demanda Marthe.

— Est-ce qu'avec le jury on peut jamais prévoir ? Et pourtant une condamnation serait un scandale. Ma cliente a obéi à des sentiments qui enlèvent toute liberté et, par conséquent, toute responsabilité. L'avocat général a voulu, d'avance, réfuter ma thèse et s'est moqué agréablement de la manie qu'on a aujourd'hui de plaider à tout propos « le crime

passionnel ». Il a été presque éloquent — une fois n'est pas coutume — quand il a montré aux douze citoyens qui l'écoutaient religieusement les dangers sociaux de l'indulgence accordée à ceux qui tuent pour des raisons d'amour. Il est certain qu'à l'heure actuelle les jurés sont décidés à prononcer un verdict affirmatif. La nuit, heureusement, passera sur leur férocité.

— Et ta plaidoirie fera le reste, ajouta François.

— Peut-être. En tout cas, je ferai tous mes efforts pour triompher. Je peindrai les ravages exercés dans l'âme de ma cliente par une passion sauvage, exclusive ; j'expliquerai, avec les médecins aliénistes, comment l'amour exaspéré devient une véritable folie sous l'empire de laquelle on accomplit des actes criminels mécaniquement, actionné, pour ainsi dire, par une force étrangère.

— Et tu auras un bel auditoire ? demanda François.

— Oui, le président m'annonçait, ce matin, que toutes les places des tribunes étaient retenues. J'ai remarqué aussi les envoyés spéciaux de plusieurs journaux parisiens.

La bonne vint annoncer le dîner.

Vers 9 heures, François regagna son appartement. Il n'avait même pas osé parler à Raoul, devant Marthe, de la conférence des Amis de l'Instruction.

## CHAPITRE IX

### Sur la pente.

Quand elle eut achevé son repas du soir qu'elle prenait avec la directrice, Renée Dorlet demanda :

— Mademoiselle, partons-nous ensemble dans un quart d'heure ? Je tiens à arriver exactement.

— Non, ma chère enfant, vous irez seule et vous m'excuserez auprès de ces messieurs. Je suis vraiment trop fatiguée pour sortir. Vous n'oublierez pas la clef. Vous voudrez bien aussi, ma chère petite, pour ma tranquillité, me prévenir de votre retour en frappant à la porte de ma chambre. C'est entendu, n'est-ce pas ? Ne rentrez pas trop tard, et gare aux mauvaises rencontres. Les rues ne sont pas sûres la nuit. Mais vous êtes brave, et j'ai confiance en vous. Bonsoir, mon enfant.

Renée s'habilla à la hâte. Comme il pleuvait, elle mit son manteau caoutchouté. Elle descendit l'escalier, traversa les salles de classe, la cour de récréation et se trouva seule, sous une pluie bat-

tante, dans une rue mal éclairée. Les flaques d'eau, à chaque instant, lui barraient le passage. L'école était construite depuis peu dans le faubourg ouvrier qui commence à l'extrémité de la rue des Moulins. Dans ce quartier, les usines et les maisons sont disséminées parmi les terrains vagues.

Elle atteignit bientôt la rue des Moulins, dépassa l'école normale d'instituteurs et 8 heures sonnaient quand elle arriva sur la place Saint-Pierre. Elle était en avance et ralentit son allure. Cette course dans la pluie et dans l'obscurité l'avait essoufflée et — si brave qu'elle fût — impressionnée. Elle sortait rarement seule le soir. La directrice, Mlle Heudelot, une bonne vieille fille qui lui servait de maman, l'accompagnait d'habitude quand une sortie nocturne était nécessaire.

Aujourd'hui plus que jamais Renée éprouvait le besoin de cette protection affectueuse. Elle avait peur. Comme elle arrivait à la rue Chabot-Charny, des soldats l'apostrophèrent. Sur le trottoir, de l'autre côté de la chaussée, un couple passait. Elle envia celles qui sont défendues.

A mesure qu'elle s'approchait de la mairie où l'appelaient ses fonctions de secrétaire de la société des Amis de l'Instruction, une anxiété grandissante l'étreignait. Sera-t-il là ? Depuis huit jours, elle se posait la même question, et cette préoccupation prenait, chez elle, la force d'une idée fixe. Elle accomplissait machinalement les actes de son métier, mais son esprit était ailleurs. Lorsqu'elle

interrogeait les fillettes sur l'histoire ou la morale civique, il lui arrivait, à elle si consciencieuse et si appliquée d'ordinaire, d'accueillir sans étonnement des réponses stupides. Ses élèves l'observaient, et des commentaires perfides se lisaient dans leurs yeux d'enfants précocement averties. Elle avait surpris ce dialogue :

— La sous-maîtresse est dans la lune, depuis quelques jours.

— Une amourette...

— Probable.

— Sais-tu pour qui elle en pince ?

— Attention ! elle écoute...

Et les gamines s'étaient éclipsées en ricanant.

Une autre fois, Mlle Heudelot lui avait dit :

— Vous êtes préoccupée, mon enfant, confiez-moi vos inquiétudes ; il est mauvais de remâcher toute seule des idées noires.

Elle avait répondu évasivement pour se débarrasser de la question importune. Et sa vieille amie en avait été peinée.

Tout cela pour quelques lignes écrites en un moment de fantaisie et d'énervement, pour cette invitation un peu spéciale qu'elle avait envoyée à François. Son imagination en grossissait la portée. Elle y voyait une avance inconvenante, une coupable incorrection. Elle n'était pas, comme certaines jeunes filles du monde, habituée aux badinages galants et aux jeux plus ou moins innocents du flirtage. Son existence avait été véritablement

austère. Orpheline de père et de mère dès son bas âge, elle avait été recueillie par son grand-père, instituteur en retraite, qui, la trouvant intelligente, l'avait poussée vers l'enseignement. Sortie à dix-huit ans de l'école normale, elle avait rempli pendant quatre ans les fonctions d'institutrice adjointe dans un village de l'Auxois. Elle était depuis deux ans dans l'école neuve d'un quartier excentrique. Elle profitait des ressources intellectuelles de la ville, suivait des cours à la Faculté, fréquentait les bibliothèques et, sans négliger sa tâche professionnelle, élargissait de son mieux les limites de sa culture.

Mlle Heudelot, sa directrice, s'intéressait à ses travaux et l'encourageait dans ses ambitions. C'est elle qui avait eu la primeur de deux articles que la jeune fille avait publiés dans la *Revue pédagogique,* l'un sur l'émancipation intellectuelle des femmes, l'autre sur la culture rationnelle du sentiment de justice chez les enfants. Elle s'était effarée des hardiesses du premier, mais avait loué sans réserves l'ingéniosité du second. Cette étude familière fourmillait d'exemples curieusement observés et faisait supposer, chez son auteur, une longue expérience. Les autorités académiques l'avaient remarquée, des félicitations officielles avaient été décernées à la jeune adjointe, et la bonne demoiselle Heudelot, qui de sa vie n'avait songé à se faire imprimer, jouissait de ce succès comme d'un triomphe personnel.

Sera-t-il là ? N'aura-t-il pas rejeté dédaigneusement l'humble prière de la petite institutrice? A mesure qu'elle approchait de la mairie, son angoisse redoublait. Ses succès, son ambition, l'affection de M^lle Heudelot, tout lui semblait indifférent auprès de cette question de plus en plus pressante : Sera-t-il là ?

Aura-t-elle été inutilement imprudente, vainement coquette? N'aura-t-elle pas la satisfaction orgueilleuse de le voir obéir à ses ordres? D'ailleurs, ce n'était pas seulement son amour-propre qui était en jeu. L'émotion qui l'étreignait n'avait pas pour unique cause une anxiété vaniteuse. Elle sentait s'éveiller en elle un cœur nouveau, un cœur qui battait très vite, à l'oppresser. Toutes ses aspirations inconscientes vers l'inconnu mystérieux qu'elle sentait proche se résumaient dans le désir de voir François. En lui se réunissaient les rêves épars de son austère jeunesse. Des espoirs très doux, très vagues lui remplissaient l'âme et en délogeaient la raison.

La jeune fille qui marchait, la serviette sous le bras, n'était plus la secrétaire d'une société d'instruction, le personnage sérieux et quasi officiel qui va tranquillement où sa fonction l'appelle, c'était une pauvre créature dominée par une crainte et une espérance uniques, absorbée par la contemplation intérieure d'un visage qui n'apparaîtrait peut-être pas.

Elle atteignit la place d'Armes. Depuis quelques

minutes, la pluie avait cessé. Les nuages disloqués démasquaient des clairières d'étoiles. Elle s'arrêta un instant pour respirer. Le demi-cercle de la place se dessinait à peine dans l'ombre; le palais des Ducs, avec ses deux ailes à angle droit et sa grande tour carrée, prenait des proportions fantastiques. Elle arriva la première dans la salle des mariages aménagée pour la conférence. Elle installa son registre à la place qu'elle devait occuper sur l'estrade et attendit.

Les auditeurs arrivèrent peu à peu. La salle pouvait contenir trois cents personnes. A huit heures et demie, elle était presque pleine. L'auditoire se composait d'une trentaine d'instituteurs et institutrices, de quelques professeurs du lycée, des jeunes gens et des jeunes filles des cours d'adultes. Les premiers rangs étaient réservés aux invités. La préfète, en robe mauve, y voisinait avec la femme de l'inspecteur des contributions. La municipalité était représentée par un adjoint, et la presse par le rédacteur d'un journal local bien orthodoxe : le *Progrès de la Bourgogne.*

Dans cette assemblée régnait une parfaite harmonie. On n'y devinait pas, comme dans les réunions publiques et contradictoires, l'orage latent que les orateurs feront éclater.

Le président, un sieur Deléglise, marchand de meubles, officier d'académie, déclara la séance ouverte et donna la parole à Renée pour la lecture du compte rendu de la dernière conférence. Renée

tressauta. Son attention était concentrée sur la porte : François n'arrivait pas. Chaque minute qui s'écoulait rendait sa présence plus improbable. Renée, déçue et navrée, espérait malgré tout et tressaillait quand un retardataire ouvrait la porte. Dominant son trouble, elle commença la lecture du compte rendu. Sa voix tremblait. Elle parvint néanmoins à dissimuler son émotion.

Sa lecture fut interrompue par l'arrivée bruyante de quatre personnages qui traversèrent la salle pour se placer au premier rang. C'étaient les MM. Daniel, Mme Daniel et François de Terrande. Leur entrée fit sensation. Les chuchotements et le bruit des chaises dérangées se prolongèrent assez longtemps pour permettre à Renée de retrouver sa présence d'esprit.

Quand elle eut terminé sa lecture, le sieur Delé-glise présenta le conférencier en ces termes :

— Citoyens, citoyennes, mesdames, messieurs,

« Permettez-moi, avant de céder la parole au jeune et déjà illustre maître de notre barreau dijonnais, permettez-moi, dis-je, de vous le présenter. M. Verdier, qui a bien voulu prêter, ce soir, à notre œuvre modeste le concours de son éloquence, est un partisan convaincu de l'affranchissement intellectuel du prolétariat et un admirateur enthousiaste des efforts déjà tentés dans ce but par la République. Il est de ceux qui donneront leur collaboration aux efforts qui sont nécessaires encore pour achever le triomphe de la lumière sur les

ténèbres. C'est à cette tâche, citoyens, qu'il va vous convier d'une voix plus autorisée que la mienne. La parole est à M. Raoul Verdier. »

François observait son beau-frère et essayait de déchiffrer l'énigme de ce visage intelligent que les lourds compliments avaient légèrement rosé. Dans un regard qu'ils échangèrent au moment où Raoul se levait, il crut remarquer chez lui beaucoup d'ironie derrière une gravité de commande.

Raoul parla pendant plus d'une heure. Sa voix était bien timbrée, son débit varié, ses gestes sûrs. On comprenait, dès le début, qu'il n'y aurait pas d'accrocs dans son discours et que ses périodes retomberaient toujours d'aplomb. L'auditoire fut immédiatement conquis.

La première partie de la conférence fut consacrée à un exposé de principes qui n'inquiéta pas François. A peine, çà et là, quelques petites allusions lui firent dresser l'oreille.

— Jusqu'à présent, se disait-il, Marthe applaudirait de bon cœur.

Peu à peu, cependant, le discours tournait à l'anticléricalisme. Raoul, dont le langage avait été d'abord d'une élégance et d'une originalité parfaites, se bornait maintenant à utiliser les clichés connus et attaquait bravement l' « obscurantisme ». Il est probable qu'on a inventé, pour l'expression de certaines idées, des formules sacrées et définitives ; personne, dans tous les cas, n'ose y toucher. On les retrouve partout, exactement les

mêmes. Il y a là comme une sorte de credo négatif récité pieusement par les adeptes de l'incroyance. Raoul le savait, et il ne voulait pas scandaliser son auditoire par une sacrilège modification des formules.

Mme Daniel manifestait son enthousiasme, et son regard ne quittait pas l'orateur. Elle donnait le signal des applaudissements et lançait la première les exclamations approbatives. Placée entre son mari et François, elle ne s'occupait pas plus de l'un que de l'autre et semblait hypnotisée par Raoul.

Cette conférence, d'ailleurs, était son œuvre à elle. C'est à son instigation et par son intermédiaire que la Société des Amis de l'Instruction s'était adressée à M. Verdier. C'est elle qui avait obtenu, non sans difficulté, l'acceptation du jeune homme. Cette conférence était, dans l'esprit de cette femme intrigante, une manifestaion préliminaire destinée à préparer la candidature de l'avocat. Le député de la troisième circonscription de Dijon, l'honorable M. Bonnardot, atteint d'une maladie mortelle, ne passerait certainement pas l'hiver, et sa succession était déjà convoitée. Mme Daniel avait résolu de faire élire Raoul. Elle lui avait très franchement exposé ce projet en lui transmettant l'invitation des Amis de l'Instruction. Il était nécessaire qu'il affirmât publiquement, dans un discours que la presse reproduirait, des opinions républicaines et anticléricales. Son mariage avec Mlle de Terrande

l'avait compromis. Il fallait prendre position dans le parti radical, rompre avec ses beaux-parents. A ce prix seulement sa candidature était possible.

Raoul, nouveau marié et qui, au fond, aimait sa femme, avait été ému de cette rapide mise en demeure. La trêve de la lune de miel ne lui semblait pas encore terminée; il aurait voulu en jouir plus longtemps. Et puis il était d'un naturel indécis, il lui en coûtait toujours de prendre une détermination. Il avait fallu toute l'insistance, toute la coquetterie suppliante de Mme Daniel pour le décider.

Aujourd'hui, elle triomphait. Raoul jouait son rôle à merveille. Demain, le *Progrès de la Bourgogne* donnerait de son discours un compte rendu copieux et reproduirait textuellement ses déclarations les plus significatives. Le jeune avocat, mis en vedette par l'acquittement d'une demi-mondaine qui avait assassiné, se révélerait quelques jours seulement après son succès aux assises comme un orateur de la bonne nuance politique. Un comité se formerait et agirait dans l'ombre en attendant le dernier soupir du pauvre M. Bonnardot. La préfecture serait favorable et, sans renouveler les abus de la candidature officielle, donnerait néanmoins le petit coup de pouce administratif qui ne nuit pas. Tout irait bien.

François était horriblement gêné. Au début, il applaudissait comme tout le monde, et même avec conviction. Quand son beau-frère eut abordé le

terrain religieux, il dut cesser ses applaudissements, et il fut presque seul, dans l'auditoire, à ne pas applaudir. Le contentement de Mme Daniel l'offusqua, sa façon de regarder Raoul lui parut inconvenante. Il comprit tout à coup la mélancolie et la tristesse de Marthe.

Renée Dorlet était assise sur l'estrade, en face de François, dont quelques mètres à peine la séparaient. D'abord, elle n'osa pas le regarder. Des coups d'œil furtifs lui permirent cependant de remarquer le malaise du jeune homme, de lire sur son visage les signes de son désarroi. Alors, s'enhardissant, elle le regarda bien en face et essaya de lui faire comprendre, avec le seul langage de ses yeux profonds, qu'elle sympathisait à son ennui. Il faut peu de chose pour établir entre deux cœurs très jeunes une correspondance qui prépare à l'amour.

François fut infiniment touché de cette sympathie qui le tirait de son isolement; il fit à la jeune fille un geste de gratitude. Il chercha dans la salle la vieille personne qui accompagnait habituellement son amie et ne la vit pas. Renée ferait seule, ce soir, un long et dangereux trajet. Non, il ne pouvait pas la laisser s'exposer ainsi. Son devoir était de la reconduire. Son devoir se conciliait avec les secrètes espérances qui l'avaient amené dans cette salle. Et sa conscience troublée en éprouvait un soulagement inattendu.

Cependant Mme Daniel, avec sa tyrannie de jolie femme, bouleversa les plans de François.

A la fin de la séance, après la dernière chansonnette, elle lui dit à haute voix — Renée elle-même pouvait entendre :

— Vous nous reconduirez jusqu'à la maison, monsieur François ?

François dut s'incliner devant cet ordre. Il envoya à Renée un regard chargé d'adieux attristés et sortit avec les Daniel.

Il y a des déceptions qui ne correspondent à aucun espoir conscient, des désillusions qu'aucune illusion précise n'a précédée. En somme, Renée n'avait espéré qu'une chose : voir François, constater son obéissance. Elle aurait dû être satisfaite, puisqu'il avait répondu à son invitation. Quand elle le vit partir avec les Daniel et disparaître dans la foule qui s'écoulait, quand elle se trouva de nouveau toute seule dans la nuit, sous la pluie froide qui avait repris, il lui sembla qu'un écroulement se produisait en elle.

Jamais elle n'avait été si découragée, si lasse de vivre. A quoi bon lutter sans cesse, accomplir la tâche quotidienne, travailler encore et toujours ? Son cœur avait besoin d'autre chose et revendiquait sa destinée.

Sur la place Saint-Pierre, elle vit un homme arrêté qui paraissait l'attendre. Elle eut peur, fit un détour et pressa le pas. L'homme essaya de la rejoindre et, comme elle fuyait, l'appela : « Mademoiselle Dorlet ! »

C'était François.

— Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle, je vous ai effrayée.

— Je vous pardonne, monsieur.

Elle lui tendit la main qu'il serra vigoureusement.

— Les personnes que je devais reconduire ont trouvé une voiture et l'ont prise à cause du mauvais temps. J'en ai profité pour vous attendre ici. Je vous savais seule, n'ayant pas vu votre directrice dans la salle. Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Monsieur, j'accepte avec reconnaissance. Je vous avoue que ce retour dans nos quartiers lointains m'effrayait un peu. Avec vous je ne craindrai rien.

D'un commun accord, ils se dirigèrent vers la rue des Moulins. Leurs parapluies ouverts maintenaient une distance entre eux. La pluie qui avait redoublé les empêchait presque de s'entendre.

— Vraiment, monsieur, vous êtes trop complaisant ; par un temps pareil, je ne risquais rien. Nous ne rencontrerons certainement personne.

— Tant mieux ! pensa François, qui commençait à sentir ce que leur situation avait de singulier.

Quand ils arrivèrent au pont de l'Ouche, la pluie cessa brusquement. L'obstacle des parapluies disparaissait.

— Mademoiselle, voulez-vous accepter mon bras ?

Ils s'avançaient maintenant avec lenteur sous

les nuages noirs, elle toute tremblante, lui très ému.

— Vous tremblez, Renée...

Sans le vouloir, il avait supprimé « mademoiselle ».

L'habitude qu'il avait du monde ne l'avait pas blasé. Il n'existait, du reste, aucune analogie entre l'émotion qu'il éprouvait et celles qui peuvent résulter des occasions de la vie de salon. Les étreintes de la valse ne l'avaient jamais tant émotionné que le poids, sur son bras, de cette petite main qui frémissait et il ressentait, au contact du grand manteau de caoutchouc, un trouble que les décolletages les plus hardis n'avaient jamais fait naître...

— Vous tremblez, Renée...

— J'ai un peu froid, fit-elle.

Il prit la main de Renée appuyée sur son bras gauche. Doucement, il l'obligea à s'approcher de lui davantage. Elle ne lui résista pas. Ils ralentirent leur allure. Les nuages très bas épaississaient la nuit et, dans ces rues mal éclairées, l'obscurité était presque complète. Un train raya l'ombre d'une lueur rouge et disparut derrière les usines avec un bruit qui se prolongea et s'évanouit dans le lointain.

— C'est ainsi, dit Renée, que le bonheur passe ; à peine l'a-t-on entrevu qu'il disparaît.

— Vous êtes mélancolique, ce soir.

— Comme toujours.

— Pourquoi me le dites-vous seulement? J'aurais essayé de vous remonter le moral. Vous me paraissiez cependant très optimiste le jour où nous causions ensemble de votre article sur l'émancipation intellectuelle des femmes.

— L'émancipation intellectuelle des femmes... C'est vrai, je l'espère et je l'attends. Seulement je me demande quelquefois quel bonheur elle nous procurera.

— Mais le bonheur d'une vie indépendante, l'accès de toutes les professions et même — car c'est une conséquence nécessaire — l'égalité politique.

— Est-ce là le bonheur?

— Vous avez raison, le bonheur n'est pas de l'ordre intellectuel, il est de l'ordre sentimental.

Puis, comprenant ce qu'avait de ridicule ce marivaudage en langage pédant, François ajouta en se penchant vers elle :

— Il n'y a qu'une chose au monde qui vaille la peine de vivre : aimer.

Renée ne répondit rien, mais s'appuya plus fort sur le bras de son compagnon. Ils arrivèrent à la rue qui aboutissait à l'école; à l'extrémité de la rue une lumière brillait.

— C'est la lampe de M^lle^ Heudelot. Elle m'attend; dépêchons-nous.

A la pensée de sa directrice, la jeune fille se ressaisissait. Le devoir rigide s'imposait à elle. Elle voulut le faire comprendre à François.

— Voyons, monsieur, mettez-vous à ma place. C'est tout à fait charmant d'être ainsi accompagnée. Mais ne pensez-vous pas que Mlle Heudelot s'inquiéterait si elle me voyait à votre bras?

— Il est inutile de l'inquiéter cette brave et sévère demoiselle, répondit François qui plaisantait pour dissimuler sa grande émotion, vous êtes libre, il me semble, et vous n'avez pas à lui rendre compte de vos actions. D'ailleurs, vous n'êtes pas de la même génération qu'elle; vous n'avez pas les mêmes idées.

— C'est vrai, nos opinions sont très différentes; mais si vous saviez quelle affection elle a pour moi! Je suis orpheline, elle me tient lieu de mère.

— Je vous demande pardon d'en avoir parlé légèrement. Elle vous aime, vous l'aimez; tout le reste n'est rien auprès de cela. Les idées changent, les vérités évoluent, les ambitions meurent. Ce qui ne meurt pas, c'est le besoin d'aimer.

— Oui, répéta-t-elle, le besoin d'aimer...

Ils étaient arrivés devant la porte de l'école.

— Au revoir, monsieur, et merci encore de votre obligeance.

— Déjà nous séparer, mademoiselle! Il n'est pas bien tard, et la meilleure façon de me remercier de mon obligeance c'est de me laisser le temps de vous dire que c'est moi, au contraire, qui suis votre obligé.

Et, comme Renée faisait un mouvement de protestation :

— Je le répète, c'est moi qui suis votre obligé.

Il lui replaça la main sous son bras et l'entraîna.

— J'emporterai de cette soirée un souvenir reconnaissant. Je n'oublierai pas la confiance que vous m'avez témoignée en acceptant ce que vous appelez mon obligeance. Je n'oublierai pas non plus la sympathie que vous m'avez accordée pendant la conférence de mon beau-frère. J'aurais déjà dû vous en remercier, mais je n'osais pas. Vous comprenez pourquoi. J'hésitais à faire allusion, devant vous, à des ennuis de famille. Mais à présent vous n'êtes plus une étrangère... Dites-moi que, pour vous, je ne suis pas un étranger.

— Vous êtes un ami.

— Merci, Renée, mon amie...

Ils allaient et venaient très lentement le long du mur de l'école. La lune s'était levée et sa clarté traversait les nuages. Une mélancolie tendre emplissait l'immensité.

Renée murmura : « François... »

Puis, d'un ton impérieux :

— Bonsoir, monsieur... Je vous en prie, laissez-moi rentrer. Bonsoir.

François se trouva seul dans la rue déserte, devant la porte que, de l'intérieur, Renée fermait à double tour. Il écouta les pas de la jeune fille sur le sable de la cour, le bruit d'une autre porte qu'elle ouvrait et qu'elle refermait et, n'entendant plus rien, s'en alla. Quelques minutes après, se retournant, il vit une lumière nouvelle sur la façade de

l'école : Renée était dans sa chambre. Il s'arrêta et, bien qu'il lui fût impossible de rien distinguer derrière les volets fermés, il se plut à regarder les rayons lumineux qui lui apportaient quelque chose d'elle. C'était, malgré la distance et les obstacles, comme un prolongement de leur intimité, comme un trait d'union.

Et, sous la pluie qui recommençait à tomber, il resta longtemps immobile, au milieu de la rue, sans quitter des yeux la petite lueur, se répétant l'aveu murmuré par l'amie, la tendre appellation qui révélait l'amour : « François... »

Enfin la lueur disparut; il s'aperçut qu'il avait froid, enveloppa d'un dernier regard l'école endormie et se décida à partir.

Quand il arriva sur la place d'Armes, la lune avait déchiré le voile transparent des nuages et brillait largement épanouie parmi les étoiles presque éteintes. Le bruit d'une conversation où il crut reconnaître la voix de M. Papolet l'arrêta. Il se cacha dans un coin obscur. M. et Mme Papolet, M. Parasson, ses filles et Marguerite regagnaient ensemble le boulevard Carnot. Honteux, tremblant, François se dissimulait de son mieux. Personne, heureusement, ne tourna la tête de son côté.

Marguerite causait avec ses amies ; elle lui parut gaie et il fut presque vexé de cette gaieté.

« Pense-t-elle seulement à moi? se dit-il; son amour-propre a un peu souffert de mon absence, voilà tout. » Et, sans oser se formuler à lui-même

son opinion, sans tirer la conclusion expresse d'une comparaison qu'il lui était impossible de ne pas faire, il songea à la sensibilité exaspérée de celle qu'il avait laissée là-bas, dans l'école primaire du faubourg, à l'aveu qui était monté à ses lèvres, à l'émotion qui s'était emparée d'eux, à la troublante douceur de leur amitié. Jamais il n'avait tant vécu que pendant les instants passés près d'elle, tout à l'heure.

Rentré dans sa chambre, il voulut relire la lettre que lui avait écrite Renée et sentir encore le parfum de lilas. Il s'aperçut alors qu'il avait oublié de remercier son amie de son invitation. Il s'était cependant promis de lui en parler. Il avait oublié parce qu'auprès d'elle il avait perdu sa présence d'esprit. Il avait oublié surtout parce que la jeune fille avait paru trop heureuse de le voir et qu'il l'avait trouvée plus reconnaissante que lui.

... François... il entendait encore les deux syllabes d'amour murmurées contre son épaule. Il comprenait de mieux en mieux le sentiment d'entier abandon qui les avait dictées et le brusque recul qui avait suivi. Autant que l'aveu, ce recul le touchait.

N'était-ce pas la meilleure preuve d'amour que cette crainte subite suivant immédiatement l'aveu? Le geste brutal qu'elle avait fait pour se dégager était aussi démonstratif qu'une caresse; il en ressentait encore la chère violence.

Oh! non, pas une seconde il n'avait songé à la

retenir. Il comprenait trop bien ce qu'elle éprouvait, l'éprouvant lui-même, cette timidité devant le mystère où leurs jeunesses allaient se rencontrer, cette hésitation avant l'inévitable. Il lui savait gré de cette résistance qui prolongeait la tendre équivoque de leur amitié.

Il ouvrit sa fenêtre. Les clochers de la ville montaient dans le clair de lune. Tout près de lui, celui de Notre-Dame, bien d'aplomb au milieu des clochetons de pierre ; plus loin, la flèche pointue de Saint-Bénigne et le clocher massif de Saint-Philibert. Les tours de Saint-Jean n'apparaissaient qu'à peine, mais celles de Saint-Michel se dessinaient très nettement. Et tout était dominé par la grande tour carrée qui s'élevait devant sa fenêtre sur le palais des Ducs.

Les derniers tramways étaient rentrés au garage. Le silence et la douce lumière enveloppaient la ville. Par-dessus les clochers, les palais et les tours, François, d'un geste large, envoya à celle qu'il aimait maintenant le plus naïf et le plus brûlant des baisers. La fougue contenue jusqu'alors par le respect de la fiancée et la discipline des usages mondains se ruait dans le sentiment nouveau que lui inspirait Renée. Timide encore en sa présence, il s'enhardissait depuis qu'il l'avait quittée et plus rien ne modérait l'audace de ses désirs.

## CHAPITRE X

### Hélène à Marguerite.

*Saint-Mihiel, 12 décembre 19...*

Ma chère Marguerite, votre lettre reçue hier m'a prise tout à fait au dépourvu. Je ne me suis jamais occupée de patronage et je n'ai aucune expérience à mettre à votre service. Je sais bien que vous faites appel à mon jugement, à mon bon sens, comme vous dites. Je ne me dérobe pas, seulement je vous mets en garde : je n'ai pas la prétention d'être infaillible.

Donc, vos amies se demandent s'il est convenable de faire une visite aux institutrices laïques dont les élèves et les anciennes élèves fréquentent votre patronage. Vous me dites que votre curé est partisan de cette visite, que d'autres ecclésiastiques la jugent inopportune, sinon déplacée, et que vos parents trouvent cette idée ridicule.

Quant à vous, ma petite amie, laissez-moi vous

dire que vous êtes, en l'espèce, un très mauvais juge. Vous manquez absolument d'indépendance. Êtes-vous sûre que votre avis serait le même si l'école de M^lle Dorlet n'était pas située sur la paroisse Saint-Philibert ? Évidemment, il vous serait pénible de rencontrer cette jeune fille. Mais c'est précisément la crainte d'être influencée par cette répugnance qui vous a déterminée. Ai-je deviné juste ?

Oh ! je ne vous blâme pas, je comprends parfaitement votre état d'âme. Il ne faudrait pourtant pas se contenter de ces raisons que la raison ignore. Les miennes sont tout à fait générales et abstraites ; elles ne conviennent peut-être pas à votre paroisse. Soumettez-les à vos amies ; elles les jugeront comme il leur plaira.

Avant de faire une première visite à quelqu'un, on cherche habituellement à savoir ce qu'il est. Vous êtes-vous demandé quelquefois ce qu'était une institutrice laïque à notre époque ? Dans notre monde on les juge plutôt mal ; trop de bons chrétiens les calomnient volontiers. Pourtant, réfléchissez.

Vous savez qu'une certaine presse exploite et amplifie les défaillances du clergé ou des religieuses, quand elle ne les invente pas. De son côté, la bonne presse est à l'affût de tout scandale de nature à discréditer le personnel de l'enseignement primaire public. Je ne veux pas apprécier l'opportunité de cette riposte, ni la juger au point de vue

des conseils évangéliques. De part et d'autre — avec une mauvaise foi inégale, je le reconnais — on accueille trop facilement les informations incontrôlées. Un journal modèle devrait fermer ses colonnes à tout ce qui peut nuire à l'honneur d'un individu tant qu'une décision de justice n'est pas définitivement rendue. Et encore faudrait-il qu'un intérêt très grave justifiât cette révélation du mal réel, que le catéchisme appelle la médisance. Nous sommes loin de cet idéal, et je me borne à constater que ni le nombre ni la gravité des faits précis reprochés à quelques institutrices n'autorisent à porter sur la collectivité un jugement défavorable. Dans leur ensemble, elles forment un corps très respectable, d'une grande dignité de vie.

Si cela est vrai, il est inutile de n'en pas convenir. Rendre justice à ses adversaires, ce n'est pas leur fournir des armes, c'est leur en enlever. Je viens d'écrire un bien gros mot, ma chère Marguerite : « adversaires ». L'expression est malheureusement exacte. En fait, à l'heure présente, les institutrices sont vos adversaires. Le patronage que vous organisez leur paraîtra une entreprise dirigée contre elles et leurs écoles, et ce qu'elles pourraient imaginer pour retenir leurs élèves en dehors des heures de classe serait probablement dirigé contre vous.

Comment cet antagonisme est-il né ? Comment l'école théoriquement neutre est-elle devenue la rivale et l'ennemie de l'Église? Il ne m'appartient

pas de l'expliquer et, au fond, peu importe. Ce qui importe davantage, une fois constaté cet état de guerre, c'est d'en préparer la cessation.

A ce point de vue, la démarche dont vous me parlez me paraît excellente. Les dissensions sont presque toujours causées par des malentendus. Il y a, en France, des quantités de braves gens qui s'ignorent mutuellement et qui se détestent parce qu'ils s'ignorent. Il faut que, d'un côté ou de l'autre, on prenne des initiatives de rapprochement. L'occasion s'offre à vous, il faut en profiter.

Seulement, pour rétablir la paix entre des rivaux, les bonnes paroles vagues ne suffisent pas. Beaucoup de franchise et de loyauté sont nécessaires. Si vous vous contentiez de dire aux institutrices : « Nous nous occupons d'enfants qui sont ou qui ont été vos élèves ; à ce titre, nous vous faisons une visite de courtoisie ; nous tenons à avoir de bons rapports avec vous... » votre amabilité serait dépensée en pure perte. Je craindrais même qu'on ne la considérât comme une hypocrisie.

Mettez-vous à leur place : elles voient dans tout patronage catholique une œuvre hostile à l'école neutre. Comment voulez-vous qu'elles désarment tant qu'elles ne seront pas convaincues qu'il n'en est rien ?

Entendons-nous. Je ne dis pas que l'école neutre est une bonne institution et j'accorde qu'il faut recommander aux parents chrétiens de lui préférer l'école catholique. Si les enfants de votre patro-

nage conservent l'esprit religieux que vous essaierez de leur inculquer, il est à croire que plus tard, quand, à leur tour, elles seront mères de famille, elles enverront leurs enfants à l'école libre. Cela, les institutrices ne l'ignorent pas, et aucune protestation de votre part ne pourrait leur donner le change. La rivalité est inévitable. La concurrence sera toujours vive. Maïs, de grâce, ne transformez pas une question de doctrine et d'idéal en une question de boutique, n'usez pas de ces petits moyens dont les résultats immédiats ne compensent pas les inconvénients.

Considérez, d'ailleurs, le terrain que vous avez choisi pour exercer votre apostolat. Votre clientèle vous est fournie abondamment par l'école laïque : la petite guerre que vous entreprendriez contre elle nuirait moins à son recrutement qu'au vôtre.

École neutre et patronage, c'est, en matière d'éducation, une solution transactionnelle reposant sur une mutuelle tolérance. Beaucoup de parents s'en accommodent et essaient de concilier ainsi les nécessités plus ou moins réelles de leur situation, leurs préventions contre l'école libre ou leur façon de comprendre le loyalisme républicain avec l'obscur sentiment de leur responsabilité morale, dernier vestige de leur foi. Convient-il, par un zèle intempestif, de les mettre en demeure de choisir une solution extrême ? Ce serait jouer gros jeu.

J'entends d'ici M^me^ Lestoqué ou telle autre bonne

âme de son acabit : « L'école neutre est une institution satanique ; il faut la combattre par tous les moyens. Toute complaisance pour l'ennemi est une trahison. »

Et cependant vous serez pacifiques.

Une telle attitude vous sera reprochée comme une lâcheté, une défection. Vous laisserez dire, et si votre conscience s'inquiète, vous la rassurerez en mettant en balance les dangers et les avantages de votre attitude.

Car il faut la définir nettement, cette attitude : vous ne prendrez pas un engagement pur et simple, sans conditions, vous ne direz pas aux institutrices : « Faites vos classes comme vous l'entendrez, violez la neutralité tant qu'il vous plaira et moquez-vous de nos dogmes ; peu nous importe ; nous ne nous en inquiéterons pas ». Un pareil langage serait indigne d'elles et de vous.

Vous vous tiendrez tout bonnement sur le terrain de la vérité officielle ; c'est un terrain solide sur lequel des fonctionnaires ne peuvent trouver mauvais qu'on les place. Vous parlerez de leur enseignement comme le ferait un ministre interpellé par l'opposition. A ces hauteurs, il est facile de s'entendre. L'école est neutre ; elle respecte d'une façon absolue toutes les croyances ; le maître évite avec soin, dans son enseignement, tout ce qui pourrait inquiéter la foi de ses élèves... C'est à cette école-là — à celle-là seulement — que vous pouvez promettre, vous aussi, votre neutralité.

Confiance oblige; et, du reste, la confiance est une preuve de force, et la force se fait respecter. Les institutrices ont été, jusqu'à présent, en butte à une malveillance impuissante; elles ont subi le sort de tout ce qui, depuis trente ans, est officiel. Il n'est pas étonnant que la neutralité en ait souffert. Mais il ne faut pas désespérer de l'avenir.

Ma chère Marguerite, vous ne m'en voudrez pas d'avoir recouru aux lumières de mon mari. Il connaît la difficulté qui vous préoccupe. J'ai tenu à soumettre ma réponse à son contrôle et à partager avec lui la responsabilité du conseil que vous me demandiez. Son avis est absolument conforme au mien.

J'ai lu, ces temps derniers, deux volumes qui ne sont pas à l'usage des jeunes filles : « Les Vierges fortes » de Marcel Prévost. Le beau rêve de ces illuminées qui entreprennent la régénération du monde, leur conviction, leur générosité, tout ce qui les rend sympathiques, encore qu'un peu ridicules, tout ce qui est bon en elles est chrétien. Et je songeais, devant le tableau de leurs luttes, de leurs succès, de leurs épreuves et de leurs défaillances, à d'autres « vierges fortes » dont les romanciers s'occupent moins; je songeais à vous, ma petite Marguerite, à vous et à vos amies qui avez voulu prendre contact avec la vie réelle et faire du bien en vous donnant vous-mêmes. En notre pays si divisé, vous êtes la promesse des réconciliations futures. Vous réaliserez ce que la politique est im-

puissante à réaliser : vous effacerez la trace des vieilles haines.

Vos dernières confidences m'ont peinée, ma chère petite amie. Peut-être exagérez-vous vos appréhensions. Soyez courageuse et priez. Retrempez-vous dans l'action utile et désintéressée. Vous connaissez l'évangile : cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. Pour tout ce que vous attendez, pour ce « surcroît » lui-même qui est toujours donné aux bons travailleurs, remettez-vous-en tout entière à la Providence. Et puis ne craignez pas de m'écrire, si vous avez quelquefois le désir de vous confier à moi. Je suis et resterai toujours, ma petite Marguerite, votre amie la plus affectionnée.

Hélène.

## CHAPITRE XI

### A quoi pensent les jeunes filles.

Le nouveau curé de la paroisse Saint-Philibert avait de grands projets d'apostolat. L'état de sa paroisse l'avait navré, malgré les apparences de vie, l'agitation factice de quelques œuvres et la générosité réelle de quelques bonnes familles. Sur ses vingt mille paroissiens, les deux tiers ignoraient le chemin de l'église, il fallait le leur apprendre, et c'était difficile. Son prédécesseur était partisan de ce que l'on pourrait appeler l'horticulture spirituelle, il s'était attaché surtout au perfectionnement d'une élite. Lui aurait voulu, à l'exemple des apôtres, répandre largement la semence évangélique, la jeter à pleines mains sur les foules indifférentes ou hostiles. Pourquoi créer, même momentanément, des privilégiés dans le troupeau paroissial, employer en faveur d'une petite minorité les

ressources destinées, en principe, à l'apostolat de tous ?

Il y avait dans la paroisse une école libre de filles en pleine décadence et pourvue d'un personnel trop nombreux : huit maîtresses pour une cinquantaine d'élèves. Il en supprima quatre et employa l'économie réalisée par cette suppression à la création d'un patronage. Ce fut d'abord un joli concert de protestations scandalisées. On s'avouait donc vaincu par la concurrence? Il vaudrait mieux que les élèves des écoles laïques fussent privées de ressources religieuses. Le devoir des parents serait plus clair et leur responsabilité plus terriblement engagée si la fréquentation de l'école sans Dieu entraînait nécessairement une sorte d'excommunication.

Il laissa dire et trouva sans difficulté les jeunes filles dévouées qui devinrent ses collaboratrices.

Or une grave question s'était posée à propos de ce patronage. Les jeunes filles qui s'en occupaient devaient-elles faire une visite aux institutrices laïques de leurs enfants ? Cette démarche de courtoisie paraissait convenable et aurait pour résultat de prévenir, dans la mesure du possible, les tiraillements et les difficultés. Telle était, du moins, l'opinion de M. le curé. La plupart de ces demoiselles, au contraire, et presque tous leurs parents étaient d'un avis opposé. Marguerite formait avec Jeanne et Madeleine Parasson la minorité favorable à la visite. M. le curé n'essayait pas d'imposer

sa manière de voir; il laissait de l'initiative à ses collaboratrices et préférait leur abandonner la décision. Pour une décision aussi importante et qui, malgré l'apparente futilité de son objet, était si remplie de signification, l'unanimité était désirable; malheureusement, le conflit menaçait de s'éterniser. Chaque opinion conservait ses adeptes et le patronage, comme une assemblée politique, avait sa droite et sa gauche.

Marguerite eut un jour une idée lumineuse. Elle écrivit à son amie Hélène. La plupart des jeunes filles du patronage l'avaient connue, elle avait acquis et conservait dans leur milieu une réputation de sagesse et de bon sens, on s'inclinerait peut-être devant son autorité.

La lettre d'Hélène lui était parvenue — par l'intremise de Madeleine Parasson — la veille du jour où la décision devait être prise à la majorité, si l'unanimité était décidément impossible.

Quand elle partit pour cette sorte de conseil des ministres, son père, qui était au courant, la plaisanta :

— Je crois bien, ma chère petite, que les idées avancées ne triompheront pas aujourd'hui.

— Tant mieux! ajouta M^me Papolet. Je ne sais vraiment pas, mon enfant, pourquoi tu t'obstines dans cette idée de rendre visite aux institutrices : il n'y a rien à attendre de ces femmes-là. Elles se moqueront de vous et vous conserveront leur hostilité. M^me Lestoqué m'en parlait encore hier; elle

m'a rapporté les expressions mêmes du chanoine Grandjean : « Aucun rapport, d'aucune sorte, avec les écoles sans Dieu. »

— M. le curé n'est pas de cet avis.

— C'est possible ; mais est-on bien sûr de son orthodoxie ? M. le chanoine Grandjean le considère comme un esprit dangereux.

— Monseigneur paraît le juger autrement.

— Décidément, ma petite, on n'a jamais le der nier mot avec toi. Tu es bien de ton siècle.

— Eh bien ! puisque l'autorité de M. le curé et de Monseigneur ne vous suffisent pas, en voulez-vous une autre? Hélène, la sage Hélène...

— Approuve ton projet de visite aux institutrices ? Ce n'est pas possible.

— Je me suis toujours méfié du capitaine Brissac, dit le commandant, c'est un esprit faux. Hélène l'a consulté, c'est son avis qu'elle vous a donné. Voyons, avoue qu'Hélène a consulté son mari.

— C'est vrai, elle l'a consulté.

— Tu vois bien...

— Alors, vous croyez que, depuis son mariage, Hélène n'a plus d'opinion à elle ?... Allons, au revoir, papa, au revoir, maman. Ne triomphez pas encore ; le vote de tout à l'heure vous réserve peut-être une surprise.

Dehors, il faisait un froid vif. On était au 15 décembre et l'hiver, cette année, était précoce. Marguerite, fervente patineuse, sacrifiait volontiers son plaisir à ses nouveaux devoirs. Le sacrifice était

d'autant plus facile que la perspective de rencontrer François n'était plus, pour elle, aussi attrayante. Depuis la déception qu'il lui avait causée en manquant à la première réunion des Vincent pour répondre à l'invitation de l'institutrice, une gêne indéfinissable régnait entre eux. Elle l'avait vu, la semaine précédente, chez les Vincent. Il lui avait paru tout changé.

Personne n'avait fait allusion à son absence; pourtant, il lui sembla qu'on les observait l'un et l'autre plus que de coutume. Blessée dans sa pudeur et sa fierté, elle avait affecté beaucoup d'entrain et d'exubérance. Mais, dans ce groupe d'amis perspicaces, personne n'avait été dupe des apparences, et elle avait dû, malgré tout, subir l'aumône de quelques regards compatissants.

Sans être complètement renseignée, elle soupçonnait une partie de la vérité. L'attitude de François confirmait les bruits qu'elle avait entendu chuchoter dans son entourage. François se détachait d'elle; sûrement sa rivale faisait des progrès. Son fiancé lui-même, avec la cruelle vanité qui faisait le fond de sa nature, n'avait pas craint d'avouer, de la plus singulière façon, son évolution sentimentale. Il était un peu poète et savait faire vibrer assez joliment deux ou trois cordes dans les tons mineurs. Les vers qu'il avait dits, la semaine précédente, à la demande de M^me^ Vincent, révélaient une inspiration nouvelle. La pauvre Marguerite était jalouse. Chez une jeune fille très pure, la jalousie ne peut

avoir beaucoup d'intensité. Du moins, ne se transforme-t-elle jamais en une passion aveugle. Malgré sa peine, Marguerite restait clairvoyante et impartiale. Et même, dans sa crainte de trop obéir à ses impressions, elle exagérait son impartialité. Elle s'interdisait de mal juger l'institutrice ; elle ne voulait pas blâmer François. Elle s'accusait elle-même. Sa qualité de fiancée et d'aînée lui semblait entraîner charge d'âme. Sa peine était en même temps un remords. Remords subtil, scrupule de vierge dévouée... Qui dira la délicatesse de ces sentiments incompréhensibles dont l'analyse est presque une profanation ? Ils existent cependant ; ils ne sont pas rares ; ils perpétuent, au milieu de la grossièreté et de l'égoïsme universels la flamme d'amour généreux qui réchauffe le monde et lui conserve l'idéal.

Elle trouva au patronage Jeanne et Madeleine Parasson, Thérèse Rivoire, Gabrielle et Marie Mouret, Marie et Isabelle Bancelin. Les demoiselles Montchupet, filles d'un grand industriel, étaient en voyage.

Elle arrivait au milieu d'une conversation très animée dont le sujet eût étonné le chanoine Grandjean et la pieuse M^me^ Lestoqué. Le patronage recevait, le dimanche, un certain nombre d'ouvrières de seize à dix-huit ans. Un malheur était arrivé à l'une d'elles. « Elle est enceinte », avait dit simplement Madeleine Parasson.

Aucun doute sur la nécessité de son exclusion :

un patronage n'est pas une maison de repenties. Mais il restait une autre question : Fallait-il la secourir avec les fonds du patronage?

Il est intéressant de remarquer que le principe d'un secours n'était pas discuté. Nulle parole de mépris hautain n'avait été prononcée. Les jeunes filles ne connaissent pas cette intransigeante austérité qui n'est qu'une forme de l'égoïsme ou de l'orgueil. Elles sont miséricordieuses et indulgentes.

— Nous ne pouvons pas, disait Isabelle Bancelin, la renvoyer brutalement, comme une brebis galeuse, et nous désintéresser de son sort. Elle est orpheline; si nous l'abandonnons, elle ira au ruisseau.

— Il y a bien, ajoutait Madeleine Parasson, l'Assistance publique à laquelle l'enfant pourrait être confié; mais c'est une mauvaise solution. J'en ai parlé à mon père ; il m'a expliqué que, neuf fois sur dix, la mère qui s'était ainsi débarrassée de son enfant et qu'aucune responsabilité ne retenait s'en allait à la dérive. L'enfant est une lourde charge, mais celle qui l'accepte vaillamment est sauvée.

— Oui, dit Marguerite, mais il s'agit de pouvoir la supporter. Le gain d'une ouvrière abandonnée ne lui permet pas d'élever un enfant.

— C'est pour cela, observa Thérèse Rivoire, que la charité sera toujours nécessaire. On imagine difficilement des assurances mutuelles contre les

risques de cette nature. Leur organisation serait impossible et, dans tous les cas, démoralisante. La prévoyance, en pareille matière, ne se conçoit pas.

Gabrielle Mouret jusque-là n'avait rien dit. Elle était la plus jeune du groupe, dix-sept ans à peine, et semblait légèrement interloquée de ce qu'elle entendait. Cette conversation, sans rien lui apprendre de nouveau, précisait cependant des données encore très vagues. Quand elle eut bien compris, elle s'écria :

— Vraiment, les hommes sont de fiers égoïstes ! Si aucun d'eux ne commettait de lâcheté, nous n'aurions pas à nous occuper de cette pauvre Francine. Pourquoi le père se dérobe-t-il ? Car enfin, l'enfant qui naîtra a bien un père...

Cette audacieuse affirmation la fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Notre tâche immédiate, répondit Madeleine, n'est pas de réformer la société. Il est certain, d'ailleurs, que les lois sont mal faites. Mon père a voulu interroger notre protégée pour savoir si une action en justice serait possible. Il paraît que non. Il existe bien une responsabilité morale, mais pas de responsabilité civile. C'est dur pour un vieux magistrat, me disait-il, de constater tous les jours que la justice est paralysée par le Code.

Ce que le président n'avait pas ajouté, c'est que la protégée de sa fille lui avait révélé, après beaucoup d'hésitation et sous la promesse du secret, le

nom du séducteur, un jeune homme du meilleur monde, dont on annonçait déjà le très brillant mariage.

— Ah ! quand les femmes feront les lois !... menaça Gabrielle.

— Elles abrogeront l'article 340 du Code civil, précisa Isabelle qui était érudite.

Comme son renseignement manquait de clarté, elle expliqua, condescendante : « C'est l'article qui prohibe la recherche de la paternité. » Et de même que Gabrielle tout à l'heure, elle rougit jusqu'aux oreilles.

— En attendant, dit Madeleine, il s'agit de savoir si nous avons le droit de puiser dans la caisse du patronage pour venir en aide à celle que nous devons exclure. J'y vois deux difficultés. D'abord, nous ne sommes pas riches. Ensuite, je me demande s'il est convenable qu'une œuvre de préservation, comme la nôtre, consacre une partie de ses ressources à soulager les maux qu'elle n'a pu empêcher. Si nous nous engageons dans cette voie, nous risquons d'augmenter notre impuissance à réaliser notre œuvre préventive. Et puis, voulez-vous toute ma pensée ? Je considère que les misères d'origine exclusivement morale sont du ressort de la charité individuelle. Je n'aime pas qu'on organise d'avance quelque chose pour les soulager. Je voudrais qu'à chaque nouvelle d'une misère de cette sorte on éprouvât toujours la même stupéfaction. Vous rappelez-vous avec quel étonnement

nous avons appris la situation de Francine. C'est cet étonnement qui a fait naître notre pitié et qui la rendra efficace.

Elles étaient touchantes et nullement ridicules, ces petites vierges, dans cette conversation pourtant scabreuse. Leur charité purifiait tout, excusait leur audace, les empêchait de se scandaliser mutuellement. Quand elles eurent résolu de subvenir, de leurs bourses personnelles, aux besoins les plus urgents de l'abandonnée, Marguerite leur rappela qu'un autre sujet de discussion était à l'ordre du jour.

— Marguerite Papolet a la parole, dit gravement Madeleine.

— Je la cède à notre grande amie Hélène, répondit Marguerite; et, très lentement, comme on lit un texte sacré, elle fit la lecture de tout ce qui, dans la lettre d'Hélène, concernait cette fameuse question de la visite.

Le ton un peu dogmatique de cette épître adressée par l'amie lointaine, l'allure impérieuse de l'argumentation et surtout l'autorité qui s'attachait à une opinion d'Hélène produisirent un effet immédiat.

— Elle a raison, s'écria impétueusement Gabrielle Mouret. Elle a tout à fait raison. Je reconnais que mon opinion était mauvaise. Ces pauvres institutrices ! Qu'on n'en dise plus de mal devant moi, on trouverait à qui parler.

— Il ne s'agit pas, maintenant, répliquait Made-

leine agacée, de faire le procès des institutrices. Il y en a d'excellentes et presque toutes sont estimables, c'est entendu ; mais là n'est pas la question. Je crois que la majorité est maintenant acquise à la visite. Vous savez que j'en ai toujours été partisan. Je conserve mon opinion, mais sans l'aggraver, et je vous supplie de ne pas passer d'un excès à l'autre. Je ne vois pas la possibilité de prendre systématiquement, même avec les réserves indiquées par Hélène, l'engagement de ne pas détourner nos enfants de l'école laïque. Sommes-nous sûres de pouvoir le prendre? Sommes-nous sûres aussi de pouvoir le tenir? Car nous ne voudrions pas être franches à demi et nous réserver le bénéfice des restrictions mentales. Un engagement est un engagement ; avant de le prendre, il faut en envisager toutes les conséquences. Je considère qu'en la circonstance elles sont trop redoutables. J'ajoute que je ne vois pas l'utilité pratique de cette promesse. Prenons intérieurement la résolution d'être pacifiques toutes les fois que ce sera possible ; notre conduite sera d'autant plus appréciée que nous n'aurons pas aliéné notre liberté. Quant au langage à tenir, il dépendra de l'accueil que nous recevrons. A quoi bon faire des avances inutiles? Dans tous les cas, il ne me semble pas permis d'aller jusqu'à la promesse formelle que nous conseille notre amie. Elle reconnaît elle-même qu'elle n'a pas l'expérience suffisante pour être bien sûre d'avoir tout à fait raison. Nous nous

inspirerons de son esprit; nous suivrons, dans les grandes lignes, sa manière de voir, qui est la mienne et que vous partagez toutes maintenant; nous n'y ajouterons qu'un peu de prudence. Hélène ne nous en voudra pas.

Madeleine tenait de son père, le président, une grande autorité de langage. On l'écouta avec une attention nuancée de respect et sur tous les visages parurent des signes d'approbation. L'accord parfait était maintenant réalisé dans une résolution sagement hardie. La paix était revenue au sein du groupe directeur et c'était un vrai soulagement, après les discussions souvent très vives qu'avait suscitées la question enfin résolue.

Il fut immédiatement décidé que Marguerite et Madeleine feraient ensemble, le plus tôt possible, la tournée des écoles.

Gabrielle Mouret insista pour les accompagner.

— Je n'ai jamais parlé à une institutrice, dit-elle, je voudrais bien en voir quelques-unes de près.

Un refus unanime punit sa curiosité.

Quand Marguerite revint à la maison, son père l'apostropha : — Eh bien! c'est la défaite, n'est-ce pas? Battue à plate couture?

— Au contraire, papa, c'est la victoire.

— Décidément, ma chère Ursule, dit le commandant, la jeunesse tourne mal.

— Que voulez-vous, mon ami, lui répondit M^me^ Papolet, l'anarchie est partout. La notion des conve-

nances a disparu. Enfin ! c'est la mode aujourd'hui.

Et comme Marguerite gagnait sa chambre, sa mère ajouta :

— Avez-vous entendu parler des relations de François avec une jeune institutrice?

— Oui, répondit le commandant, mais je n'y attache pas d'importance. L'essentiel, c'est qu'il ne s'affiche pas trop avec cette fille. Il faut bien, après tout, que jeunesse se passe... L'essentiel, je le répète, c'est d'éviter le scandale, et jusqu'à présent il n'y en a pas.

— Vous avez raison ; mais je crains que Marguerite ne se doute de quelque chose.

— Bah ! dit le commandant, les femmes sont les dernières à savoir ces choses-là.

..... Ce même jour, d'autres jeunes filles patinaient au « Skating » du vélodrome. Leur grand souci, durant la saison, était la continuation de la gelée. Une nuée de freluquets tourbillonnaient autour d'elles. Les flirts se multipliaient sous les regards complaisants des mères réunies autour des braseros. Les débutantes poussaient des gloussements d'effroi et s'effondraient dans les bras des jeunes gens qui leur servaient de professeurs.

M^lle^ Hermance Lestoqué, petite brunette au visage chiffonné et mutin, suivait les leçons d'un étudiant en médecine, très empressé auprès d'elle. D'assez vilains bruits couraient sur le compte de ce jeune homme ; mais il appartenait à la société,

et Mme Lestoqué, prudente bourgeoise, lui abandonnait sa fille.

Élève et professeur se tenaient très mal, ricanaient bruyamment et attiraient l'attention.

— On ne voit pas souvent Marguerite Papolet, disait Mme Lestoqué à sa voisine.

— Elle est très prise par son patronage.

— Oui, je sais; elle voulait même y entraîner Hermance, mais j'ai refusé, la chère enfant est trop jeune. Ces demoiselles du patronage ont des conversations qui scandaliseraient ma fille. Figurez-vous qu'elles s'intéressent à une créature.

— A une créature !

— Oui, chère madame, à une jeune fille dont elles s'occupaient et qui a fauté.

— Quelle horreur !

Là-bas, à l'extrémité de la patinoire, dans le coin mal éclairé, Hermance et son professeur, excités l'un et l'autre par leurs agaceries, grisés de vitesse, heurtaient un caillou fixé dans la glace et roulaient pêle-mêle en riant toujours plus fort.

## CHAPITRE XII

### Une visite.

Dans la neige épaisse et craquante, Renée Dorlet regagnait l'école. Elle avait fait, comme d'habitude, la reconduite de ses élèves à travers les rues du faubourg. C'était une tâche pénible dans ce vaste quartier où les maisons sont disséminées. Cela représentait au moins trois kilomètres. Les gamines étaient turbulentes ; il fallait assurer l'ordre de la petite troupe, sous les regards parfois moqueurs des habitants. Et puis il fallait revenir toute seule, dans le soir brumeux de décembre, et recommencer tous les jours la même corvée.

Une grande lassitude l'avait envahie. L'aspect désolé du paysage de banlieue, la monotone laideur des usines et des grandes bâtisses où nichent les ménages d'ouvriers, le froid intense qui la pénétrait jusqu'aux moelles, tout contribuait à augmenter sa désespérance. Jadis, elle accomplissait courageu-

sement son devoir. Les mesquineries et les ennuis du métier ne l'empêchaient pas d'en apercevoir la noblesse ; elle s'y donnait complètement et était heureuse. Mais l'amour l'avait frôlée. Tourmentée sans cesse par une obsédante préoccupation, par la crainte et le désir du redoutable inconnu, elle avait pris en dégoût les devoirs quotidiens de son état, tout ce qui l'obligeait à vivre en dehors de son rêve. Un mois la séparait à peine du premier aveu, de la première minute de passion. Combien de fois l'avait-elle revécu, cet instant de tendresse abandonnée où, d'un mot, elle avait tant promis ! Et quel remords, quelle honte pour la vierge féministe qui subissait le sort commun, quelle déception humiliante ! Et puis, dans ses moments lucides, quand, par habitude, elle s'examinait et essayait de se juger, quelle anxiété en face de l'avenir incertain ! A vingt-quatre ans, elle ne pouvait pas être la petite amoureuse inconsciente qui se livre joyeusement à l'égoïsme masculin parce que le printemps chante en elle et qu'elle n'entend plus d'autres voix. Elle savait l'impasse où elle s'engageait. François ne lui avait fait aucune promesse et elle n'en attendait pas de lui ; elle connaissait même ses fiançailles. Et pourtant, elle ne se sentait pas la force de résister au charme. La timidité de l'amoureux novice, en ménageant sa pudeur, exaspérait sa sensibilité troublée. Leurs rencontres, de plus en plus fréquentes, la laissaient chaque fois plus annihilée, chaque fois plus vaincue. Le « chérubin » qui, dès

le premier regard, avait fasciné Marguerite, l'avait conquise plus complètement encore.

Toute sa force et tout son orgueil d'intellectuelle avaient disparu. Elle était redevenue l'enfant craintive et faible, l'orpheline sans défense, la créature passionnée et instinctive qu'un revêtement superficiel avait jusque-là dissimulée. Mais elle conservait sa lucidité et souffrait de cette clairvoyance qui l'obligeait à se juger quand même. Elle se jugeait très sévèrement. Que lui manquait-il donc pour que cette sévérité fût efficace ? Pourquoi en était-elle réduite à assister, spectatrice navrée, aux préludes de sa déchéance? Car elle se dédoublait réellement et vivait deux vies juxtaposées. Toute une partie d'elle-même, qu'elle ignorait, affirmait de plus en plus son indépendance. Elle avait étudié la morale avec la grammaire et la géographie, elle avait compris la noblesse hautaine des moralistes laïques qui exaltent l'amour-propre et utilisent l'orgueil. Cette morale lui avait suffi jusqu'alors et souvent, comparant l'austère dignité de sa vie avec la légèreté de tant de dévotes, elle en avait conclu à l'infériorité de la morale chrétienne.

Aujourd'hui, vaincue par l'amour, emportée vers celui qu'elle aimait par une force intérieure que ses principes ne dominaient pas, elle songeait à son éducation morale avec une mélancolie désabusée. Sans apercevoir clairement les lacunes et les insuffisances de la méthode nouvelle, elle soupçonnait déjà la vanité des promesses faites en son nom ;

elle comprenait que, sans doute, une élite pourrait se contenter du glacial éclat d'un idéal abstrait, mais que la misère commune n'y trouverait jamais le secours indispensable.

Le lent travail d'âme qui commençait en elle — et qui devait s'achever à travers les pires douleurs et avec la plus imprévue des consolations — n'était pas assez avancé encore pour qu'elle pût déjà en entrevoir l'aboutissement. En attendant, elle souffrait cruellement de l'antagonisme qui séparait les parties les plus vivantes des parties les plus élevées de son être. Des souvenirs du catéchisme lui revenaient. Elle avait la nostalgie d'une morale assez puissante pour dominer à la fois l'intelligence et la sensibilité. Il lui aurait fallu, au lieu d'une doctrine uniquement rationnelle — et si vague ! — l'enveloppante persuasion des dogmes, l'appui sentimental des pratiques pieuses, les merveilleux secours que les croyants trouvent dans leur foi. Elle avait besoin de croire avec tout son cœur, d'aimer avec toute son intelligence ; et son éducation avait abouti, au contraire, à une monstrueuse spécialisation de ses facultés. A quoi lui servait de voir l'écueil, puisqu'elle ne savait pas l'éviter, puisque sa clairvoyance la rendait inutilement malheureuse ?

En rentrant à l'école, elle entendit, dans la petite pièce qui servait de parloir, le bruit d'une conversation. La porte du parloir était entr'ouverte ; elle put saisir quelques phrases :

— C'est bien dommage, disait la directrice, que vous soyez venues en l'absence de mon adjointe. Elle regrettera d'avoir manqué votre visite. Je crois cependant qu'elle ne tardera pas à rentrer, et si vous n'êtes pas trop pressées...

— Nous attendrons volontiers, répondait une voix un peu tremblante ; nous serons heureuses de faire la connaissance de Mlle Dorlet.

— C'est Marguerite, pensa immédiatement Renée. Elle ne connaissait pas la fiancée de son ami, mais elle savait, par l'adjointe du quartier voisin, que deux jeunes filles de la société, Mlles Papolet et Parasson, avaient entrepris une tournée de visites chez les institutrices de leur paroisse.

— Oui, répétait la même voix qui tremblait, nous aurons le plus grand plaisir à connaître Mlle Dorlet. Nous savons qu'elle s'intéresse beaucoup à sa tâche d'institutrice, et comme nous avons des préoccupations analogues, vis-à-vis des mêmes enfants, notre sympathie lui est déjà acquise.

Renée hésita un peu. Elle était rentrée sans bruit ; personne n'avait remarqué son retour ; elle pouvait éviter, si elle le voulait, la rencontre de cette Marguerite dont François ne lui avait jamais parlé, mais qui encombrait d'un remords leur intimité grandissante. Elle pouvait éviter la confrontation de la fiancée avec la quasi-maîtresse. Elle n'avait qu'à gagner tout doucement sa chambre. Les visiteuses ne l'attendraient pas indéfiniment... Mais sa curiosité et aussi son amour-propre lui reprochaient

cette lâche pensée. Pourquoi serait-elle la moins brave?

Délibérément, elle frappa à la porte du parloir. Mlle Heudelot poussa une exclamation joyeuse.

— Vous voyez, mesdemoiselles, que vous avez bien fait d'attendre.

Et comme Renée entrait, toute rougissante:

— J'ai le plaisir de vous présenter Mlle Renée Dorlet, mon adjointe.

Puis, montrant les jeunes filles:

— Mlles Papolet et Parasson.

Renée s'inclina légèrement, Marguerite et Madeleine lui rendirent son salut. Un malaise régna pendant quelques minutes. Sans en avoir l'air, sans le vouloir même, Marguerite et Renée s'observaient.

Madeleine voulut reprendre la conversation:

— Comme nous l'avons expliqué à votre directrice, nous venons de fonder un patronage. Nous y recevons beaucoup de vos élèves et de vos anciennes élèves. Évidemment, l'école et le patronage sont complètement indépendants. Nous avons pensé, néanmoins, que de bons rapports de courtoisie pouvaient et devaient exister entre les institutrices et nous. Nous nous intéressons aux mêmes enfants, nous leur voulons un bien égal; il est utile et convenable que nous nous connaissions.

— Parfaitement, approuva Mlle Heudelot.

Renée Dorlet ébaucha un sourire d'approbation.

Madeleine poursuivit:

— Comme nos influences respectives doivent s'exercer dans des domaines différents, il ne peut être question entre nous ni d'hostilité, ni même de rivalité. Notre influence morale a un caractère religieux; la vôtre, à cause du principe légal de la neutralité, ne s'appuie sur aucun dogme; mais notre but est le même, au fond : le bien des enfants. Que certains parents nous envoient leurs filles pendant les jours de congé pour que nous les aidions dans l'œuvre de l'éducation religieuse, que vos anciennes élèves viennent spontanément à nous, chercher, à côté des avantages matériels, des ressources religieuses, cela n'implique aucun sentiment hostile à votre endroit. L'école est neutre parce qu'elle est obligatoire et publique; l'usage privé de la liberté de conscience ne menace pas l'école.

— C'est vrai, dit Mlle Heudelot.

Madeleine, enhardie par cette bienveillance, ajouta :

— Pas plus que l'école où la neutralité est respectée ne menace le plein exercice de la liberté de conscience. Et s'il en est ainsi, pourquoi nous regarderions-nous en « chiens de faïence? » Nous ne pouvons pas nous ignorer mutuellement; mieux vaut donc nous connaître et nous apprécier.

Mlle Heudelot écoutait avec satisfaction. Depuis plus de trente ans qu'elle était dans l'enseignement, elle avait souffert de la malveillance et de l'ostracisme. Madeleine, sans le savoir, pansait des

blessures très anciennes. Le visage de la vieille institutrice s'était épanoui : justice, enfin, lui était rendue. Ces paroles la dédommageaient de toutes les amertumes de sa carrière. Catholique sincère, remplissant avec discrétion, mais exactitude, ses devoirs essentiels, elle avait toujours conservé, vis-à-vis de ses chefs et du gouvernement, cette attitude de soumission et de respect que le monde bien pensant juge avec sévérité. A son âge, alors qu'elle n'espérait plus aucun avancement, on s'étonnait qu'elle n'eût pas plus d'indépendance. Cela paraissait même si extraordinaire, que plusieurs doutaient de sa sincérité et la soupçonnaient d'hypocrisie. On ne comprenait pas que, chez les âmes d'une délicatesse ombrageuse, certaines attitudes, en apparence humiliées, dénotent plus de fierté réelle que de faiblesse. Sans doute, il est très légitime que les fonctionnaires conservent, en dehors du service, leur franc parler; mais M^lle^ Heudelot avait toujours usé avec modération de ce droit incontestable. Elle avait respecté scrupuleusement la neutralité. Sur ce point, elle était intransigeante; ni les menaces, ni les promesses ne l'auraient fait fléchir; mais elle parlait toujours de ses chefs avec déférence. Quand elle était arrivée à Dijon, de pieuses dames, ses voisines, la voyant assister régulièrement à la messe et faire ses pâques, l'avaient considérée comme une ennemie du gouvernement. Dès la première conversation, elles avaient été stupéfaites et désappointées. L'institu-

trice, devinant les intentions de ces dames, avait exagéré encore sa correction et son loyalisme. Il lui répugnait, surtout vers l'âge de la retraite, quand elle ne risquait plus rien, de modifier sa ligne de conduite. Elle savait, d'ailleurs, qu'en acceptant les avances qui lui étaient faites, elle ne deviendrait pas plus réellement indépendante. Sa pensée, qu'elle préférait taire, se tenait à égale distance de tous les extrêmes, dans un juste milieu où elle avait pu concilier, d'une façon satisfaisante, sa foi catholique et ses devoirs de fonctionnaire. On ne change pas facilement les habitudes de toute une vie. La vraie indépendance consistait, pour elle, à demeurer immuablement dans cette réserve qui sauvegardait à la fois sa dignité et ses scrupules.

— Merci, mademoiselle, dit-elle à Madeleine. Il y a vingt ans, quelqu'un tenait, sur la neutralité, le même langage que vous. C'était M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique. Voulez-vous me permettre de vous lire quelques extraits de la circulaire qu'il nous adressait le 17 septembre 1883?

La vieille fille alla chercher dans sa chambre, sur une étagère, entre son paroissien et l'*Imitation de Jésus-Christ,* un recueil de circulaires ministérielles.

— Ecoutez, dit-elle :

« La loi du 28 mars 1882 se caractérise par deux « dispositions qui se complètent sans se contre- « dire : d'une part, elle met en dehors du pro-

« gramme obligatoire l'enseignement de tout dogme
« particulier; d'autre part, elle y place au premier
« rang l'enseignement moral et civique. L'instruc-
« tion religieuse appartient aux familles et à
« l'Église, l'instruction morale à l'école.... »

— Je vous demande pardon d'interrompre, dit Madeleine, mais je ne comprends pas bien comment l'instruction morale appartient à l'école seule, à l'exclusion de l'Église et des familles. La morale est une partie de la religion.

— Rassurez-vous, répondit Mlle Heudelot, et écoutez la suite :

« Votre rôle en matière d'éducation morale est
« limité. Vous n'avez à enseigner, à proprement
« parler, rien qui ne vous soit familier comme à
« tous les honnêtes gens. Et quand on vous parle
« de mission et d'apostolat, vous n'allez pas vous
« y méprendre : vous n'êtes point l'apôtre d'un
« nouvel Évangile..... Vous êtes l'auxiliaire et, à
« certains égards, le suppléant du père de famille ;
« parlez donc à son enfant comme vous voudriez
« que l'on parlât au vôtre : avec force et autorité
« toutes les fois qu'il s'agit d'une vérité incontestée,
« d'un précepte de la morale commune ; avec la
« plus grande réserve, dès que vous risquez d'ef-
« fleurer un sentiment religieux dont vous n'êtes
« pas juge..... Au moment de proposer à vos
« élèves un précepte, une maxime quelconque,
« demandez-vous s'il se trouve, à votre connais-
« sance, un seul honnête homme qui puisse être

« froissé de ce que vous allez dire. Demandez-vous « si un père de famille, je dis un seul, présent à « votre classe et vous écoutant pourrait, de bonne « foi, refuser son assentiment à ce qu'il vous enten- « drait dire. Si oui, abstenez-vous de le dire ; sinon, « parlez hardiment ; car ce que vous allez commu- « niquer à l'enfant, ce n'est pas votre propre « sagesse, c'est la sagesse du genre humain, c'est « une de ces idées d'ordre universel que plusieurs « siècles de civilisation ont fait entrer dans le « patrimoine de l'humanité. Si étroit que vous « semble peut-être un cercle d'action ainsi tracé, « faites-vous un devoir d'honneur de n'en jamais « sortir ; restez en deçà de cette limite plutôt que « de vous exposer à la franchir. Vous ne toucherez « jamais avec trop de scrupule à cette chose déli- « cate et sacrée qu'est la conscience de l'enfant. »

— Ainsi, dit Madeleine, très grave, loin de nous combattre, vous pourriez nous aider. La neutralité vous oblige à abandonner vos élèves au seuil de la religion positive ; mais, en leur enseignant les préceptes de la morale naturelle et de la civilisation humaine, vous les amenez tout près de la porte de l'église où nous les attendons.

— C'est ce que je me dis quelquefois, répondit M^lle^ Heudelot.

— Malheureusement, ajouta Renée, ce n'est pas cela que l'on nous enseigne à l'école normale. La circulaire de Jules Ferry est déjà vieux jeu. On n'hésite pas à nous confier l'apostolat d'un nouvel

Évangile. Pour ma part, je ne répudie pas ce rôle, mais je n'aurai jamais le courage d'évangéliser mes élèves. A leur âge, on est trop influençable. Il faut avoir derrière soi l'autorité d'une longue tradition et la sécurité d'un dogme pour oser graver son empreinte dans cette cire molle. Ce serait, du reste, l'honneur de nos idées de ne s'imposer que par leur vérité aux esprits capables de les combattre. Les croyants ont le droit de s'adresser à l'enfance; les incroyants ne doivent s'adresser qu'aux hommes; ils n'ambitionnent que l'adhésion des consciences libres. Voilà pourquoi j'observe fidèlement la neutralité.

— Nous vous en remercions, lui dit Marguerite.

— Et il arrive ceci de paradoxal, continua Renée, que je suis aussi modérée dans mon enseignement que les plus catholiques de mes collègues, tout en ayant reçu et en méritant peut-être la qualification d'anarchiste. N'est-ce pas, mademoiselle ? demanda-t-elle à la directrice.

— C'est parfaitement exact, répondit celle-ci ; mais je dois dire que vous êtes une exception et que vos collègues anarchistes — rares, du reste — n'ont pas la même réserve que vous.

— Elles ont tort, je le leur ai dit souvent.

La conversation devint languissante ; malgré tout, une gêne persistait. Quelques réflexions banales sur l'installation de l'école, la pluie et le beau temps permirent cependant aux visiteuses de ne pas trop brusquer leur départ. Les institutrices

les reconduisirent à travers la cour, jusqu'à la rue. Madeleine tendit la main à M^lle^ Heudelot; Renée prit la main de Marguerite. Ce geste irréfléchi les troubla l'une et l'autre profondément. Elles échangèrent un regard tout chargé de pensées communes.

— Eh bien, dit Madeleine à son amie, voilà un accueil qui nous consolera de celui que nous recevions, tout à l'heure, à l'école du boulevard Rameau.

La directrice de cette école, en effet, les avait accueillies fort maussadement.

— Je ne comprends pas le but de votre visite, leur avait-elle dit.

En vain les deux amies s'étaient-elles efforcées de le lui expliquer, elle avait répété en se levant pour donner elle-même le signal du départ :

— Je ne comprends pas le but de votre visite.

— Cette fois, ajouta Madeleine, nous avons été comprises, et, somme toute, je suis contente de ma journée. Un type curieux et sympathique cette adjointe, n'est-ce pas?

— Oui, sympathique, murmura docilement Marguerite.

Elles parcouraient maintenant le faubourg désert et sombre. Elles se hâtaient, car l'heure approchait de la sortie des usines, et elles voulaient éviter de trop nombreuses rencontres. A leur âge, leurs mères étaient toujours accompagnées. Elles représentaient la génération nouvelle à la fois plus indé-

pendante et plus sérieuse, qui affronte bravement la réalité et rompt délibérément les clôtures anciennes, qui, sur tous les chemins de la vie, partout où il y a du bien à faire, des larmes à sécher, passe, miséricordieuse et souriante, protégée par son innocence, encouragée par ses succès. Et, malgré ses douloureux soucis, Marguerite, entraînée par le mouvement qui la poussait, elle et ses amies, au delà des préoccupations intimes, sentait déjà descendre en elle la paix promise aux âmes de bonne volonté. Certes, elle venait de vivre un instant cruel. Le contact de sa rivale avait creusé sa jalousie, l'avait physiquement blessée en l'éclairant sur la nature de ses propres sentiments. Car c'est dans les autres que nous apprenons le mieux à nous connaître. Elle avait remarqué tout ce qui, sur la physionomie de Renée, échappait aux observateurs indifférents. Elle avait deviné, sous l'apparente impassibilité de la jeune fille, l'énervement passionné qui agitait ses fibres profondes. Elle avait lu dans ses yeux les ardeurs et les angoisses de l'amour. Elle avait mieux compris aussi, en considérant l'étrange beauté et le charme de sa rivale, à quelle puissance obéissait François. Et, de se trouver mêlée à une intrigue de ce genre, elle rougissait comme d'une honte. En devenant plus humble, elle devenait aussi plus compatissante. Toute sa rancune se muait en charité; elle trouvait la paix dans la douleur même.

## CHAPITRE XIII

### La carrière de Raoul.

L'honorable M. Bonnardot, député radical de la troisième circonscription de Dijon, était mort au commencement de février. La candidature officielle de Raoul Verdier s'était immédiatement affirmée. Puis deux compétiteurs sérieux s'étaient révélés : M. Théodore Martin, industriel, candidat de l' « Effort libéral populaire », et M. Camille Roux, avocat, candidat socialiste. Les trois camps avaient d'abord paru très nettement dessinés. Cette fois, la vieille alliance des partis de gauche, toujours prêts à se réunir pour former bloc au second tour de scrutin, paraissait compromise. Le vent qui soufflait d'en haut était hostile aux socialistes. Le programme de Raoul Verdier les visait directement et répudiait toute compromission avec eux. Les socialistes, de leur côté, aigris par la lutte et refoulés dans l'opposition, affichaient leur antagonisme avec tous les partis bourgeois sans distinction.

Une pareille situation avait rempli d'aise les membres de l'Effort. La perspective du succès leur avait valu des adhésions nombreuses. M. Papolet, qui escomptait déjà la victoire des « gens propres », avait organisé, pour le canton de Venellay, une section de l'Effort libéral. A vrai dire, on avait hésité un peu à lui confier cette tâche. La situation et les idées de M. Papolet père pouvaient nuire à l'influence du commandant. Ce qui avait rassuré ces messieurs du comité directeur, c'est que le vieux président du Conseil général, affaibli par l'âge, avait déjà disparu de la scène politique. Depuis un an, il ne paraissait plus aux séances et vivait retiré dans sa campagne de Fontaines-lès-Dijon. Le public avait presque oublié son existence. L'époux de noble dame de la Garenne avait donc, sans inconvénients, sacrifié aux devoirs de son auguste alliance la pudeur qui, d'ordinaire, empêche un fils de contredire trop publiquement son père.

Le commandant Papolet avait organisé pour la bataille électorale le canton de Venellay. Chaque commune possédait un comité en étroite communication avec le comité cantonal. M. Papolet excellait dans la partie administrative et autoritaire de sa fonction. Les cantons voisins admiraient la discipline des groupements commandés par l'ancien militaire. Pas de vaines discussions : la consigne, rien que la consigne. Les circulaires étaient distribuées au jour indiqué ; de volumineux rapports

étaient régulièrement envoyés à Dijon, remplis de belles espérances et de statistiques encourageantes. Chaque semaine, M. Papolet inspectait ses troupes; il avait loué, pour la circonstance, une automobile. Il allait secouer l'inertie des timides, soutenir le courage des fidèles partisans, les engager — car c'était là l'essentiel — à recruter, coûte que coûte, des électeurs. Il présidait les conférences publiques données par le candidat libéral. Quand les interruptions étaient trop violentes, il intervenait, et le prestige de sa rosette lui valait quelque autorité. Parfois, cependant, il dépassait la mesure et n'obtenait qu'un succès de fou rire. Le *Progrès de la Bourgogne* avait raconté à tout le département l'histoire du maire d'un petit village qui, s'obstinant à répéter, en réunion publique, des paroles jugées injurieuses pour le candidat libéral, avait été menacé de la salle de police.

M. Papolet était devenu républicain. Il évitait maintenant, même dans ses conversations privées, de dénigrer la « gueuse ». Il s'apercevait enfin qu'on peut vivre sur le terrain constitutionnel.

Même il avait interrompu, pour quelques mois, son abonnement au journal qui enseignait une doctrine politique plus exacte, à son avis, mais momentanément inopportune.

Le triomphe de la bonne cause, l'arrivée au pouvoir des gens propres valaient bien le sacrifice provisoire des principes qu'il avait épousés; il mettait, sans aucun scrupule, son drapeau blanc dans sa

poche. L'admirable loyauté des fondateurs et des principaux directeurs de l' « Effort libéral » était trahie par ce dangereux ami.

... La famille Papolet achevait de dîner. Le commandant, surexcité, avait avalé à la hâte un potage et deux œufs à la coque, et déjà n'avait plus faim. Comme un général au soir d'une bataille incertaine, il attendait les renseignements.

Le premier tour de scrutin avait donné le résultat espéré. Le candidat libéral était arrivé en tête, dépassant Raoul Verdier de quelques centaines de voix. Le candidat socialiste n'avait obtenu que 1,200 voix. De son attitude pouvait dépendre l'issue de la bataille. Son attitude, hélas ! avait été désastreuse pour les libéraux. Dans l'intérêt supérieur de la République, il s'était purement et simplement désisté en faveur de Raoul Verdier. Dans ces conditions, la lutte était devenue inégale. L'Effort libéral, cependant, avait mis en œuvre toutes ses énergies et toutes ses ressources pour gagner les 800 ou 900 voix qui pouvaient assurer son triomphe. Une pluie de circulaires avait inondé la circonscription. M. Papolet s'était multiplié dans le canton, avait parlé à presque tous les électeurs, distribuant lui-même les bulletins de vote. La plupart lui avaient promis de voter pour son candidat, et il ne doutait pas de leur sincérité. Ah ! si partout on s'était remué comme lui, la bonne cause triompherait sûrement !

— Mais, voilà, disait-il à sa femme, on ne sait

pas s'y prendre. Tous ces messieurs du comité central sont gâtés par les idées démocratiques. Sous prétexte de respecter le suffrage universel, ils négligent les moyens efficaces de le conquérir. Ils s'imaginent que des circulaires, des affiches, des conférences, des raisonnements leur gagnent des votes. C'est une erreur profonde. L'électeur ne marche que si on le fait marcher. Et, pour cela, rien ne vaut l'influence personnelle, le prestige et, au besoin, l'intimidation.

Ayant ainsi modestement indiqué son rôle à Mme Papolet, le commandant alluma un cigare. Le domestique vint le prévenir que M. Barjon attendait dans le corridor et désirait lui parler. Mais déjà M. Papolet ouvrait lui-même la porte et s'écriait :

— Entrez, mon ami, entrez, je vous prie.

M. Barjon était un petit homme bedonnant, bourrelier de son état, membre du comité local de l'Effort. Il avait été chargé de surveiller le scrutin et venait annoncer le résultat.

— Nous avons eu moins de voix qu'au premier tour, dit-il d'un ton navré; puis il salua gauchement les dames.

— Ce n'est pas possible !

— C'est malheureusement trop vrai, mon commandant : M. Verdier a obtenu 247 voix contre 171 seulement à M. Martin.

Congestionné par la colère, M. Papolet grommela pendant quelques secondes des mots incompréhen-

sibles, traversa la vaste salle à manger et s'arrêtant devant la fenêtre menaça du geste le village :

— Ah ! ganaches ! Triples ganaches !

Mme Papolet comprit la colère et l'indignation de son mari :

— C'était bien inutile de t'occuper de pareilles brutes. Le dévouement n'est pas récompensé... Allons, calme-toi.

— Tu as raison. Après tout, ce n'est qu'un résultat partiel; il faut bien espérer qu'ailleurs les électeurs auront été plus intelligents... Un petit verre de chartreuse, mon ami?

— Comme vous voudrez, mon commandant.

M. Barjon dégusta avec révérence le précieux liquide.

— Il y a des traîtres, prononça-t-il.

— Que dites-vous là ?

— Je ne voudrais pas faire le métier d'espion, pourtant je dois dire à mon commandant que le cocher de M. le comte a mal voté.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr. Le valet de chambre a trouvé dans la poche du gilet de son camarade le bulletin que M. le comte lui avait donné ce matin, avec cette mention au crayon : « Candidat du patron, zut alors ! »

— Il avait cependant promis de bien voter.

— Sans doute, et tous les électeurs que mon

commandant a bien voulu entreprendre ont également promis.

— Ils ont tous accepté un bulletin de vote, dit M. Papolet.

Marguerite ajouta :

— Et l'ont oublié au fond de leur poche.

Le commandant comprit l'ironie et lança à sa fille un regard furieux. Marguerite regretta sa malice. Elle n'avait pas le cœur à plaisanter. Les incidents de la lutte électorale ne l'intéressaient que médiocrement. D'autres soucis lui remplissaient l'âme.

Elle était décidément trahie par son fiancé. Renée était, maintenant, la maîtresse de François. Elle le savait parce qu'à Dijon personne ne pouvait l'ignorer; elle l'aurait deviné, d'ailleurs. François était trop jeune et, malgré tout, trop naïf pour ne pas laisser lire au fond des siens les yeux perspicaces de Marguerite. Quand ils s'étaient rencontrés — moins souvent que les hivers précédents — la jeune fille avait souffert chaque fois davantage en constatant la profondeur toujours croissante du sentiment qui les séparait. Elle avait lu sur le visage même de son fiancé la confirmation des bruits affligeants qui troublaient sa vie.

Elle n'avait pas le courage de rompre, même après la trahison consommée. D'ailleurs, rompre quoi? puisqu'il n'y avait pas de fiançailles officielles. Si elles eussent existé, une rupture aurait sans doute été nécessaire; elle en aurait compris

l'impérieuse convenance. Mais comment briser des liens si ténus, comment reprendre une parole qui n'avait pas été expressément donnée ?

Une rupture explicite aurait imprimé à leurs fiançailles une consécration rétrospective. C'eût été l'aveu formel du sentiment abandonné. Marguerite était trop fière pour faire cet aveu et sa dignité conspirait ainsi avec sa tendresse persistante pour lui commander une attitude réservée. Cette crise développait encore le côté maternel et désintéressé de son affection pour François. Ses généreux scrupules d'aînée responsable l'obligeaient à penser encore à lui.

Jalouse, sans doute elle l'était; mais depuis qu'elle savait la nature des relations de François et de Renée, depuis qu'elle comprenait, par l'intensité même de sa jalousie, quelle chose cruelle est l'abandon, elle devenait plus miséricordieuse. Ce qu'elle souffrait n'était rien — elle le devinait — à côté du malheur qui menaçait sa rivale. Elle n'osait plus espérer un retour dont la condition était si douloureuse. Et pourtant elle aimait toujours son fiancé. Par la pensée si chaste, mais si résolue, du don total que le mariage lui imposerait, par la perspective si souvent caressée — et d'ailleurs jamais approfondie — de la tendresse conjugale, par tous les rêves délicieux qui agitent, sans la troubler, l'âme d'une fiancée aimante, Marguerite s'était attachée à François. Leur innocente camaraderie des vacances, ajoutant à son affection le désir

et la joie de la présence réelle, l'avait doucement préparée à comprendre ce qu'elle ignorait encore, à mesurer l'étendue du sacrifice nuptial. Soupçons bien vagues, murmures étouffés d'abord par l'allégresse dont la claire chanson dominait tout; petit à petit, quand l'allégresse avait diminué, Marguerite était devenue plus clairvoyante. Et tout ce qu'elle avait appris de la liaison de son fiancé achevait une initiation incomplète, sans doute, mais suffisante pour la blesser au plus intime d'elle-même. Et c'était une blessure dont elle ne voulait pas guérir. L'idée de fiançailles nouvelles lui était insupportable et chez elle la fidélité était une forme de la pudeur. Elle aimerait donc toujours, puisqu'elle avait commencé d'aimer; elle aimerait sans espoir, François ne pouvant lui revenir qu'après un nouvel abandon qui le rendrait plus indigne d'elle; elle aimerait quand même, de toute sa plus tendre pitié, celui qui ne serait jamais son maître. Elle ne serait rien dans sa vie; il l'oublierait, la trouverait peut-être ridicule; elle lui resterait cependant fidèle, elle l'entourerait, à son insu, de sa tendresse protectrice; elle prierait pour lui et l'aiderait à supporter la justice divine...

M. Barjon se leva, fit mille salutations et promit de revenir quand les résultats de la circonscription seraient connus.

— Probablement entre 10 et 11 heures, mon commandant.

— Merci, mon brave, nous vous attendrons.

— Nos voisins de Terrande avaient annoncé leur visite, ils tardent bien, dit M^me^ Papolet qui s'ennuyait.

Les deux familles avaient resserré de plus en plus leurs rapports de bon voisinage. La conduite de François n'avait pas trop effarouché les parents Papolet. Le commandant, au fond, en était presque satisfait. Il n'eût pas accepté l'idée d'avoir un gendre absolument vertueux. Il trouvait naturel que le jeune homme profitât de la liberté qui lui restait encore avant les fiançailles officielles. Cette intrigue, qu'à son avis cependant François aurait pu dissimuler davantage, contribuait à la formation de l'étudiant et consacrait sa virilité. A son âge, pensait M. Papolet, j'en faisais bien d'autres. Et il se rappelait avec complaisance ses frasques de Saint-Cyrien. Quant aux conséquences sérieuses de cette liaison, il ne les soupçonnait même pas. Pour lui, Renée était une vulgaire « fille » que François lâcherait au moment voulu avec ou sans indemnité.

— Vraiment, petite, il n'est guère pressé, ton Prince Charmant !

Le « Prince Charmant » arriva bientôt derrière le comte et la comtesse de Terrande, avec l'allure empressée et galante d'un chien qu'on fouette. Les mouvements lassés de ses longues jambes témoignaient d'un entrain médiocre.

Les jeunes gens se serrèrent la main, comme

d'habitude. Par discrétion, M. Papolet s'abstint de parler politique.

M. de Terrande n'avait pas voulu entrer en lutte ouverte avec son gendre. Il ne cachait à personne sa désapprobation; mais il n'avait pas jugé convenable de combattre ouvertement le mari de sa fille. Il ne faisait donc pas partie du comité de l'Effort libéral; il s'était borné à distribuer dans sa maison les bulletins du bon candidat. Comme son personnel connaissait le désaccord existant entre le gendre et le beau-père, il n'avait pas eu besoin d'affecter une indifférence invraisemblable. Conformément à ses principes, il avait exercé sur ses domestiques — on sait avec quel succès — la légitime influence du maître.

— Vous reprenez vos cours demain matin? demanda Mme Papolet à François.

— Oui, madame, mes vacances finissent ce soir. Je partirai demain, dès le matin.

Mme de Terrande intervint :

— Si tu m'écoutais, mon enfant, tu resterais encore un peu avec nous; ton rhume m'inquiète.

— Ce n'est rien, maman, je t'assure.

— Ce n'est rien; mais je m'inquiéterai tout de même quand je te sentirai loin de nous, sans personne pour te soigner.

— Ma chère enfant, dit-elle à Marguerite, vous devriez le gronder, ce grand garçon-là : il s'échine avec ses longues courses à bicyclette.

Les courses à bicyclette qui inquiétaient Mme de

Terrande avaient aussi inquiété Marguerite, et la jeune fille était trop avertie pour croire à un subit amour du sport; elle devinait le vrai but de ces fugues répétées. François partait tantôt dans une direction, tantôt dans une autre; mais, invariablement, il retrouvait la route de Dijon et filait à toute vitesse pour rejoindre Renée. Le premier feu de leur passion n'était pas encore éteint; ils n'avaient pas voulu que les vacances les séparassent et avaient combiné des rendez-vous fréquents. Le prétexte de longues excursions expliquait suffisamment les absences de François et lui permettait, au prix de fatigues inouïes, de sauver une partie des apparences.

Mais, à ce jeu dangereux, sa santé avait subi de rudes atteintes. L'ardeur de la passion n'apportait qu'un stimulant factice et passager à un tempérament plus brillant que réellement solide. Ces quinze jours de surmenage l'avaient exténué. Un rhume négligé présentait des symptômes menaçants.

Marguerite n'avait guère envie de réprimander François, comme Mme de Terrande l'y invitait. En le voyant si lamentablement fatigué, elle n'éprouvait pour lui que de la miséricorde. Une quinte de toux secoua le jeune homme ; il voulut plaisanter :

— Oh ! oh ! Je suis gravement atteint.

Mais sa remarque ne fit sourire personne, et Mme de Terrande observa plus attentivement son grand garçon.

La cloche de la cour fit aboyer les chiens. Le valet de chambre annonça encore M. Barjon. Cette fois, M. Papolet le reçut dans le vestibule :

— Bonnes nouvelles?

— Non, mon commandant, mauvaises nouvelles, très mauvaises nouvelles. Le canton de Venellay donne 400 voix de majorité à M. Verdier. Nous avons quelques voix de majorité dans le canton d'Is-sur-Tille; mais les autres cantons nous sont défavorables. On ne sait pas encore exactement les chiffres; il paraît certain, cependant, que M. Verdier l'emportera de 1,000 à 1,500 voix. C'est même tellement sûr qu'on organise déjà une retraite aux flambeaux pour fêter la victoire du gendre de M. le comte.

Le commandant fit un geste qui signifiait : M. le comte n'a plus de gendre.

M. Barjon, pénétré de son importance, continua son récit :

— Oui, tout est prêt; la fanfare est déjà réunie, on fabrique des flambeaux. La moitié de la population est rassemblée sur la place; le village est en révolution. Les cléricaux — comme on dit — vont passer un quart d'heure désagréable. Je ne reviendrai plus. La retraite vous annoncera le résultat définitif. Bonsoir, mon commandant.

— Bonsoir, mon ami, préparons-nous à la revanche.

Le digne M. Barjon ne répondit pas à cette belliqueuse exhortation. Son ardeur était tombée depuis

que l'insuccès était certain. Il réfléchissait au moyen de retrouver « le côté du manche » et s'apprêtait déjà à désavouer ses compagnons de lutte.

Au salon, on venait d'apporter le thé. Marguerite distribuait les gâteaux, le lait et le rhum.

— Vous ne prenez rien, François, pas même un petit beurre? Une goutte de lait, n'est-ce pas, avec votre thé, et un peu de rhum?

— Très peu, merci, Marguerite.

— Vous êtes mal placé; vous êtes trop près de cette fenêtre qui ferme mal; rapprochez-vous du feu.

— Allons, disait M^me^ de Terrande, émue, écoute-la, mon enfant, et remercie-la de ses attentions pour toi.

François s'approcha de la cheminée où flambaient des quartiers de hêtre et murmura avec un air repentant :

— Vous êtes très bonne, Marguerite.

— Ma chère petite, ajouta M^me^ de Terrande, il faudrait distraire ce grand garçon-là; un peu de musique lui remettrait le cœur d'aplomb. Vous étudiiez, ces jours-ci, une sonate de Beethoven?

— Oui, madame, répondit Marguerite, la sonate pathétique...

Docilement, elle s'apprêta à remplir sa fonction de musicienne infirmière, mais, comme elle ouvrait le piano, des coups de grosse caisse la firent tressauter. Tout le monde se leva. Le commandant

ouvrit la fenêtre, et l'on distingua le chant de l'*Internationale* :

C'est la lutte finale,
Groupons-nous et demain
L'Internationale
Sera le genre humain !

Accompagné par le mugissement des cuivres, le refrain redoutable devenait plus terrible. Des centaines de voix le chantaient. Le timbre aigu des voix de femmes le rendait sinistre. Ce n'était pas un chant de joie ; on n'y entendait pas vibrer l'accent d'un triomphe ; toutes ces voix disaient la haine, la haine méchante.

La lueur fumeuse qui montait dans la nuit s'arrêta. Les cuivres se turent ; après quelques secondes de silence, une immense clameur retentit :

— A bas la calotte !

— Ils sont devant le presbytère, dit M. de Terrande.

— A bas la calotte ! Vive la sociale ! Des curés, n'en faut plus ! Conspuez les ratichons ! Les curés, on les pendra !

La foule, excitée, hurlait. Quelques pierres furent lancées ; on entendit le bruit d'une vitre brisée. Puis la fanfare attaqua de nouveau l'*Internationale* et la foule la suivit. La lueur des torches s'approcha.

— Éteignons les lampes, dit M. Papolet,

De la fenêtre obscure ils pouvaient maintenant voir sans être vus. La cour, assez vaste, les séparait de la rue. Un nouvel arrêt immobilisa la foule :

— Conspuez les bourgeois ! A bas les comtes et les vicomtes ! A mort les cléricaux et les jésuites ! Les bourgeois à la lanterne !

Une voix de femme parvint à dominer tout le bruit :

— Ohé ! le petit vicomte, fais pas tant le malin, on les connaît, tes amoureuses !

Une explosion de rires accueillit cette plaisanterie, et la foule en délire vomit des obscénités.

Blottis les uns contre les autres, tremblants, ils écoutaient les vociférations canailles. Impossible de fermer la fenêtre sans attirer l'attention et faire redoubler les cris. Ils restaient donc stupides sous l'avalanche des injures. Marguerite avait pris la main de M^me^ de Terrande, et celle-ci, d'un geste tendre, enveloppait la jeune fille, comme pour la protéger. François, livide, se tenait derrière elle. Un accès de toux le secoua.

— Il va prendre froid, dit M^me^ de Terrande.

Marguerite, sans rien dire, s'arracha à l'étreinte maternelle de la comtesse, alla chercher dans sa chambre un grand fichu de laine blanche et le posa sur les épaules de François.

Dansons la Carmagnole,
Vive le son, vive le son !
Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon !

La foule s'écoula, au rythme de la chanson révolutionnaire.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Là-bas, à l'autre extrémité du village, le triomphateur recevait déjà les félicitations de ses amis. Les Daniel arrivaient avec impétuosité, laissaient sur la route, à la garde d'un petit groom, leur poney fumant et se précipitaient vers leur député. Dans sa joie, Mme Daniel embrassa Marthe.

Cependant, sans négliger tout à fait ses devoirs de maîtresse de maison, Marthe surveillait la retraite aux flambeaux. Elle s'échappait de temps en temps dans la cour et suivait, navrée, les péripéties de la manifestation populaire. Ainsi, l'élection de son mari était célébrée par le chant de l'*Internationale* et de la *Carmagnole!* Pour fêter son succès, on cassait les vitres du presbytère et l'on injuriait sa famille. Et tout à l'heure il lui faudrait subir les acclamations de cette foule; tout à l'heure les farouches chanteurs de la *Carmagnole* seraient dans le jardin; des rafraîchissements les attendaient. Elle devrait, épouse docile, veiller à la réception des électeurs.

Des clameurs plus furieuses l'émurent. Elle traversa la cour et monta sur une petite terrasse entourée d'un massif de pins. Elle distingua nettement les cris de la foule qui stationnait devant la maison Papolet.

— Mes parents s'y trouvent sans doute, pensa-t-elle; cette sérénade leur est en partie destinée.

Et dire que les trois quarts de ces sauvages étaient hier et redeviendront demain des gens paisibles; que ces anarchistes sont de braves propriétaires; que la plupart de ceux qui veulent pendre le curé le recevront à leur chevet et mourront sous sa bénédiction...

Deux ombres quittèrent la maison et se dirigèrent vers la terrasse. Elle craignit d'être surprise et se cacha dans le massif de pins. Les ombres s'approchèrent; elles marchaient étroitement unies. Marthe reconnut son mari avec M^me^ Daniel.

— Avais-je raison? disait celle-ci. Vous repentez-vous de m'avoir écoutée?

— Non, chère madame, je ne m'en repens pas. Vous avez été mon meilleur agent électoral. C'est à vous que je dois mon succès.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assurer votre triomphe et mes vœux seront exaucés si vous m'en témoignez quelque reconnaissance. Car, voyez-vous, nous autres femmes nous avons besoin qu'on nous remercie. Si je vous ai rendu un service, payez-le-moi en amitié, et nous serons quittes. Et surtout ne m'oubliez pas trop.

— Vous oublier, chère madame, après tout ce que vous avez fait pour moi! Vous savez bien que c'est impossible.

Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon!

Raoul tressaillit. Il avait espéré un autre « Te Deum ».

— Cela vous étonne? lui dit Mme Daniel, en inclinant la tête sur son épaule; vous comptiez sur la *Marseillaise*. Aujourd'hui, c'est un chant réactionnaire. Il ne faut pas attacher d'importance à ces choses-là.

— Je ne puis cependant pas approuver de pareils excès...

— Oh! mon cher, vous êtes *très jeune* — elle prononça ces mots d'un ton câlin — vous avez encore des préjugés. Que vous importent les manières de ces villageois, puisqu'ils ont voté et qu'ils voteront encore pour vous?

— Je représente la République, l'ordre, la propriété... Je suis hostile à l'anarchie et au désordre. Cette manifestation donne à mon succès une signification qui ne me convient pas.

— Mon cher ami, cette manifestation ne signifie rien du tout. Depuis longtemps la population était agacée par la propagande de l' « Effort libéral », le curé a été assez maladroit pour intervenir dans la bataille ; M. Papolet et lui subissent, ce soir, les effets de la mauvaise humeur qu'ils ont provoquée.

— Pourtant, ce chant de la *Carmagnole*...

— Ne signifie rien, je vous le répète. Il y a vingt ans, le chant de la *Marseillaise* aurait rempli le même office et eût été aussi terrifiant. Dans dix ans, la *Carmagnole* elle-même sera usée.

— Et alors, dit Raoul, des paroles on passera aux actes.

— Mon ami, pourquoi vous tourmenter de la sorte ? J'ai voulu que vous soyez député ; vous l'êtes. Réjouissons-nous. J'ai décidé mon mari à reprendre un appartement à Paris. Nous nous verrons souvent ; je vous encouragerai. Vous êtes éloquent, très éloquent, Raoul ; vous deviendrez célèbre. Allons, mon député, dites-moi que vous êtes heureux !

Elle lui avait posé les mains sur les épaules et le regardait de ses yeux ardents.

— Mon succès est votre œuvre, répondit Raoul, et je sens que je deviens votre chose. Je n'ai plus de volonté ; tout ce qui n'est pas vous m'est indifférent.

D'un geste spontané, il l'attira contre sa poitrine, et Marthe entendit le murmure de leurs lèvres réunies...

— « Ohé ! le petit vicomte... on les connaît tes amoureuses ! »

Malgré la distance, le vent leur apporta l'ignoble plaisanterie.

— N'ayez pas de peine, mon ami, cette foule n'est méchante qu'un instant ; elle n'a pas la délicatesse d'épargner ce qui vous touche ; ne lui en demandez pas trop. Vous lui devez votre élection : soyez indulgent. Elle n'est pas foncièrement cruelle ; demain sa colère sera tombée.

— Son enthousiasme aussi.

— Oui, sa colère et son enthousiasme sont passagers. Tout à l'heure, quand ils vous acclameront, ils ne seront pas beaucoup plus sincères que maintenant. C'est un accès de fièvre qui ne reviendra qu'à la prochaine période électorale. Ne pensez donc pas à eux ; pensez à ceux qui vous aiment, à ceux que votre succès réjouit. Vous avez le cœur gros, vous êtes triste : regardez-moi, ne suis-je pas votre amie, votre consolatrice ?

Elle paraissait émue, elle l'était peut-être. Elle avait trouvé l'illusion du désintéressement dont les plus perverses ont besoin pour être heureuses. Raoul, de plus en plus fasciné par les yeux noirs qui se fixaient dans les siens, oubliait sa peine. Il n'entendait plus les clameurs du village, sa sensibilité était captée.

— Alors, c'est à cause de moi que vous irez à Paris ?

— Oui, c'est à cause de vous.

Ils se turent, ne sachant plus que dire. Un mot leur brûlait les lèvres : ils n'osaient ni l'un ni l'autre parler d'amour. Tout leur passé sentimental leur revenait à l'esprit. Raoul savait à quoi s'en tenir sur la vertu de sa consolatrice ; ni lui, ni elle n'éprouvait le besoin d'échanger de vains serments. Ils restaient immobiles sur la terrasse obscure.

— Personne ne nous a vus sortir ? demanda Raoul, soudain inquiet.

Il songea à Marthe, à la pauvre enfant si aimante et si dévouée qu'il trahissait. Un remords l'effleura ;

mais il le chassa très vite. Il était entraîné par une fatalité implacable. Les incidents de la retraite aux flambeaux lui avaient révélé ce que serait désormais sa vie. La rupture avec ses beaux-parents était consommée. Il s'était engagé dans une voie où Marthe, malgré toute son affection, ne pourrait pas le suivre. Aurait-elle l'héroïsme d'essayer que l'entente absolue, l'intimité confiante leur seraient néanmoins à jamais interdites. Son ambition avait dévasté son foyer. Il n'avait plus qu'un refuge, celui que lui offrait, avec une impudente naïveté, la créature voluptueuse dont il était devenu la conquête

## CHAPITRE XIV

### Funérailles.

Comme Mme Daniel l'avait prévu, le calme ne tarda pas à renaître à Venellay. Quelques jours seulement après l'élection de Raoul, le village avait repris sa physionomie habituelle.

La pose des perches à houblon, les « façons » de la vigne, les soins à donner aux cultures si variées du territoire ne permettaient pas aux habitants de penser très longtemps aux choses de la politique ; et quand le soleil de mai vint dorer l'espoir des prochaines récoltes, républicains et réactionnaires avaient oublié leur querelle. Le patient labeur qui féconde le sol nourricier les avait pacifiés et adoucis. Il s'établit entre la terre et le cultivateur une union profonde. La terre puissante et lentement transformée, la terre tranquille où chaque semence lève à son heure donne aux travailleurs des champs un peu de sa puissance et de sa tranquillité. Le

paysan trouve dans le sol même auquel il arrache sa subsistance les vertus les plus solides. On peut modifier les programmes de l'école, changer l'esprit de l'enseignement, répandre des idées subversives, jeter dans les campagnes les causes modernes de trouble, d'anxiété, de division, de révolution ; on peut apprendre aux paysans la *Carmagnole,* mais on ne leur fait pas oublier les leçons de la terre. La terre est leur grande éducatrice. Ils l'écoutent, chaque jour, de l'enfance à la vieillesse ; ils en comprennent le langage obscur ; ils récoltent, en la cultivant, des trésors moraux inestimables. La terre est noble : il y a de la noblesse dans l'âme des paysans. Les plus frustes ont des intuitions étonnantes, un savoir-vivre qui ignore, sans doute, les gestes superficiels, mais qui devine les convenances nécessaires.

Ce jour-là, 14 mai 19..., les trois cloches de Venellay sonnaient le glas funèbre et le village tout entier mettait ses habits d'enterrement. M. Barjon, affublé d'une redingote antique, fraternisait avec M. Marmontel, correspondant local du *Progrès de la Bourgogne*. Les deux hommes montaient ensemble la rue déjà noire de monde, à l'extrémité de laquelle se trouvait la maison de Terrande, le château, comme on disait encore. Ils échangeaient leurs réflexions d'un ton posé et sentencieux.

— On dira ce qu'on voudra, affirmait M. Marmontel, c'est bien triste de perdre son garçon à cet âge-là.

— Il avait tout juste vingt ans, disait M. Barjon.

— Et déjà un si bel homme !

— Il paraît qu'il est mort d'une fluxion de poitrine ?

— Oui, il était déjà malade quand il est retourné à Dijon, il a pris froid en chemin de fer.

Leurs « bourgeoises » les suivaient, toutes deux couvertes d'un châle noir et commentaient, elles aussi, le malheureux événement.

— C'est la pauvre petite demoiselle Papolet qui est désolée ! Ils étaient promis.

— Vous croyez, madame Barjon ?

— Si je le crois ! Mais c'est sûr et certain.

— On dit pourtant que M. François faisait un peu la vie.

— C'est pas vrai, c'est des racontars.

— On parle d'une institutrice de Dijon qui...

— C'est des racontars, que je vous dis. Si vous aviez vu, comme moi, pleurer la pauvre petite demoiselle Papolet, vous ne croiriez pas à de pareilles histoires.

Le cercueil de François, couvert de fleurs, était exposé dans le vestibule. Deux vieilles religieuses l'entouraient, égrenant sans fatigue leurs rosaires. Elles avaient tenu, jadis, l'asile communal ; mais elles compromettaient la sûreté de l'État et avaient dû cesser leurs fonctions. Paisibles et résignées, elles attendaient leur dernier jour en veillant les malades et en priant pour les morts.

Dans la salle à manger et le salon, la famille recevait les condoléances. Les intimes restaient avec eux. Les Papolet étaient là tous les trois. M. et Mme Papolet auraient préféré que Marguerite demeurât à Dijon. Ils n'auraient pas voulu que leur fille fût mêlée à la cérémonie et jouât un rôle qui pût nuire à son établissement. Officiellement, les jeunes gens n'avaient pas été fiancés. Il n'était pas opportun, maintenant que le mariage était impossible, de compromettre Marguerite en la conduisant aux funérailles de « ce jeune homme », comme disait déjà Mme Papolet. Les bruits fâcheux que les futurs beaux-parents accueillaient avec tant de philosophie étaient subitement devenus des charges écrasantes dont le mort était accablé.

— Un jeune homme qui n'avait pas de conduite! osait dire Mme Papolet.

Marguerite n'avait rien répondu ; mais quand ses parents lui avaient notifié leur résolution d'aller sans elle à l'enterrement de François, elle avait dit simplement :

— Si vous ne voulez pas que je vous accompagne, j'irai seule.

M. et Mme Papolet n'avaient pas insisté ; ils craignaient une esclandre.

Marguerite était assise auprès de sa mère, au fond du salon, sur un canapé. Sa toilette était plus significative qu'une vraie toilette de deuil. Malgré les observations de ses parents, toujours hantés par la crainte que leur fille ne se com-

promît, elle avait voulu ne revêtir que du noir ; elle avait rafistolé, tant bien que mal, sa dernière robe de pensionnaire et repris un chapeau démodé. Avec de grands soupirs, M^me^ Papolet l'avait laissé faire.

— Cette petite est ridicule, disait-elle à son mari, elle tient absolument à s'afficher.

Et, de fait, son pauvre et simple costume attirait l'attention, tant il contrastait avec sa tenue habituelle. Cet abandon complet de toute préoccupation d'élégance était bien chez Marguerite la plus évidente manifestation de chagrin. Mais elle ne s'inquiétait guère de l'effet produit. Elle ne rougit même pas lorsque M^mes^ Barjon et Marmontel la saluèrent avec des mimiques de condoléance et lui tendirent la main, avec un air compatissant. Elle était, en ce moment, au-dessus des convenances vulgaires, en dehors de toutes les conventions. Elle ne dissimulait rien ; elle ne « réservait » rien ; aucune prudence égoïste ne modérait sa grande douleur ; aucune arrière-pensée d'établissement ne l'empêchait de pleurer François, son *fiancé*, comme elle se le répétait maintenant. Ce doux nom, qu'elle n'osait plus dire depuis des mois, revenait sur ses lèvres. La mort rapprochait d'elle celui que l'infidélité avait éloigné et lui permettait de l'aimer avec la même tendresse, la même simplicité qu'autrefois. Les torts de l'infidèle avaient disparu ; il ne restait de lui qu'un souvenir idéalisé, purifié par la vertu des larmes.

Combien en avait-elle versé, la pauvre petite, depuis le jour où, rentrée à Dijon avec ses parents, elle avait appris que François était atteint d'une pneumonie ! La maladie avait pris immédiatement un caractère de gravité extrême. Mme de Terrande était accourue et avait passé trois semaines au chevet de son fils. Marguerite aurait voulu se joindre à elle ; ses parents le lui interdirent formellement ; ils refusèrent même de l'accompagner auprès de François. Y aller seule eût été une audace dangereuse pour le cher malade ; c'eût été l'effrayer et lui montrer que sa situation était désespérée. Elle avait dû le laisser mourir loin d'elle, sans l'adieu suprême qu'elle aurait tant voulu lui donner.

Mme Papolet avait seulement consenti, le lendemain de la mort, à la conduire auprès du cadavre de François. Marguerite lui avait arraché ce consentement à l'improviste, comme elles passaient ensemble sur la place des Ducs en allant à l'église Notre-Dame.

— Maman, je t'en supplie, montons, un instant, prier vers lui ! Sa voix tremblait, des larmes brillaient à ses yeux. Mme Papolet n'avait pas pu lui résister.

Elle conservait donc précieusement la mémoire de cette dernière visite ; elle avait gravé dans son cœur les traits immobilisés du cher visage. François était étendu, les mains jointes. Sa mère lui avait passé entre les doigts son chapelet de pre-

mière communion dont la médaille d'or brillait sur le drap blanc du lit ; il avait retrouvé un air de candeur et de jeunesse ; la mort lui refaisait une virginité. Elle l'avait revu tel qu'il lui était apparu lors de leur première rencontre et avait senti revivre en elle, malgré son immense chagrin, l'émotion initiale et décisive.

Mme de Terrande avait alors donné quelques détails sur les derniers moments. Quand le médecin avait jugé la situation désespérée et l'agonie prochaine, la pauvre mère avait doucement préparé son enfant à l'idée de la mort. De lui-même il avait demandé un prêtre. Il s'était confessé, il avait communié et reçu l'extrême-onction avec toute sa connaissance. C'était une grande consolation pour ceux qui le pleuraient.

Un premier service avait été célébré à Dijon, en l'église Notre-Dame, et le cercueil, la veille dans la soirée, avait été transporté à Venellay. Marguerite, fatiguée par les larmes et l'insomnie, sentait défaillir tout son courage ; elle regardait d'un œil distrait l'interminable défilé : habitants du village, nombreux représentants de la « société » des environs, délégués de l'Association des étudiants. Parmi ces derniers, elle reconnut pourtant un jeune homme pâle, aux yeux ombragés d'énormes sourcils noirs : c'était un ami de François, Ludovic Durand, l'instigateur de l'amitié féminine, celui que, tant de fois, elle avait maudit. Était-il revenu de ses chimères, l'incorrigible rêveur qui avait si

imprudemment lancé ses camarades à la recherche des sentiments rares ? Jusqu'à présent, l'expérience personnelle n'avait pu l'instruire : il n'avait pas contrôlé pratiquement la valeur de son idée et était volontairement resté dans l'ignorance qui autorise toutes les illusions. Il se heurtait aujourd'hui à la réalité brutale et devant le cercueil de son ami il dut se résigner à des réflexions amères.

Car François était son disciple ; c'était même son disciple de prédilection, celui dont la docilité le flattait le plus. Compter parmi ses adeptes le fiancé de Marguerite Papolet lui avait paru le plus flatteur des succès en même temps que la démonstration la plus typique de sa théorie. Il avait donc assisté avec une satisfaction vaniteuse aux premières rencontres de l'institutrice et de François ; il en avait même encouragé et facilité quelques-unes sans apercevoir, d'ailleurs, le caractère de son singulier proxénétisme. Il s'était complu dans l'espoir d'observer chez son ami la dualité de sentiments qui lui paraissait naturelle. Et plus la fiancée était belle et plus l'amie était désirable, mieux apparaîtrait la possibilité de l'harmonieux accord entre ce qu'il appelait l'ange et la bête.

Le malheureux avait prêché l'amitié féminine sans seulement la connaître. Il ne soupçonnait même pas les conditions exceptionnelles auxquelles est soumise la réalisation de cet exquis sentiment. Il croyait naïvement à la vertu d'une prétention

d'originalité sans base profonde. Il aurait dû se douter pourtant que ses amis apporteraient dans leurs amitiés féminines la médiocrité et la banalité de leurs caractères et qu'un engouement passager n'équivaut pas à une transfiguration.

Tous ses rêves avaient abouti à une liaison et à une mort. Cette liaison et cette mort étaient un peu son œuvre, et quand il aperçut Marguerite, l'innocente victime de sa vanité d'idéologue, il comprit enfin qu'il avait été criminel. Le remords ne devait pas l'affecter longtemps ; ses illusions devaient survivre à cette catastrophe ; elles enfonçaient en son âme des racines trop solides. Du moins connut-il une heure de pleine lucidité. C'est beaucoup dans la vie d'un être de son espèce ; il en est qui ne connaissent jamais cette heure-là, qui conservent toujours, au milieu même des douleurs qu'ils ont provoquées, leur sereine inconscience et leur immuable optimisme.

— Oh ! chère madame, quel horrible événement !

Mme Daniel pressait les mains de la comtesse et multipliait, avec une insistance indiscrète, ses démonstrations.

Marguerite entendit murmurer : « En a-t-elle, un aplomb ! »

Il lui sembla aussi qu'on ajouta : « Pauvre Marthe ! »

L'arrivée du clergé raviva sa préoccupation essentielle.

La mort édifiante de son fiancé ne la rassurait pas pleinement; elle tremblait en pensant aux exigences de la justice divine. Ce qui l'inquiétait surtout, c'est que François n'avait pas pu réparer le mal qu'il avait fait; c'est que sa faute lui survivait dans des conséquences redoutables; qu'il ne serait pas là pour les connaître et y faire face. Elle était trop juste et trop impartiale pour attribuer à Renée toute la responsabilité de la faute commune; elle comprenait qu'il en méritait la plus grande part; que lui, son fiancé, était le moins excusable. Le souci du salut de François redoublait ses généreux scrupules. Puisqu'il fallait une réparation, puisqu'un devoir inéluctable restait à remplir, elle remplirait ce devoir, elle assurerait cette réparation. L'amour si intense qu'elle avait consacré à François avait créé entre eux une sorte de solidarité. Elle trouvait tout simple, elle, la fiancée trahie, la vierge abandonnée, d'imposer à son innocence le fardeau de l'expiation. En quoi consisterait-il? elle ne le savait pas encore. Elle savait seulement que François laissait une dette morale, et elle prenait la résolution de l'acquitter. C'était sa façon de prier pour lui; plus exactement, la conclusion logique de sa prière.

Le cortège eut à peine le temps de se former avant d'arriver à l'église; puis, la messe terminée, il se déroula dans la belle lumière de cette matinée de printemps. Une brise douce secouait les marronniers dont les fleurs tombaient comme une neige.

Les chants funèbres n'altéraient pas la joie éclatante de la nature; ils étaient perdus dans l'universelle allégresse, dans l'ardent cantique de la vie renouvelée. Entre les houblonnières, les champs de sainfoin épanouissaient leurs fleurs rouges; déjà les blés laissaient deviner les épis. Et partout, sur les arbres de la route, dans les haies et dans les buissons, chantait, effaré et joyeux, le peuple innombrable des petits oiseaux.

Marguerite, avec ses parents, venait presque immédiatement après la famille. Elle pouvait voir le comte de Terrande dont la haute stature avait fléchi et qui marchait d'un pas hésitant, comme frappé de stupeur; elle pouvait voir Marthe, au bras de sa mère et Raoul, à côté d'elles, l'air absent; et toute la famille, les oncles, les cousins, les alliés, ceux qui ne se réunissent qu'aux enterrements. Ils étaient là au grand complet, et tous les amis suivaient et le village tout entier accompagnait François vers sa tombe.

— Il ne manque qu'*elle!* pensa soudain Marguerite. *Elle*, celle qu'il a aimée, sa femme... Elle n'a même pas le droit de pleurer avec tout le monde; elle n'a même pas le droit d'avouer son malheur; nulle main amie ne pansera sa blessure, personne ne la sauvera du désespoir. On l'ignorera ou on la méprisera. Lui n'était pas méprisable; alors pourquoi la mépriser, elle?

La pensée de cette infortune plus cruelle encore que la sienne obséda Marguerite et redoubla ses in-

quiétudes. Sur le bord de la route, dans un campement de bohémiens, une femme allaitait son nouveau-né. La vue de cet enfant exagéra encore ses craintes. Pour la première fois, elle envisagea dans le cas de François cette forme spéciale de responsabilité : l'enfant, l'enfant représentant et perpétuant la faute, recueillant malgré lui l'héritage de honte, l'enfant sans père, l'infortunée victime sur qui retombent tous les conséquences du péché, le client désigné des bagnes ou des maisons de fous. Il existait peut-être, l'enfant de François, de la mystérieuse existence de ceux qui ne sont pas encore nés. Oh ! si cela était, quelle charge nouvelle sur la mémoire du mort ! Quelle rançon il faudrait payer pour lui ouvrir le ciel !

Et Marguerite se disait que seule, dans toute l'assistance, elle avait ces préoccupations nécessaires. A quoi servait de s'attendrir sur le sort d'un jeune homme « fauché à la fleur de l'âge », comme disaient les journaux de Dijon? Sa foi ardente lui représentait François plus vivant que jamais, commençant la vie définitive dans l'immortalité. Elle le voyait dans le lieu des expiations purificatrices, implorant le secours de ceux qui l'aimaient ici-bas, les suppliant d'abréger ses souffrances, de hâter sa libération. Certes, elle connaissait l'efficacité de la prière, des messes, des indulgences, et toute l'économie merveilleuse de la communion des saints; elle comprenait cependant qu'une tâche plus efficace encore lui incombait. Mêlée à la vie sentimen-

tale de François, elle ne se croyait pas absolument étrangère à sa faute. La faute commise par son fiancé n'était pas de celles qui se réparent par la récitation d'une pénitence et dont le repentir comporte le ferme propos de n'y plus penser. Si François avait vécu, il aurait dû y penser longtemps, peut-être toujours. La jeune fille qui s'était si facilement laissé prendre, qui s'était même si imprudemment donnée et presque offerte, n'en était pas moins une victime. Comment mettre en balance l'égarement d'une pauvre petite institutrice libre penseuse et le péché de François? Qu'aurait-il dû faire s'il avait vécu? Marguerite tremblait en pensant aux obstacles qui se seraient opposés à l'accomplissement pur et simple de son devoir, à la coalition des prudences, des intérêts, des convenances et des lâchetés contre la justice. Eh bien! ce que François ne pouvait plus faire, ce qu'il n'aurait peut-être pas fait, elle le ferait. Le sort de sa rivale deviendrait son souci constant. Ainsi se précisait le devoir d'expiation et de réparation dont l'idée la hantait depuis plusieurs mois. C'était la solution logique de toutes ses angoisses. Quand elle l'eut trouvée, il lui sembla qu'elle respirait mieux.

Le cercueil de François fut déposé dans le caveau de la famille de Terrande. Un étudiant prononça quelques paroles d'adieu. Marguerite n'essaya pas de retenir ses larmes en donnant à son ami disparu la dernière bénédiction. L'eau bénite dont elle aspergea le cercueil lui parut le symbole des adou-

cissements que son sacrifice apporterait au sort de François ; le signe de la croix qu'elle traça au-dessus du cadavre lui représenta la rédemption à laquelle elle avait résolu de collaborer. Et les larmes qu'elle versa, sans nul souci des yeux qui l'observaient, furent douces, infiniment douces.

## CHAPITRE XV

### La bonne folie.

« Les petits anges sont des petits enfants bien sages qui ont des petites ailes, comme les hirondelles, et qui font de la musique autour du petit Jésus. »

Penchée sur le berceau dont elle écartait les rideaux de mousseline, Hélène essayait d'endormir son fils; elle lui répétait, de plus en plus doucement, la même phrase :

« Les petits anges sont des petits enfants bien sages qui ont des petites ailes, comme les hirondelles, et qui font de la musique autour du petit Jésus. »

Les jolis mots évoquaient de riantes images; l'enfant écoutait, les mains crispées aux doigts de sa mère et prolongeait, en résistant au sommeil, le plaisir d'écouter. Petit à petit disparut le sourire qui plissait sa bouche; ses yeux se fermèrent com-

plètement; un souffle régulier révéla le sommeil. Avec mille précautions, Hélène rompit l'étreinte des menottes potelées; l'enfant poussa un soupir, se retourna du côté du mur et continua à dormir.

— Ce n'est pas trop tôt, lui fit observer le général, quand elle rentra au salon. Il me semble, ma fille, que tu gâtes ton petit Paul. Est-ce que ton mari ne te reproche pas d'être faible?

— Lui? au contraire; je suis obligée de réagir contre sa faiblesse.

— Elle est bonne, celle-là! s'écria Pierre Brissac qui rentrait.

Il embrassa sa femme sur les deux joues et, pour terminer, à la dérobée, sur les lèvres.

— Elle est bonne, celle-là! Moi faible, toi réagissant contre ma faiblesse! Vraiment, les femmes ont toutes les audaces.

— Je n'accuse pas sans preuve, répliqua Hélène, après lui avoir rendu son baiser. Allons, monsieur mon mari, répondez-moi : N'avez-vous pas exigé, mercredi dernier, qu'on promène Paul de huit heures à dix heures du soir? Quand la bonne l'avait recouché, ne le repreniez-vous pas sitôt qu'il ouvrait la bouche?

— C'est vrai; mais, ce soir-là, il était très énervé par une dent qui perçait; il fallait éviter des convulsions.

— Et avant-hier, qui donc, de guerre lasse, a donné à son fils l'hospitalité du lit conjugal?

— Tu sais bien qu'il était un peu enrhumé et

qu'il eût été dangereux de le laisser se découvrir dans son berceau.

— Mes enfants, dit le général, vous avez tort de vous disputer, vous me semblez vous entendre parfaitement; vous êtes deux têtes dans le même petit bonnet.

— C'est vrai, remarqua Pierre, nos préoccupations se rencontrent sans cesse sur le même objet; nous pensons ensemble à une chose unique.

Il regarda longuement Hélène, de ses bons yeux bleu clair d'où rayonnait sa loyale tendresse, et, malgré la présence de son beau-père, il s'approcha d'elle et l'embrassa une fois encore.

— Sais-tu que j'ai rencontré Marguerite Papolet avec son père? Elle viendra peut-être te voir tout à l'heure.

— Quel visage lui as-tu trouvé? On la dit changée.

— Oui, très changée, mais à son avantage : le chagrin l'a embellie.

— Pauvre mignonne!

— J'ai vu hier, dit le général, celle dont elle aurait dû devenir la belle-sœur, Mme Verdier. Tu l'as connue, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Hélène, assez pour l'estimer et l'aimer beaucoup.

— C'est celle-là surtout qu'il faut plaindre. Mon ami Papolet prétend qu'elle n'a que ce qu'elle mérite et lui reproche plus son mariage qu'il ne reproche à son mari de la tromper. C'est injuste.

Elle a été victime de ses illusions sans doute, mais surtout de son mari. La victime est plus intéressante que le bourreau.

— Quel polisson, ce Raoul Verdier ! dit le capitaine, — et il incarne la souveraineté du peuple ! Il ne sait pas se conduire et il fait des lois ! Il n'a même pas l'excuse de la passion, car vraiment cette juive...

Il fit un geste de dégoût.

— Cette juive l'a, paraît-il, complètement ensorcelé, dit Hélène. Lui aussi est à plaindre.

— Tu exagères, ma chérie ; il ne faut pas voir des victimes partout. Un mari qui trompe sa femme est d'abord et surtout un coupable.

Hélène, ravie, applaudit à cette fière déclaration.

La froide Hélène, la grande amie impassible et raisonnable, était devenue une femme très amoureuse de son mari, ce qui n'est déjà pas si banal. Elle n'avait pas fait ce que l'on appelle communément un mariage d'amour. A vrai dire, elle ne s'était pas résignée, non plus, à un mariage de pure convenance ; elle était restée dans le sage milieu, elle avait fait un mariage de sympathie. De la sympathie, de l'estime, peut-être même de l'admiration, tout cela formait le sentiment complexe et, d'ailleurs, nullement passionné qui avait fait battre son cœur de fiancée. L'amour était venu petit à petit, à l'usage ; et l'expérience, au lieu de la désillusionner, comme il arrive trop souvent, lui avait au contraire révélé l'essence même de son bonheur.

Son Pierre aux longues moustaches, à l'allure martiale, à l'esprit si cultivé et au cœur si aimant, l'avait conquise tout doucement et s'était laissé conquérir. Une sujétion égale leur donnait à tous deux l'illusion de l'indépendance. Ils s'aimaient de toute leur âme, de toute leur jeunesse ardente et de tout l'attendrissement qui les faisait se pencher ensemble sur un berceau. Ils s'aimaient d'amour conjugal, une sorte d'amour que la littérature ne connaît guère, mais dont la réalité offre quelques exemples. Ce n'est pas l'exécrable folie, l'orageuse volupté du romantisme, c'est l'équilibre parfait, l'harmonie incarnée, la pleine satisfaction du cœur, des sens et de l'esprit.

Pierre insista :

— Il ne faut pas suivre la mode du jour, elle est démoralisante. L'indulgence excessive devient une complicité. Raoul Verdier est une victime, peut-être, mais une victime de sa lâcheté.

Le général intervint :

— Marthe devrait demander la séparation de corps. Ses parents le désirent, mais jusqu'à présent elle résiste. On espère la convaincre.

— J'espère bien, dit Pierre, qu'on ne la convaincra pas.

— Il me semble, mon ami, que tu es un peu illogique, insinua Hélène. Après ce que tu viens de dire de Raoul...

— J'ai dit, et je maintiens que Raoul est un triste personnage et un piètre mari ; mais je persiste à

croire que l'on a tort de pousser sa femme à demander la séparation.

— Mais si elle est malheureuse...

— Encore un préjugé, ma bonne Hélène. Si elle est malheureuse, on doit la plaindre, mais surtout l'encourager à faire son devoir. Si la situation devient intenable, elle s'en apercevra bien toute seule. La séparation de corps est une capitulation ; elle n'est permise qu'à la dernière extrémité, car enfin le but du mariage n'est pas le bonheur...

Hélène protesta avec une spontanéité charmante.

— Non, répéta Pierre, le but du mariage n'est pas le bonheur. Personne n'a droit au bonheur. Il me semble que le monde interprète faussement la loi religieuse et morale relative à la séparation de corps. Depuis le jour où, le divorce étant rétabli, elle n'a plus été demandée que par les fidèles observateurs de l'indissolubilité, la séparation de corps est devenue, en quelque sorte, une chose bonne en soi. Demander seulement la séparation de corps, ne pas profiter de la loi impie est considéré comme une manifestation religieuse. Jadis, on jugeait, selon les circonstances et pour des motifs spéciaux, l'opportunité et la moralité de cette mesure. Aujourd'hui, l'horreur du divorce nous pousse à approuver, sans distinction, toutes les séparations de corps. Des difficultés surgissent-elles dans un ménage ? Celui des époux qui prend l'initiative d'une instance n'est blâmé que s'il cherche à divorcer. Dans ce cas-là, on ne lui repro-

chera pas seulement un attentat contre le sacrement indissoluble; on n'hésitera pas à discuter ses griefs. Choisit-il, au contraire, la séparation de corps? Alors, tout est parfait, la loi divine est observée. Et n'objectez pas que la demande était précipitée, que le temps aurait dissipé des malentendus, que la responsabilité des fautes était peut-être partagée, qu'avant de risquer l'irréparable, il faut examiner sa conscience, « ouvrir ses yeux », se demander si l'on a fait tout ce que l'on devait, tout ce que l'on pouvait... Neuf fois sur dix, vous prêchez dans le désert. « Songez donc ! elle aurait « pu demander le divorce et, en bonne chrétienne, « elle s'est contentée de la séparation de corps; « c'est admirable. » C'est bien cela, n'est-ce pas? Je n'invente rien. Ainsi la séparation, dont l'idée ne correspond qu'à un devoir négatif, celui de ne pas divorcer, a usurpé, petit à petit, la valeur positive et absolue d'une bonne action.

Le général, dont l'opinion avait été si carrément contredite, s'était plongé dans la lecture du journal. Il poussa soudain une exclamation :

— Lisez ceci, dit-il, en montrant à ses enfants un entrefilet précédé d'un titre en gros caractères : *Une désespérée.*

« Mlle R. D..., institutrice démissionnaire, a « tenté de se donner la mort. La propriétaire de la « chambre garnie qu'elle occupe, 56, rue Marat, l'a « trouvée ce matin sans connaissance, étendue sur « le parquet, à côté d'un réchaud. Un médecin du

« voisinage, appelé en toute hâte, lui prodigua les « soins les plus empressés et parvint, après de « longs efforts, à la rappeler à la vie. On attribue « à des chagrins intimes cet acte de désespoir. »

La bonne annonça : « Mlle Papolet. »

Marguerite tendit la main aux deux hommes et embrassa son amie.

— J'ai su votre passage à Dijon, et j'ai voulu en profiter. Mon père était appelé ici par une réunion du comité de l' « Effort libéral ». Je l'ai suivi à cause de vous.

— Vous avez eu une bonne idée, dit le général. Restez-vous longtemps à Dijon ?

— Maman nous rejoindra tout à l'heure et nous retournerons demain soir à Venellay.

— Il est donc convenu que vous déjeunerez tous trois à la maison.

— A vos ordres, mon général, et merci.

— Et maintenant, dit M. Sambartin, je vous laisse bavarder avec Hélène. Pierre, m'accompagnez-vous au cercle militaire ?

Quand elles furent seules, Marguerite demanda :

— Comment va votre petit Paul, mon « neveu » ?

— Il va très bien ; mais il dort maintenant. Voulez-vous le voir sans le réveiller ? C'est le deuxième somme de la journée ; le voyage l'a fatigué.

Hélène ouvrit la porte qui séparait le salon de sa chambre à coucher et toutes deux, sur la pointe des pieds, s'approchèrent du berceau où l'enfant dormait. Bien à plat sur le dos, les bras presque

écartés en croix et les poings fermés, il avait un air de béatitude. Sur son front, un peu en moiteur, quelques mèches blondes étaient collées. Parfois, un sourire à peine esquissé détendait l'immobilité de ses traits.

— Heureux âge ! murmura Marguerite.

Puis elles revinrent au salon.

Hélène était très embarrassée. Sur la table traînait le journal qui racontait le tragique fait-divers. Elle se demandait si Marguerite était renseignée.

— Allons, venez vers moi, tout près de moi, ma petite sœur. Je suis heureuse de vous retrouver et d'avoir toute une bonne après-midi à passer avec vous. Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ? Vous avez toujours confiance en moi ?

— Oui, répondit Marguerite, j'ai toujours confiance en vous et si j'ai tant voulu vous voir aujourd'hui, c'est que j'ai besoin, encore une fois, de vos conseils et de votre affection.

Elle hésita. Des larmes lui voilèrent les yeux. Hélène lui prit la main.

— Je suis toute désorientée, poursuivit-elle ; vous êtes la seule personne avec qui je puisse causer. Loin de vous, je suis obligée de me taire ; alors, vous comprenez, j'ai perdu l'habitude de parler de certaines choses.

— Vous n'avez pas besoin de parler, ma petite amie. Je vous devine et vous comprends sans cela. Vous avez eu beaucoup de peine. Vous l'aimiez tant, n'est-ce pas ?

Marguerite l'approuva d'un regard reconnaissant.

— Oui, continua Hélène, vous l'aimiez de tout votre cœur, et vous souffrez de ne pas pouvoir le pleurer à votre aise. Les distractions que l'on vous a imposées, cet été, vous ont fait mal.

— C'est affreux, dit Marguerite, de vivre en étrangère sous le toit paternel, de garder pour soi toutes ses impressions, de ne communiquer ses idées à personne. Tel est mon sort, cependant. J'ai essayé quelquefois de parler à maman d'une façon intime, comme je vous parle, et savez-vous ce que j'ai tout de suite compris ? On cherche déjà à me *remarier*.

Marguerite employa naturellement cette expression, sans même apercevoir qu'elle était un peu forte.

— Mais, poursuivit-elle, à quoi bon me plaindre ? Ce que j'ai à vous dire est autrement important que mes misères. Vous savez que François s'était lié avec une institutrice ?

— Oui, je sais tout, ma chérie.

— Cette jeune fille n'était pas une vulgaire coureuse. Elle avait eu, jusqu'à sa rencontre avec François, une conduite irréprochable. Quelle est exactement sa part de responsabilité dans la faute commune ? C'est le secret de Dieu. J'ai toujours pensé, néanmoins, que le plus coupable des deux était François, que ses principes religieux, son éducation, sa fortune, constituaient des circons-

tances aggravantes, tandis que la pauvre institutrice était, à bien des égards, très excusable. Je vous étonne en parlant ainsi, ma bonne Hélène. C'est cependant mon amour pour François qui m'a amenée à cette appréciation. Le souci de son âme et le désir de participer à son salut m'ont conduite à le juger sévèrement. J'ai pris la résolution de réparer sa faute, et, dès lors, je me suis intéressée à ma rivale. J'ai appris des choses navrantes. Elle est enceinte. Pour ne pas être révoquée, elle a dû donner sa démission ; depuis quelques mois, elle habite dans une chambre garnie ; je sais son adresse. Elle fait des travaux de couture et des copies. C'est de Madeleine Parasson que je tiens tous ces renseignements. Il faut absolument que j'agisse ; mais je ne sais pas quoi faire, et je suis venue vous demander conseil.

Hélène avait observé attentivement son amie et lu sur sa physionomie une résolution inébranlable. Quand Marguerite avait dit : « il faut absolument que j'agisse », elle avait eu l'impression d'une volonté que rien n'arrêterait.

Marguerite la regardait maintenant bien en face ; elle avait perdu toute hésitation et toute timidité. Hélène lui tendit le journal.

— Lisez, dit-elle.

Marguerite avait à peine lu l'entrefilet qu'elle s'écria :

— Il est temps d'agir, je vais chez Renée.

— Je vous en prie, Marguerite, réfléchissez.

— J'y ai souvent réfléchi. Depuis un mois, j'ai résolu de faire cette visite; l'occasion me manquait, je l'ai aujourd'hui. Je ne dois pas attendre plus longtemps ; qui sait si la malheureuse ne renouvellerait pas bientôt sa tentative?

— Vous flattez-vous de l'en empêcher?

— Oui, j'espère la réconcilier avec la vie. Je veux d'abord lui assurer sa subsistance et celle de son enfant.

— Comment pourrez-vous le faire sans vos parents?

— Vous oubliez que je suis riche, que dans cinq mois j'aurai la libre disposition de ma fortune personnelle. Aussitôt majeure, je jouirai d'un revenu de 7,000 francs. N'aurai-je pas le devoir d'en consacrer une partie à l'enfant de François?

Hélène était si interloquée qu'elle ne trouva rien à répondre. Marguerite reprit :

— J'étais venue pour vous demander un conseil; ce que m'apprend le journal me dispense d'être conseillée. Je dois aller immédiatement vers Renée Dorlet.

Elle se leva avec vivacité et Hélène n'essaya plus de la retenir.

— Vous avez raison et vous êtes courageuse. Allez, Marguerite, ce que vous faites là est admirable.

Marguerite répondit simplement :

— C'est pour lui !

« Ainsi, se disait Hélène, quand elle eut reconduit

son amie à la porte, il y avait autrefois une petite Marguerite frivole, légère, coquette même, dont les préoccupations n'allaient guère au delà des vanités mondaines. Elle avait bien quelques idées généreuses, mais elle ne savait pas les vivre. Elle a aimé, elle a été trahie, elle a souffert. La douleur l'a repétrie pour une vie parfaite; son cœur broyé est devenu plus tendre encore, et la voilà qui atteint tout naturellement l'héroïsme. Oui, la parole évangélique est vraie : « Bienheureux ceux qui pleurent. »

Vers la fin de l'après-midi, elle eut la visite de Marthe. Après un échange de politesses banales, Marthe lui dit :

— Le sujet dont je veux vous entretenir est bien grave. Excusez-moi de venir troubler par mes doléances votre tranquille bonheur. M'autorisez-vous à vous parler comme à une amie ?

— Certainement, répondit Hélène. Nous nous connaissons depuis peu et nous n'avons pas eu souvent l'occasion de nous rencontrer; mais je vous assure que mon affection vous est acquise.

— Merci. C'est Marguerite Papolet qui m'a donné, sans le vouloir, l'idée de m'adresser à vous. Elle m'a tant vanté votre sagesse et votre discrétion...

— Vous pouvez compter sur ma discrétion et sur mon amitié.

— Ce que je venais vous confier n'est malheureusement un mystère pour personne.

— Oui, je sais, vous n'êtes pas heureuse.

— Mes parents me poussent à demander la séparation de corps. Je suis très indécise; que dois-je faire?

Le spectacle de cette malheureuse qui venait implorer une direction bouleversa Hélène. Elle ne savait que dire.

— Croyez-vous qu'il soit urgent de prendre une décision?

— Mes parents me tourmentent sans cesse; toute ma famille se joint à eux pour m'engager à agir en justice. Je ne sais pas leur répondre. Les torts de mon mari sont évidents, et je ne vois guère la possibilité de reprendre une vie commune dont il ne veut plus. Et pourtant...

Marthe hésita, prise d'une timidité soudaine, rougissante...

— Et pourtant je l'aime toujours et je voudrais espérer malgré tout. Est-ce raisonnable?

— C'est mieux que raisonnable, ma chère amie, c'est nécessaire, affirma Hélène.

Elle entendait encore les énergiques paroles de Pierre : « La séparation de corps est une capitulation; elle n'est permise qu'à la dernière extrémité. » Quand on aime et qu'on espère, on n'en est pas à la dernière extrémité.

— Espérez, poursuivit-elle; attendez patiemment. N'abandonnez pas votre mari; gardez-lui, pour les jours de désillusion et de repentir, une fidélité accueillante.

— Vous avez raison. C'est cette parole-là que je

venais chercher auprès de vous. J'ai tant besoin d'être encouragée ! Aurai-je la force de résister plus longtemps à ma famille ? Si je résiste victorieusement, c'est la rupture complète, et que deviendrai-je alors, abandonnée de mes parents et de mon mari ?

— Ma chère amie, dit gravement Hélène, vous appartenez d'abord à votre mari ; vous devez tout lui sacrifier. Mais vos craintes sont exagérées ; vos parents s'inclineront devant votre inébranlable volonté. Faites-leur comprendre la grandeur du devoir auquel vous obéissez. Ce n'est pas impossible. Ils vont avoir sous les yeux un exemple qui les fera réfléchir... C'est Marguerite Papolet qui le leur donnera. Certes, les événements sont providentiellement combinés. Savez-vous ce que fait Marguerite pendant que vous prenez ici des résolutions vaillantes ? Elle fait la plus extravagante et la plus miséricordieuse de toutes les démarches. Elle est auprès d'une jeune fille qui fut la maîtresse de son fiancé, de votre frère François ; elle la console avec toute la tendresse affectueuse d'une sœur. Elle la conjure d'abandonner l'idée du suicide ; elle lui promet de l'aider à élever l'enfant qui va bientôt naître et qui devra l'existence à l'infidélité de celui qu'elle aimait. Ce qu'elle fait est insensé aux yeux du monde. Notre milieu sera d'abord scandalisé de cette inconvenance et se moquera de cette folie. Finalement, la beauté du geste sera comprise.

— Oui, répéta Marthe, après quelques instants de méditation, la beauté du geste sera comprise. On comprend assez facilement, d'ailleurs, les attitudes extraordinaires. Il vaut mieux avoir raison avec éclat et contredire bruyamment l'opinion générale. L'accomplissement de mon devoir, au contraire, sera modeste, effacé. Je n'aurai pas, comme Marguerite, la griserie de la lutte ouverte contre les tyrannies de l'opinion, ni la joie du succès. La beauté de mon geste ne sera pas comprise, allez. Mais cela m'importe peu. Ce qui me peinera le plus — je vous en fais la confidence — ce sera de perdre l'estime de ma mère.

— Pourquoi ? Il me semble plutôt que...

— Maman m'a déclaré que le souci le plus élémentaire de ma dignité m'imposait la séparation de corps ; que je devais, sans doute, comme chrétienne pardonner à mon mari sa trahison, mais que mon honneur de femme m'interdisait la reprise de la vie commune.

— Ma chère amie, répondit Hélène, vous devez respecter et je respecte infiniment M^me^ de Terrande. Mais, en pareille matière, vous devez apprécier vous-même les raisons de votre conduite. En patientant, vous ferez votre devoir ; vous irez peut-être au delà de votre devoir ; cela n'en sera que plus beau. Il ne peut pas y avoir d'incompatibilité entre le devoir et l'honneur ; il n'est jamais honteux de pardonner.

— Je pense comme vous, dit Marthe, mais je

n'arrive pas à convaincre ma mère. Sur ce point, elle est irréductible.

Marthe déplorait ainsi, sans songer à généraliser sa remarque, une divergence de vues qui sépare, en beaucoup de familles, la génération nouvelle de celle qui la précède. Jusqu'à ces derniers temps, les préoccupations morales étaient ordinairement limitées à la moralité proprement dite, à la question des mœurs. Il a fallu le mouvement récent qui pousse l'intérêt vers les questions sociales pour mettre en valeur les autres devoirs, particulièrement les devoirs de justice, et faire mieux connaître les fautes qui y correspondent. Alors, la notion d'immoralité s'est élargie. Le péché d'inconduite n'a plus la gravité spéciale que lui assurait sa prépondérance; la pureté des mœurs n'est plus l'unique élément d'appréciation. Par exemple, on assiste à une métamorphose de l'idéal d'un jeune homme « comme il faut ». L'idéal ancien se trouvait réalisé dans le « bon petit jeune homme », dans l'édifiant congréganiste qu'une éducation de serre chaude avait préservé du contact du monde. La sagesse, pour lui, consistait à persévérer dans son pieux isolement, à cultiver jalousement sa vertu. Il était, d'ailleurs, l'objet d'une admiration dédaigneuse. Les préférences allaient pratiquement au bon vivant, à celui qui use de la vie. Un type nouveau tend à se multiplier, dont la vertu n'est plus un objet d'ironie. Les jeunes filles, elles aussi, ont abandonné la mode ancienne. Des uns et des autres

on exige une vertu active et conquérante, une générosité audacieuse. La charité elle-même, sous la forme antique de la bienfaisance, n'est plus considérée comme l'unique solution du devoir d'amour. On la comprend d'une façon plus large, et l'on se préoccupe d'abord de la justice.

Cette préoccupation qui travaille l'élite de la génération nouvelle et qui la conduit quelquefois à de puérils excès, lui donne cependant une physionomie morale très attachante.

En ouvrant à la jeunesse des horizons illimités, elle la détache et la préserve des considérations trop exclusivement personnelles. En élargissant ses sympathies, elle atténue ses répugnances particulières et amoindrit, dans une certaine mesure, sa faculté de souffrir. La trahison d'un époux n'est plus, pour celle qui la subit, une catastrophe où s'anéantissent toutes ses illusions et tous ses espoirs. Elle a d'autres espoirs et d'autres illusions et conserve ainsi, avec des raisons de vivre, la force de lutter quand même et de faire revivre le bonheur perdu. On a vu, du reste, par l'exemple de Marguerite, à quel degré d'indulgence pouvait mener l'idée de justice chez les âmes scrupuleuses et promptes à s'accuser elles-mêmes.

Cette mentalité complexe est difficilement comprise par certains parents, par certaines mères surtout qui, en toutes choses, ont des appréciations simplistes et qui ne savent pas discerner les nuances. Hélène n'avait jamais souffert de ce désac-

cord. Sa mère devinait, au moins, ce qu'elle ne comprenait pas. Marthe trahie et incomprise lui parut doublement à plaindre.

— C'est extraordinaire, dit-elle à son mari, quand il rentra, il faut croire qu'on m'attribue une sagesse infaillible !

Rapidement, et sans violer les confidences intimes qui lui avaient été faites, elle parla à Pierre des visites qu'elle avait reçues.

— Approuves-tu, au moins, ma conduite? Je suis si heureuse, si tranquille avec toi, je vis si loin des agitations dont souffrent mes amies que je ne suis guère capable de les conseiller. N'ai-je pas été intransigeante à l'excès ? C'est facile quand il s'agit des autres.

— Non, tu as dit ce qu'il fallait dire et je t'approuve. Tu connais d'ailleurs ma façon de penser en ce qui concerne la femme de Raoul Verdier. Quant au cas de ton amie Marguerite, il est un peu différent. Elle n'obéit pas à un devoir impérieux et tu as bien fait de lui opposer quelques objections pour t'assurer qu'elle est bien décidée.

— Oh ! dit Hélène, il n'y a pas de doute. J'ai appris à la connaître, cette petite Marguerite. Lorsqu'elle veut quelque chose, c'est sérieux ; si elle a le cœur tendre, elle a la tête dure. Rien ne l'arrêtera. Je ne pouvais pas la laisser partir seule, sans l'accompagner de mes encouragements...

— Et même de ton admiration, interrompit

Pierre. Oui, ma chérie, de toute ton admiration. Cette enfant-là est admirable.

— Et tu penses, sans doute, que moi je ne serais pas capable d'agir comme elle.

Pierre protesta :

— Pourquoi me prêter cette pensée désobligeante ?

— Voyons, sois sincère, insista Hélène, avoue donc qu'à ton avis je ne suis pas de l'espèce des héroïnes. N'hésite pas, n'aie pas peur de me blesser. Je n'ai pas de prétentions surhumaines, moi; j'étais destinée au bonheur tout simplement.

— Eh bien! soit. Tu n'es pas une héroïne et je le préfère. Il faut payer trop cher cette gloire-là. Tu es la femme et je suis l'homme des devoirs moyens; nous suivons la route ordinaire des braves gens; ce n'est déjà pas si facile, et nous avons tout de même quelque mérite à ne pas nous en écarter. La Providence nous épargne les douleurs excessives et ne nous impose pas une vertu singulière. Nous sommes faits l'un pour l'autre. La modération unie à la sagesse, la prudence alliée au bon sens, de la fermeté aussi, n'est-ce pas, ma chérie, et de la constance : voilà de quoi édifier, avec l'aide de Dieu, une félicité bien humble et bien solide.

— Au fond, dit Hélène, attendrie et amusée, nous sommes d'affreux bourgeois.

— Oui, répondit Pierre sans sourire, nous sommes de vulgaires bourgeois. C'est notre desti-

née, probablement, de rester dans l'honnête médiocrité morale. On ne modifie pas sa destinée; mais il faut la connaître, la comprendre, ne pas se créer une destinée factice, obéir toujours aux circonstances impérieuses qui peuvent commander un bouleversement des habitudes. Le métier militaire si facile et si pacifique, en temps de paix, réserve des surprises. Un guerrier sommeille en moi, attendant le réveil en campagne.

— Qui ne sonnera jamais.

— Qui sait ? Vois-tu, c'est le défaut de notre milieu de trop croire à la paix, à l'immobilité, à la pérennité des conditions douces de la vie. Il y a d'autres guerres que celles avec l'étranger. Au sein même de notre société, le passé et l'avenir se livrent l'éternelle bataille. Le monde bien pensant, dont nous faisons partie, est resté longtemps et est encore beaucoup trop inerte. Pendant que tout change autour de lui, il se complaît trop dans l'admiration de son ordre intérieur. Pendant qu'autour de lui la multitude crie sa soif de sincérité, il maintient précieusement les formules confortables dont sa tranquillité a besoin. Il ferme les yeux quand l'évidence le blesse. C'est le monde « peu pensant », disait mon professeur de philosophie qui, depuis, est devenu évêque.

Hélène se souvint alors d'une visite qu'ils avaient faite ensemble, en voyage de noces, à un prélat du centre de la France, très moderne, très pieux, très préoccupé des intérêts spirituels de la majorité de

ses diocésains, navré de ce qu'il appelait « le malentendu réactionnaire » et s'efforçant de le dissiper, au risque de déplaire à une petite minorité qui voulait faire payer trop cher ses largesses. Il avait, quelques semaines auparavant, rappelé cette vérité élémentaire que l'Église plane au-dessus des partis et des formes de gouvernement, n'est inféodée à aucun mode périssable de l'autorité politique ; il avait constaté, en le déplorant, que des milliers de braves gens s'excommunient d'eux-mêmes parce qu'ils sont républicains, et critiqué les journaux — anticléricaux ou catholiques — qui perpétuent, dans l'esprit des simples, l'idée d'une union nécessaire entre le trône et l'autel. Sa lettre pastorale avait soulevé des tempêtes.

Hélène et Pierre l'avaient trouvé dans l'émotion de cette polémique où il fit preuve d'une si spirituelle indulgence.

— Mon cher enfant, avait-il dit à son ancien élève, qu'il prenait volontiers pour confident, cette lamentable histoire n'est que la manifestation aiguë, et heureusement exceptionnelle, d'un état d'esprit très généralisé. Certains monarchistes ne peuvent admettre que je blâme leur prétention de régenter l'orthodoxie ; mais ils sont innombrables ceux qui, dans un domaine ou dans l'autre, ont accaparé et défiguré la religion. Si l'on chassait, d'un seul coup de balai, tous les vendeurs du Temple, le Temple serait presque désert. Ah ! la foule, la foule des petits, de ceux qu'il faut évangéliser d'abord ! —

Comme l'Église lui manque ! mais aussi comme elle manque à l'Église !

D'un geste immense, sur la terrasse qui dominait les campagnes soumises à sa juridiction, le bon pasteur isolé, méconnu et injurié, semblait attirer les brebis égarées. Il était touchant dans l'appel qu'il adressait éperdûment aux âmes qui vivaient près de lui, à sa portée, dans l'ignorance et l'erreur, qui le considéraient comme le représentant d'un passé mort, alors qu'il rêvait pour elles — sur la terre comme au ciel — un avenir magnifique.

— Et te rappelles-tu, Hélène, ce qu'il nous a dit pour en finir avec un sujet de conversation qui lui était pénible? « Les chrétiens ne sont pas assez fous. »

Cette phrase t'avait choquée, madame la Sagesse. Elle est cependant profondément vraie. Les chrétiens ne sont pas assez fous ; ils obéissent trop à la sagesse du monde faite de sottise et d'égoïsme ; ils sont trop enclins à légitimer, au nom de la vertu de prudence, leurs instincts de timidité. Et les convenances ! les « scandaleuses convenances », comme disait encore mon bon professeur, que de bien elles empêchent, que de crimes, même, elles font parfois commettre !

Il serait plus convenable pour Marguerite de laisser Renée Dorlet mourir de faim, d'ignorer cette fille, cette créature. Elle commet, à l'heure actuelle, la pire des inconvenances. C'est de la folie pure qu'une pareille démarche. Eh bien ! suppose que,

du jour au lendemain, tous les chrétiens soient atteints de la même folie : il me semble que l'apostolat deviendrait facile et que la foule, la foule tant désirée par le Christ et les évêques, aurait moins de préventions contre l'Église. Oui, Mgr X... a bien raison : les chrétiens ne sont pas assez fous...

Des bras mignons s'agitèrent sous les rideaux blancs. Hélène, rappelée par son fils qui hésitait devant le grand sommeil de la nuit, reprit son poste auprès du berceau et recommença, de sa voix très douce :

« Les petits anges sont des petits enfants bien sages, qui ont des petites ailes, comme les hirondelles, et qui font de la musique autour du petit Jésus. »

## CHAPITRE XVI

### Sauvetage.

La mort de François avait pris pour Renée Dorlet les proportions d'une véritable catastrophe. Poussée vers lui par la force de ses instincts et de ses illusions de femme, rivée à lui par une tendresse où son âme et ses sens trouvaient l'ivresse absolue, anéantie par le don total qu'elle avait si joyeusement consenti, elle avait cessé, depuis le jour où son cœur avait battu pour lui, d'avoir conscience de sa personnalité propre ; elle s'était, pour ainsi dire, confondue dans celui qu'elle aimait, heureuse de l'avoir, heureuse de le désirer, heureuse de lui prodiguer la sensibilité jusque-là comprimée.

Pour cette enfant d'un siècle sans foi, pour cette petite fleur étiolée dans la froide atmosphère de la mentalité laïque, l'amour avait été le paradis rêvé, le soleil radieux. Elle y avait trouvé l'aliment nécessaire à son besoin d'adoration. François était devenu

son dieu, elle était sa chose, sa créature. Elle avait reporté sur lui la ferveur religieuse qui couve sous la cendre de l'incroyance et, dans la violence même de sa passion, elle était restée respectueuse et timide.

François n'avait pas compris la nature de l'amour dont il était l'objet. Il avait joui tout bonnement du grand attachement de sa maîtresse, et sa vanité lui en avait fourni des explications suffisantes. A vrai dire, il n'avait pas joué le rôle égoïste d'un Don Juan ; il avait, lui aussi, beaucoup de naïveté et de jeunesse ; mais il n'avait jamais oublié tout à fait que son aventure n'était qu'une folie de jeune homme. Son amour pour Renée ne lui avait jamais donné l'illusion si belle, si nécessaire de l'éternité. Il était demeuré au niveau commun de la lâcheté et de l'illogisme, savourant sa félicité provisoire, sans grand souci des devoirs définitifs et des conséquences fatales.

Renée n'avait pu le revoir pendant sa maladie. Mme de Terrande — qui l'en blâmerait ? — avait fait bonne garde au chevet de son fils. Personne ne s'était inquiété de l'institutrice ; elle était devenue, du jour au lendemain, absolument étrangère à son amant et n'avait eu qu'indirectement des nouvelles de sa santé. Un matin, avant de commencer sa classe, angoissée par l'incertitude, elle avait acheté dans un kiosque voisin le *Progrès de la Bourgogne*. Furtivement, comme une écolière qui lit un ouvrage défendu, elle avait cherché la colonne de l'état civil.

Deux petites lignes indifférentes lui annonçaient le décès de François, tandis qu'autour d'elle les gamines, curieuses et malveillantes, chuchotaient en voyant perler ses larmes.

Sa vie d'institutrice avait été, dès lors, un tourment continu. Le mystère de son amour était brutalement violé. Les plus effrontées de ses élèves se permettaient des allusions que la classe entière soulignait d'un méchant sourire. Tout devenait un prétexte à persiflage ; avec une habileté inouïe, on lui retournait le fer dans la plaie, on avivait sa douleur et sa honte. Dans la bouche des enfants sans pitié, les ducs, les princes, les rois eux-mêmes se transformaient inévitablement en « vicomtes ». Et chaque fois la mauvaise plaisanterie réjouissait la malignité des élèves. C'était intenable. Il fallait subir l'affront sans paraître comprendre.

Et personne, personne pour la consoler, recevoir ses confidences, pour l'encourager et la soutenir. L'excellente demoiselle Heudelot, par discrétion, mais surtout par décence, gardait une réserve complète. Elle s'interdisait toute marque d'intérêt qui eût fait supposer qu'elle savait quelque chose.

Puis était venue l'angoisse suprême, la plus terrible des appréhensions. Elle avait dû enfin se rendre à l'évidence : elle était enceinte. Pendant les derniers mois de l'année scolaire, elle avait pu dissimuler son état et supporter les malaises qui l'accompagnent. Plusieurs fois, au milieu de sa classe, elle avait failli se trouver mal. Vers la fin de

juillet, elle avait dû, au mépris de la mode régnante, adopter un paletot sac qui inquiéta Mlle Heudelot, et le lendemain de la distribution des prix elle avait donné sa démission. Stoïquement, elle avait pris le parti extrême, sans se demander si des accommodements n'étaient pas possibles, si, en considération de ses antécédents et de son intelligence, on ne lui aurait pas accordé, avec un congé et un déplacement, le moyen de poursuivre sa carrière. Elle savait pourtant qu'en des circonstances analogues l'administration n'avait pas été impitoyable. La perspective d'un aveu à faire, d'une grâce à solliciter l'avait effrayée.

Elle avait quelques économies ; elle chercha une chambre garnie. Les propriétaires la dévisagèrent d'un air défiant, et les portes honnêtes se fermèrent devant elle. La maison où elle avait trouvé un gîte logeait plusieurs prostituées. Comme les programmes des brevets comportent des travaux manuels, Renée avait cru que la couture et la broderie lui assureraient son existence. Mais l'ouvrage était rare et mal payé ; d'ailleurs, la pauvre fille n'avait aucune habitude de ce travail ; elle n'allait pas vite et ne réalisait que des gains dérisoires.

Dans les escaliers, elle rencontrait parfois ses compromettantes voisines. Celle du premier étage la regardait avec arrogance ; celle du second était polie et même complaisante. Un jour, Renée fut prise d'un étourdissement en montant sa cruche d'eau qu'elle allait remplir dans la rue ; sa voisine

l'aida à regagner sa chambre et lui prépara un cordial. Dans son isolement, cette sympathie lui avait fait du bien. Elle n'avait plus le droit d'être difficile, sa honte la rapprochait de cette fille.

Petit à petit, une sorte d'amitié était née en elles. Leur déchéance avait la même origine. Toutes deux s'étaient trouvées seules dans la vie, orphelines dès leur première enfance, livrées à la convoitise des hommes et à leur propre faiblesse. Il y a quelquefois un roman au seuil de la prostitution. Les marchandes d'amour ont quelquefois aimé ; elles conservent alors dans la pire abjection le souvenir des heures lumineuses. Avec quel intérêt passionné Renée recueillait les confidences de sa nouvelle amie! C'était son histoire à elle, avec quelques variantes. Le jeune homme n'était pas mort : il s'était marié. Le résultat est le même pour une maîtresse abandonnée. Il y avait eu un enfant mis en nourrice et mort à dix-huit mois. La mère avait conservé la photographie.

— Et alors, que voulez-vous? il faut vivre. On a perdu l'habitude de travailler ; on fait comme les autres.

Dans l'état de langueur physique et morale où elle se trouvait, Renée n'avait pas la force de réagir. Elle se laissait insensiblement gagner par la contagion du fatalisme. Sans se soumettre encore aux menaces de la destinée, elle perdait de jour en jour la conscience de sa dignité. Le voisinage du vice émoussait sa délicatesse, et la commisération de son

obligeante amie lui interdisait d'être sévère. Le moyen de sermonner, dans la situation où elle se trouvait, la créature dévouée dont le secours lui était devenu indispensable? Le moyen de repousser la seule main qui se soit tendue vers sa misère?

Vers le milieu d'octobre, elle dut confier à sa voisine que ses économies étaient épuisées. Elle cherchait en vain de l'ouvrage. Le pain allait lui manquer.

— Qu'à cela ne tienne! répondit la bonne fille, je suis en fonds à l'heure actuelle; c'est bien le moins qu'on s'entr'aide.

L'idée de profiter de l'argent gagné comme elle le savait la bouleversa. Elle comprit soudain que sa voisine la considérait comme une camarade, une égale, et que sa pitié s'inspirait d'un sentiment de solidarité professionnelle. « C'est bien le moins qu'on s'entr'aide. » Cette remarque naïve lui parut la plus insupportable des injures. Un sursaut d'orgueil la rendit mauvaise :

— Merci, répondit-elle, je ne mange pas encore de ce pain-là.

— Ah! vous faites la fière, mademoiselle; eh bien! débrouillez-vous.

C'était, désormais, l'isolement absolu, le dénûment complet. Plus personne et plus rien... Après une nuit d'insomnie, d'inanition et de désespoir, elle désira mourir et alluma son réchaud. Elle s'assit devant la table où était placée une photographie de son ami, s'absorba dans la contempla-

tion du visage aimé et fut prise par l'engourdissement de l'asphyxie. La chute qu'elle fit sur le parquet quand elle eut perdu connaissance réveilla la logeuse. On parvint à la sauver.

Minée par la douleur, épuisée par les privations, bouleversée par les émotions terribles, elle devrait garder le lit pendant longtemps, probablement jusqu'à l'accouchement, avait dit le médecin. La voisine méprisée oublia toute rancune et s'installa à son chevet. Mais qui se chargerait de la malheureuse? La propriétaire n'en voulait plus. Le médecin songeait à la faire entrer à l'hôpital, puis à la maternité. En attendant, elle acceptait les aumônes de sa voisine.

Quand Marguerite entra dans la mansarde, elle fut accueillie par cette singulière sœur de charité. A l'aspect de cette fille fardée, vêtue d'un ample peignoir rose, elle eut un instinctif mouvement de recul. Mais elle surmonta vite sa répugnance, décidée à être complètement charitable.

— Excusez-moi, madame, de vous déranger; je viens prendre des nouvelle de M^lle^ Dorlet.

Renée, stupéfaite, hésita d'abord à la reconnaître puis s'écria :

— Comment vous? vous ici?

— Je viens vous gronder mademoiselle, répondit Marguerite; vous vous êtes crue abandonnée de tous, vous avez eu tort : vous avez des amis.

Renée ne savait que répéter : Merci, merci.

La voisine comprit qu'elle gênait et les quitta.

Marguerite prit une chaise, s'assit près du lit et saisit la main de Renée :

— Voulez-vous de mon amitié?

— Je n'ose pas l'accepter, répondit la malade.

— Je vous en prie, acceptez-la. Je vous la donne de si bon cœur! Vous étiez donc bien désespérée, ma pauvre amie? Reprenez courage.

— Je voudrais bien, soupira Renée, mais comment faire?

— Compter sur la Providence et accepter la consolation qu'elle vous envoie.

— Quelle consolation?

— Moi.

D'une étreinte plus vive, Marguerite serra la main de Renée qui répondit :

— J'avais oublié la Providence. Je vais y croire, maintenant que vous la représentez.

Le premier pas étant fait dans la voie généreuse où elle voulait s'engager, Marguerite éprouvait une impression de sécurité extraordinaire. Son cœur, qui avait battu très vite pendant qu'elle montait les étages, retrouvait un rythme apaisé. Elle examina tranquillement la chambre de Renée. Elle était pauvre, cette chambre, navrante de pauvreté et de tristesse. Une lucarne oblique l'éclairait parcimonieusement. La malle de l'institutrice était dans un coin; des robes pendaient à des clous; le linge était plié sur des rayons de bois blanc. Sur la table, quelques livres, un nécessaire de couture, une photographie, celle de François.

Renée rougit très fort quand elle s'aperçut que Marguerite voyait la photographie. Marguerite supporta sans faiblir l'humble regard de l'institutrice si chargé de souvenirs cruels, si plein du reflet des joies qui lui avaient été volées.

— Je sais votre situation, lui dit-elle doucement, maternellement. Quand l'attendez-vous ce cher bébé ?

— Au commencement de janvier, répondit Renée, rougissant plus fortement encore.

Alors, sur le front écarlate de sa rivale, Marguerite mit un baiser bien tendre.

— Il faut vivre, mon amie, pour le petit ange que vous attendez. Soyez tranquille, vous ne serez pas abandonnée. Nous l'aimerons tant ce petit ! Voulez-vous me permettre de l'aimer ?

La rougeur disparut du visage de Renée. Elle ne sut que redire un nouveau merci, mais elle le prononça avec calme, d'une voix reconnaissante et résolue.

— C'est donc décidé, continua Marguerite, vous pouvez désormais compter sur moi ; nous arrangerons pour le mieux votre existence. Pour le moment, et jusqu'à la naissance du bébé, il s'agit de vous soigner et de vous reposer. Vous ne resterez pas ici.

— Où irai-je ? demanda Renée, docilement.

— Je ne sais pas encore ; nous prendrons bientôt nos dispositions.

Marguerite avait ainsi prononcé les paroles défi-

nitives. Elle ne s'étonnait même pas de les avoir dites facilement. Elle avait trouvé la solution de ses angoisses, la paix dont elle avait besoin, la certitude de réaliser son beau rêve de rédemption.

Elle pensait toujours à François. Le sentiment qui avait rempli sa vie pendant deux ans vivait, plus intense que jamais, et transfiguré. Ce qu'il y avait de maternel dans son affection d'aînée s'épanouissait en faveur de l'enfant. Sa maternité virginale serait la réparation de la faute, la réparation adéquate ; elle supporterait les conséquences de la faute pour effacer la faute elle-même.

Renée, stupéfaite et ravie, lui tenait la main, comme pour se raccrocher à la vie, à la sécurité, à l'espérance.

Elles symbolisaient un idéal nouveau de régénération et de fraternité. La fille-mère et la vierge forte incarnaient dans leur amitié la charité plénière, qui sait donner et accepter et où la reconnaissance paie amplement le sacrifice. Marguerite seule entrevoyait l'immense signification de leur attitude. Renée, sans en comprendre encore la portée, jouissait de la réhabilitation que l'amitié de Marguerite lui apportait et devenait plus apte à accueillir la vérité. Dieu rentrait dans sa vie en la personne de cette amie inattendue qui savait aimer divinement. M^lle^ Heudelot, elle aussi, lui avait témoigné de la sympathie ; elle lui avait écrit une lettre d'encouragements ; mais quelle différence entre la correction timide de cette lettre et la ten-

dresse qui lui était témoignée par Marguerite, entre les formules banales difficilement arrachées par la compassion à la sévérité d'une vertu effarouchée et l'ardent témoignage d'affection qui lui était donné sans réserve, sans prudence, sans hésitation, dans l'élan généreux et définitif d'un cœur littéralement dévoué ! Bientôt, elle comprendrait cela, la misérable qui voulait tout à l'heure retourner dans le néant. Elle connaîtrait la source du dévouement qui la sauvait. L'étincelle divine allumée en elle par les premières illusions d'un amour qui avait failli la perdre jaillirait encore dans son cœur, mais, cette fois, pour l'éclairer, le réchauffer, y allumer la flamme des espérances immortelles. Les aspirations qu'elle avait voulu satisfaire dans l'ivresse de sa passion coupable trouveraient l'aliment nécessaire dans la dignité reconquise et l'accomplissement du devoir certain.

En attendant, et si différentes qu'elles fussent, Marguerite et Renée représentaient bien, chacune à une extrémité de l'échelle, les victimes de cette même force qu'est l'amour.

C'est le propre des hommes, en l'état actuel de nos mœurs, de poser des questions et de laisser aux femmes le soin de les résoudre. Dans tous les genres d'amour, ils se libèrent sans scrupules. Les grossesses ne sont pas les seules conséquences de leur légèreté égoïste ; leurs marivaudages les plus « innocents » causent parfois des ravages. L'amour est d'essence unique. L'ingénue qu'un fat s'amuse

à émouvoir vibre moins violemment mais aussi profondément qu'une maîtresse. Tout émoi d'amour est comme un sacrifice de virginité. Les jeunes filles ignorent cela, mais un secret instinct le leur fait cependant pressentir, et comme elles sont plus chastes, elles sont aussi moins légères que les jeunes gens ; elles attachent plus d'importance qu'eux aux mouvements de leur sensibilité et abandonnent difficilement les sentiments où elles se sont abandonnées elles-mêmes.

Marguerite et Renée étaient unies dans un commun passé. L'une, touchée seulement par la puissance d'un sentiment dominateur, l'autre complètement livrée à l'attraction du conquérant et conservant en elle la vivante conséquence de sa chute, toutes deux étonnées de se reconnaître, de se trouver si pareilles, malgré les différences, dans le souvenir qui les réunissait et d'évoquer en même temps, sans se le dire, mais bien expressivement tout de même, la figure du disparu.

Cette figure auréolée par la mort d'un douloureux prestige, ce visage mobile et charmeur, empreint maintenant de la gravité du tombeau leur apparaissait. Ensemble, elles le regardaient ; il leur semblait que lui aussi pouvait les contempler, qu'il souriait avec un bonheur mélancolique à la naissance de leur amitié. Chez Marguerite surtout, cette hallucination consolante se précisait. Sa foi lui montrait les résultats de l'expiation, la répercussion infinie des mérites offerts. Elle com-

prenait mieux la solidarité qui unit les vivants aux morts.

Cette hallucination commune était si vive que, par instants, il leur arrivait de lever les yeux ensemble et de fixer un point de l'espace où leur imagination créatrice faisait apparaître l'absent.

Marguerite quitta Renée en lui promettant de revenir le lendemain. Avant de rentrer chez ses parents, elle voulut chercher une garde-malade. Elle n'osait pas laisser son amie seule pendant la nuit. Cette recherche d'une garde était la première démarche qui manifestât publiquement sa résolution. Elle était intimidée et, malgré sa fierté et sa joie, presque honteuse. Elle frappa en vain à la porte d'une maison de religieuses. La supérieure lui expliqua que les règles de son ordre ne permettaient pas le soin, à domicile, des personnes de mauvaise vie. Elle lui indiqua, du reste, une garde-malade fort honorable. Marguerite se hâta vers l'adresse indiquée; elle craignait d'être en retard pour le dîner, elle ne voulait pas déplaire à ses parents le jour même où elle prenait et commençait d'exécuter, contre leur volonté, une décision aussi grave.

Elle rencontra Marthe, très pressée elle aussi, qui allait prendre le train de Venellay. Sans s'arrêter, mais en se regardant bien au fond des yeux, elles se dirent ensemble ce seul mot : « Courage. »

Elles avaient besoin de courage toutes les deux. L'une et l'autre allaient trouver dès le retour chez

leurs parents la résistance qu'il faudrait vaincre pacifiquement.

— Chère petite sœur, pensa Marguerite en voyant disparaître la sœur de François, tu n'as pas, comme moi, le stimulant d'un devoir urgent et immédiat, ni la facilité que la mort du coupable donne à l'exercice du pardon. Il faut pourtant pardonner, ma pauvre Marthe, pardonner à ton mari comme tu souhaites que je pardonne à ton frère. Il n'y a pas deux poids et deux mesures dans la balance des générosités féminines. Notre gloire, à nous, c'est de pardonner toujours aux hommes : ils ne savent pas ce qu'ils font.

## CHAPITRE XVII

### Inconvenances.

Un dîner de fortune préparé par la concierge réunissait la famille Papolet. Avec ses fenêtres privées de rideaux, sa suspension garnie d'une housse, tous les menus bibelots disparus, la salle à manger était lugubre. La vaisselle était réduite à sa plus simple expression, car on n'avait pas retrouvé les clefs du buffet. Le potage du commandant fumait dans un bol à fleurs rouges; d'une soupière ébréchée sortait le manche d'une louche en fer battu : une vraie table de pauvres gens. M. Papolet souffrait particulièrement de cette pénurie et son humeur était détestable.

Marguerite était arrivée juste au moment de se mettre à table. Elle avait eu si peur d'être en retard qu'elle avait couru.

M. Papolet lui dit :

— Tu es restée beaucoup trop longtemps chez Hélène, c'est ridicule.

Marguerite ne répondit rien.

M. Papolet ajouta :

— D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que je le pense : tu n'as rien à gagner à l'intimité d'Hélène. Oh ! c'est une excellente femme, j'en suis persuadé, et très raisonnable en ce qui la concerne. Mais je la crois mauvaise conseillère. Je suis sûr qu'elle te monte l'imagination et que son influence te rend moins docile. Voyons, ma petite fille — il s'attendrissait — tu sais pourtant que tes parents connaissent mieux que personne ce qui te convient et que c'est à eux, à eux seuls que tu dois confier le soin d'assurer ton bonheur. Si tu étais plus confiante ! Si seulement tu voulais qu'on s'intéresse à toi !

L'apparition de la concierge, qui apportait un plat, interrompit le discours de M. Papolet. Marguerite en profita pour aiguiller la conversation sur un terrain neutre. Elle savait où son père voulait en venir. Un parti très avantageux se présentait. Cet après-midi même, la personne qui avait résolu de « faire » le mariage, Mme Albertin, veuve d'un ancien colonel d'artillerie, avait convoqué M. et Mme Papolet. Des renseignements précis et puisés aux bonnes sources — il y avait une lettre très élogieuse d'un prélat — avaient été fournis aux parents enthousiasmés. Le « jeune homme » en question n'était pas de la première jeunesse. On avouait trente-six ans. M. Papolet, qui s'était marié à quarante ans, estimait que les âges étaient bien assortis. Il pensait qu'un homme ne doit aborder

le mariage qu'avec une certaine maturité, et même que la lassitude causée par les expériences anténuptiales est une garantie de sagesse. La « noce », selon lui, précédait normalement les justes noces.

Et puis, « ce qui ne gâte rien », le prétendant, agriculteur gentilhomme très empreint de parisianisme, possédant une belle fortune.

Une « entrevue » avait eu lieu quinze jours auparavant. Mme Albertin avait invité les Papolet dans sa campagne de Donjon-sur-Tille, et, par hasard, le candidat avait été invité en même temps qu'eux. Cette petite comédie, renouvelée déjà plusieurs fois depuis la mort de son fiancé, agaçait Marguerite. Ce soir, elle le pressentait, l'attaque serait vive; on la poursuivrait jusque dans ses derniers retranchements; on exigerait d'elle une réponse explicite, des raisons valables.

M. et Mme Papolet ne se contentaient pas de charger la mémoire de François et de lui faire payer l'enthousiasme qu'il leur avait inspiré; ils s'accusaient eux-mêmes de légèreté et d'imprévoyance. Ils reconnaissaient qu'ils avaient admis et souhaité la chose la plus absurde qu'on puisse imaginer dans leur monde : un mariage spontané. Ils avaient hâte de se réhabiliter en mariant leur fille. Leur amour-propre était engagé. Chaque mois qui s'écoulait affirmait les conséquences de leur maladresse. Il leur tardait d'envoyer à leurs relations la nouvelle qui ferait taire les insinuations méchantes. Toutes les amies complaisantes, les vieilles et les

jeunes dames qui, par bonté d'âme et amour des combinaisons, s'entremettent pour faire aboutir des mariages, les entrepreneuses de bonheur conjugal travaillaient avec ardeur, chacune dans sa sphère. Il y avait Mme Albertin, déjà nommée, dont on disait qu'elle avait fait plus de cent mariages; Mme Vinet, pauvre femme très malheureuse en ménage et sans cesse occupée à préparer à d'autres le sort qui était le sien; la vieille et vénérable Mme Toulouset, très influente et très considérée, parce qu'un système d'informations, spécialement organisé à l'usage des gens bien pensants, lui procurait en abondance les références ecclésiastiques; — et tant d'autres! Ces dames entretenaient entre elles d'excellents rapports. Quand elles se rencontraient dans un salon, elles s'isolaient, autant que possible, pour traiter les affaires de leur spécialité. Les oreilles indiscrètes surprenaient des bribes de conversations dans ce genre :

— Alors, c'est bien vrai?

— Oui, les parents feront un effort pour arrondir le chiffre; la grand'mère interviendra.

— C'est bon, j'en prends note. Nous disons 100,000 francs, sans compter le trousseau...

Oui, c'était bien ce soir qu'il faudrait parler. Marguerite le devina rien qu'à voir la physionomie de ses parents au moment du dessert. Le commandant, le nez dans son assiette, les yeux fixés sur une croûte de gruyère, la pointe de son couteau entre les doigts, présentait les signes de la plus

grande perplexité. Mme Papolet regardait alternativement son mari et sa fille, d'un regard plein de sous-entendus. Quand la table fut débarrassée, M. Papolet ouvrit bravement le feu.

— Allons, fillette, il faut te traiter en grande personne et ne te rien cacher. Tu es demandée en mariage par M. de la Tourelle.

— Oh! fit Marguerite, je ne m'en serais jamais doutée. C'est un grand honneur pour nous.

— Ne plaisante pas, petite fille; M. de la Tourelle est un homme très estimable, absolument bien sous tous les rapports.

— Je le trouve même presque vénérable et j'imagine volontiers qu'il était charmant étant jeune.

— Je t'en supplie, intervint Mme Papolet, quitte ce ton railleur qui est tout à fait déplacé. Il y va de ton avenir et de ton bonheur. Nous ne te demandons pas une docilité aveugle. Tu es libre, évidemment, mais, de grâce, n'abuse pas de ta liberté. Réfléchis. Écoute nos conseils; nous avons le droit de t'en donner. Comme ton père vient de te le dire, M. de la Tourelle est un excellent parti. Il peut t'assurer la sécurité et la dignité d'un foyer respectable. Son éducation, sa fortune, ses convictions religieuses et — je puis bien te le confier — le sentiment déjà très vif que tu lui as inspiré, tout contribue à faire de lui un prétendant qui mérite mieux que des sarcasmes. Voyons, ma chérie, ne pleure pas. Nous t'avons assez importunée ce soir. Promets-nous seulement de réfléchir.

M. et Mme Papolet regardaient leur fille avec des yeux suppliants.

Marguerite fit un effort pour dominer son émotion.

— Je ne veux pas laisser durer plus longtemps le malentendu qui nous divise. J'ai réfléchi, et ma décision est définitivement prise. Il faut dire à ce monsieur de chercher ailleurs.

— S'il te déplaît vraiment, mon enfant, dit Mme Papolet, nous n'insisterons pas ; nous ne voulons pas t'imposer un mari. Tu as tort cependant d'obéir à une première impression défavorable. Une deuxième entrevue est possible...

— Non, maman, je n'épouserai ni M. de la Tourelle, ni personne. Je ne veux pas, je ne peux pas me marier. Je ne suis pas libre.

M. et Mme Papolet, atterrés, essayaient de ne pas comprendre.

— Oui, répétait Marguerite, je ne suis pas libre. Je suis liée par de graves engagements.

M. Papolet crut qu'il s'agissait seulement d'un vœu de fidélité à la mémoire du mort.

— Il ne faut pas exagérer tes scrupules, ma chère enfant. Il me semble que tu as fait une part très suffisante à de légitimes regrets. Il serait déraisonnable de conserver pour un mort une fidélité que lui-même n'avait pas respectée.

— C'est précisément parce qu'il m'a été infidèle, répliqua Marguerite, qu'un devoir impérieux m'o-

blige à me souvenir de lui. Il m'a laissé un lourd héritage.

— Explique-toi, ma fille.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. Voici l'explication. Vous savez que François avait des relations avec une jeune institutrice.

— Pourquoi nous parler de cette créature? protesta Mme Papolet.

— Cette créature, continua Marguerite, sans sourciller, s'appelle Renée Dorlet. Elle n'est plus institutrice; elle a donné sa démission.

— Peu nous importe, interrompit M. Papolet.

— Elle a donné sa démission parce qu'elle était enceinte. L'enfant naîtra au commencement de janvier.

— Comment peux-tu le savoir?

— J'ai passé, cet après-midi, deux heures auprès d'elle.

M. et Mme Papolet, littéralement suffoqués d'indignation et de surprise, poussèrent ensemble une exclamation rauque.

Le commandant, ayant repris le premier ses sens, entra dans une colère violente :

— Comment, malheureuse enfant, tu nous racontes avec tranquillité des énormités pareilles? Mais c'est à croire que tu es devenue folle. C'est tellement invraisemblable! Ne te moques-tu pas de nous?

— Non, papa, je ne vous ai jamais parlé aussi

sérieusement et avec autant de respect. Souvent, quand j'étais petite, vous m'avez reproché de manquer de confiance, d'avoir des secrets pour vous. Aujourd'hui, je veux tout vous dire ; je veux que vous me connaissiez tout à fait. Je n'ai jamais eu tant besoin de vous. Si vous veniez à ne plus m'aimer, si je n'étais pas sûre de trouver en vous l'appui qui m'est nécessaire pour remplir ma tâche, je serais bien malheureuse. Je vous en prie, essayez de me comprendre. La voie dans laquelle je m'engage n'est pas fréquentée ; ne m'y laissez pas seule. Aidez-moi à remplir les devoirs que François a laissés après lui.

— Comment! fit M. Papolet abasourdi — il commençait à deviner — tu veux endosser les responsabilités de François? Mais tu es folle, mon enfant. Et, d'ailleurs, raisonnons. Puisque tu as abordé ce terrain-là, on peut te parler comme à un homme. Es-tu sûre que François ait encouru une responsabilité quelconque? Tu es jeune, ma petite fille, tu ne connais pas la vie. Laisse-moi te rassurer et te renseigner. Une... personne comme cette Renée Dorlet n'est pas intéressante. C'est un produit de l'éducation moderne, sans foi, ni loi, ni mœurs. Imbue de je ne sais quel don quichottisme, tu t'intéresses à l'enfant de François... L'enfant de François ! Laisse-moi rire ! Il a des pères à la douzaine, cet enfant-là.

— Mon ami ! s'exclama Mme Papolet, choquée, tu exagères.

— Mais non, je n'exagère pas. Une fille qui a mal tourné est capable de tout.

Marguerite écoutait, toute rougissante. Jamais elle n'avait entendu parler d'une façon aussi précise de ces hontes.

Elle fut prise, à son tour, d'une violente colère :

— Vous avez raison, papa, je manque d'expérience. J'ignorais ce que vous venez de m'apprendre. C'est donc ainsi que raisonnent les gens sensés? C'est avec ces arguments-là qu'on justifie les lâchetés et les abandons? Je suis bien aise de le savoir. Mais vous ne voyez donc pas que ce raisonnement est odieux? C'est la raison du plus fort dans toute sa brutalité. François est-il devenu un être méprisable? Jamais vous ne m'obligerez à le penser et vous ne le croyez pas vous-même. Il a eu tort, c'est certain. Il a commis une faute grave. Il était peut-être excusable. Ne protestez pas : il y a à ce sujet une maxime qui, paraît-il, ne concerne pas les femmes. Et vous voulez être impitoyable pour Renée? C'est injuste. Puisqu'il faut que la jeunesse des hommes se passe, puisque certaines fautes sont réputées normales et qu'on leur assure une indulgence illimitée, on devrait, pour être logique, absoudre facilement les malheureuses qui font passer la jeunesse. Et remarquez qu'en parlant ainsi je ne songe pas seulement à Renée et à ses pareilles, aux victimes d'un unique entraînement, qui conservent un minimum de dignité, je songe à toutes sans exception, même à celles qui sont tom-

bées le plus bas, et je me demande de quel droit on leur reproche une conduite nécessaire, selon le monde, à l'éducation de nos futurs maris.

— Marguerite, dit Mme Papolet, de tels propos sont tout à fait déplacés dans la bouche d'une jeune fille bien élevée.

— Que voulez-vous, ma chère maman, ce n'est pas de ma faute, à moi, si de pareilles questions se posent. Mais, pour les résoudre, il faut les aborder de front. On n'a pas le droit de les éluder pour obéir à d'arbitraires convenances.

— Mais enfin, dit M. Papolet, où veux-tu en venir? Quels sont tes projets à l'égard de ta singulière protégée?

— Je ne sais pas encore. J'ai seulement résolu de ne pas l'abandonner.

Marguerite quitta ses parents. Elle avait dit tout ce qu'elle voulait dire.

M. et Mme Papolet restèrent seuls, chacun désirant obtenir de l'autre le mot qui convenait à la situation. Et ni l'un ni l'autre ne le trouvait.

Affaissés sur leurs fauteuils, devant la cheminée où la dernière bûche achevait de se consumer, ils fixaient d'un regard vide la flamme rouge et la fumée grise. Machinalement, le commandant avait saisi les pincettes et fourrageait dans la braise.

Toutes les questions éludées par les mensonges et les vanités de la vie accablaient maintenant les vieux époux. Ils avaient cru à la possibilité

d'écarter définitivement de leur chemin et de celui de leur fille les préoccupations gênantes. Ils avaient cru à la légitimité des indifférences qui rendent la vie supportable. Ils n'avaient été heureux qu'à la condition de ne rien approfondir, de rester toujours à la surface, au niveau des convenances protectrices. Lui, comme les autres, avait usé des femmes avec désinvolture avant et même un peu après son mariage; mais rien n'avait entamé sa respectabilité; il n'avait jamais eu de ces scrupules qui gâchent une vie. Elle, épouse irréprochable quant à la fidélité, avait supporté avec une résignation fataliste les injures qui ne l'atteignaient pas dans sa dignité mondaine. L'un et l'autre s'étaient créé une conscience et une sensibilité artificielles. Un mur épais de préjugés les séparait de la réalité vivante, de la justice et de la vérité toutes nues. C'est pourquoi la résolution de leur fille les stupéfiait profondément.

— La malheureuse va nous couvrir de honte, gémit Mme Papolet.

— Elle nous déshonorerait, positivement, si nous la laissions faire, approuva le commandant; mais — sa voix tremblait de rage — nous saurons bien l'empêcher de faire une folie.

— Un voyage? proposa Mme Papolet.

— Oui, un voyage lui changerait les idées.

— En tout cas, il ne faut pas trop la brusquer. Elle sera majeure dans quelques mois et maîtresse de sa fortune.

— C'est vrai, dit le commandant, elle est capable de rompre avec nous si nous la contrarions.

— Il faudrait donc la convaincre.

— La convaincre!... Je ne m'en charge pas. Elle a des idées diantrement arrêtées, la mâtine. Enfin, tu pourrais essayer, toi. Une mère a toujours de l'influence sur sa fille.

Ils se turent, réfléchissant aux moyens de détourner leur fille unique — si honteusement unique! — de la mauvaise voie où elle voulait s'engager. Ils étaient pris au dépourvu; ils ne trouvaient pas de raisons capables d'émouvoir Marguerite. Après la déclaration si hardie, si palpitante de sincérité qu'ils venaient d'entendre, ils se rendaient compte de la faiblesse de leurs principes. Les axiomes de leur prudence avaient fléchi sous l'effort d'une affirmation passionnée.

Déjà ils capitulaient intérieurement, tout en s'encourageant pour la forme, par gloriole, à une résistance qu'ils jugeaient impossible.

— Elle était si sage au couvent! dit M^me^ Papolet. Te rappelles-tu? le soir de sa première communion, elle nous a promis d'être toujours bien obéissante.

— Morbleu! répondit le commandant, ce devoir d'obéissance existe encore, et il n'y a pas de majorité opposable à la loi du quatrième commandement.

Involontairement et comme entraînée dans la voie théologique, M^me^ Papolet répliqua :

— Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Elle avait trouvé le mot de la situation. Il eut dans leurs âmes une répercussion profonde; il leur fit découvrir soudain l'immense horizon des héroïsmes, la région supérieure que le monde ignore. Ils comprirent que des actions inconvenantes pouvaient être belles et que des absurdités pouvaient devenir la suprême raison. Dieu s'interposait entre eux et leur fille pour la protéger contre leur tyrannie.

Mais ils n'avaient pas encore cédé. Sans conviction, sans illusion sur le succès final de leur autorité, ils conserveraient longtemps encore leur attitude désapprobatrice.

M. Papolet rouvrit les hostilités.

— Nous ne pouvons cependant pas nous laisser mener par le bout du nez. Cette gamine est insupportable, avec ses prétentions de tout révolutionner dans les usages des bonnes familles.

— Elle n'est pas la seule, dit Mme Papolet.

— C'est vrai, dit le commandant, elle a des amies dangereuses. La plus dangereuse, à mon avis, c'est cette sainte nitouche d'Hélène. En voilà une qui a volé sa réputation de sagesse ! C'est une hypocrite qui lance ses amies dans des excentricités qu'elle se garde bien de commettre elle-même.

— Et Madeleine Parasson qui fréquente nos adversaires, ajouta Mme Papolet, heureuse de cette diversion, et cette petite folle d'Isabelle Bancelin, qui mène campagne en faveur de la recherche de

la paternité ! — c'est du propre, n'est-ce pas? — Et Thérèse Rivoire, qui a déclaré effrontément qu'elle voulait un mari tout neuf ! Quelle collection ! Notre société est bien malade.

— Hélas ! dit le commandant, c'est la conséquence inattendue, mais fatale des tendances démocratiques. La notion de l'ordre, de l'autorité a disparu dans tous les domaines. Il suffit qu'une idée soit juste et généreuse pour qu'on se croie autorisé à la suivre. Que diable ! la vie d'un pays ne doit pas être livrée aux idéologues — il récitait l'article de son journal — la vérité n'a qu'une existence relative, la justice, c'est, dans un milieu déterminé, ce qui convient au développement de la race et ce qui assure la consolidation des bases sur lesquelles repose une société organisée. Tout le reste est chimère. Il n'y a pas de vérité absolue, de justice idéale...

— Et Dieu ? fit ingénument Mme Papolet, qui n'avait pas oublié tout à fait son catéchisme.

Le commandant, interrompu, perdit le fil de son discours et sa mémoire infidèle ne lui fournit pas la réplique opportune.

Ainsi, l'idée de Dieu s'imposait encore, malgré eux, en faveur de l'enfant révoltée. M. Papolet enrageait. Si maintenant la religion passait dans le camp adverse, c'était la fin de tout ; il se sentait prêt à perdre la foi.

— Je suis curieux de savoir ce que pensera notre curé de la décision de Marguerite.

— Je me garderai bien de le lui demander, dit Mme Papolet ; je crains trop qu'il ne prenne pas notre parti.

— Alors, c'est un abbé démocrate, dit sérieusement M. Papolet.

Cette sentence d'excommunication le soulagea. Il retrouva bientôt sa placidité habituelle, alluma un cigare et parcourut sa gazette.

## CHAPITRE XVIII

### Les chrysanthèmes.

Après l'été joyeux, l'automne est revenu,
Il couvre nos bonheurs de sa mélancolie;
Le ciel gris garde encore un sourire ingénu,
Mais la dernière pomme au vieil arbre est cueillie.

Et ce sera bientôt l'hiver brutal et nu.
La mort assoupira la nature pâlie.
— Nous sentons en nos cœurs un tourment inconnu:
Notre fierté d'amour s'abaisse et s'humilie.

Les feuilles vont jaunir et puis tomber demain;
Quand nous les foulerons aux pieds sur le chemin
Où leur ombre était douce et profond leur murmure,

Nous nous dirons qu'au moins si nos rêves fanés
Tombent sur notre route où la montée est dure,
Leurs cadavres jamais ne seront profanés.

Ces vers tristes chantaient dans la mémoire de Marguerite, le soir de la Toussaint, lorsqu'elle sor-

tait des vêpres des morts. François les disait si bien, jadis, avec une conviction si rare et si touchante, ces vers, qui étaient de lui et qui traduisaient clairement, malgré l'imprécision des formules douces, la mélancolie meurtrière qui s'était résolue en volupté ! Il les débitait, avec d'autres qu'elle avait conservés, aux réunions d'amis, dans le salon hospitalier de M^me^ Vincent. C'était sa partie dans le concert, son rôle dans le programme. On lui disait : « François, à votre tour, dites quelque chose. » Il ne se faisait pas prier. Il restait assis, un peu incliné en arrière, les yeux vagues, et donnait quelque poésie nouvelle toujours imprégnée d'amertume, toujours évocatrice d'un idéal irréalisé, toujours adressée, par-dessus la tête de Marguerite, à l'inspiratrice véritable.

Incertain, volage et tendre, conservant jusque dans sa chute les vestiges de son idéal inconsistant, tel il demeurait immuablement fixé dans l'indulgente mémoire de sa fiancée.

Les rayons du soleil glissaient sur les toits de Venellay, incendiaient les bosquets rougis, laissaient à la campagne, déjà reprise par la mort annuelle, les dernières illusions de joie, de vie et de clarté. La Toussaint finissait dans la splendeur mélancolique qui donne aux beaux jours d'automne une signification attendrissante. Le ciel humide et bleu enveloppait de sa pureté lumineuse tout ce qui allait mourir. Ce n'était pas, comme François l'avait noté, le « sourire ingénu du ciel

gris », la clarté atténuée qui filtre à travers les nuages. Le soleil resplendissait, comme aux beaux jours d'été, en une dernière exaltation avant l'agonie; mais il ne faisait pas oublier le retour prochain de la saison froide. Marguerite répétait douloureusement :

— Et ce sera bientôt l'hiver brutal et nu...

Pour elle, un hiver définitif. Sa jeunesse était finie. La vie ne lui ramènerait pas de printemps.

Elle gagna le jardin où fleurissaient les chrysanthèmes. Elle les avait cultivés elle-même. Et ils étaient superbes avec leurs chevelures multicolores. Les fleurs opulentes et tristes étaient largement épanouies. Une à une, d'un geste pieux, elle les cueillit. Les chrysanthèmes s'accumulèrent en une gerbe immense sur son bras. Elle les pressa sur sa poitrine, en respira le parfum un peu âcre. Toute sa douleur, toute sa tendresse, toute sa charité courageuse fleuriraient avec eux la tombe du bien-aimé.

Dans les allées jonchées de feuilles, elle marcha lentement, enveloppée du bouquet funèbre. Elle voulait se montrer à ses parents, les rendre témoins de la « folie » qui devait la compromettre et peut-être lui conquérir sa liberté. Déjà, quelques jours auparavant, elle était allée seule à Dijon pour s'occuper de Renée et elle avait avoué le but de son voyage. M. et Mme Papolet, désolés, n'avaient pas osé la retenir de force. Depuis son retour, ils étaient tristes et semblaient indécis. Il n'était plus ques-

tion de mariage ; on la laissait en paix. La capitulation était peut-être proche.

Elle entra dans le vestibule du rez-de-chaussée, s'y attarda pour faire remarquer sa présence. Son père passa :

— Que fais-tu de ces fleurs ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda en face, sans effronterie ni timidité :

— Je les porte au cimetière, sur la tombe de François.

Et elle disparut.

Les habitants de Venellay la virent, simple et grave, parcourir les rues et se diriger vers le cimetière situé hors du village, en pleine campagne. Chacun savait à qui elle allait porter des fleurs ; personne ne sourit. Les grossièretés de la période électorale étaient bien loin ; les plus acharnés hurleurs de la retraite aux flambeaux la saluaient très bas. Un cortège de sympathie et de respect la suivait. Car, dans sa spontanéité et sa simple hardiesse, la conduite de Marguerite était bien « peuple ». Elle se rapprochait de l'âme populaire; elle avait jeté le masque qui rend incompréhensibles et fait méconnaître les gens de sa classe, pour vivre tout bonnement son idéal, sans ostentation ni fausse honte.

Arrivée au cimetière, elle déposa sa gerbe de fleurs au pied du crucifix qui dominait le caveau de la famille de Terrande et s'agenouilla. Elle pria pour l'âme de François et s'abîma dans une inson-

dable méditation. La vie, la mort, la destinée, l'éternité, tous les grands problèmes dont elle n'avait connu, jusqu'alors, que la solution verbale, lui furent démontrés avec une évidence sensible. L'âme de François, séparée maintenant du pauvre corps qui pourrissait, restait, malgré la mort, aussi vivante qu'autrefois. Marguerite en était tout à fait sûre; son amour fidèle lui ouvrait l'au-delà; elle rejoignait l'âme anxieuse et souffrante du coupable pardonné, mais débiteur encore de la justice divine; sa prière fervente allait lui porter réellement quelque chose d'elle-même. Il n'était plus question, maintenant, des misères de la jalousie. Son amour purifié allait à François et à tout ce qui serait désormais la vie posthume de son fiancé, à Renée qui avait été sa femme, à l'enfant dans lequel il revivrait. Elle se prit d'un amour plus fort pour le petit être qui allait perpétuer la faute et provoquer la réparation. Elle songea à ce qui aurait pu être; elle se dit que c'était par elle, et non par une autre, que François aurait dû multiplier sa vie, et cette pensée obsédante raviva un instant ses amertumes anciennes; mais bientôt son émoi fut calmé par la vertu pacificatrice de la mort et la majesté de ce mystère de la vie qui ne lui serait jamais révélé. Elle inclina sa virginité devant la miséricorde divine.

Elle s'aperçut, tout à coup, qu'elle n'était pas seule. Silencieusement, Marthe était venue la rejoindre et s'était agenouillée derrière elle.

Lorsqu'elles revinrent ensemble, les maisons disparaissaient dans la brume, les lampes des cuisines projetaient dans les rues des clartés falotes et l'on sentait déjà les grasses odeurs des soupers. Les cabarets regorgeaient de buveurs. Après le hâtif souvenir accordé aux morts, les vivants retrouvaient la vie et la joie. On les voyait gesticuler derrière les vitres ; on entendait leurs conversations violentes. Parfois, deux ombres passaient, très proches l'une de l'autre...

La Venelle, grossie par les pluies d'automne, coulait rapidement sous les passerelles étroites, le long des quais plantés de marronniers. Elle emportait, vers l'immense abîme des océans, les flots un peu troubles qui clapotaient dans l'ombre ; elle symbolisait bien, dans sa fuite perpétuelle et son perpétuel retour, la vie qui va à la mort et qui renaît sans cesse, qui coule, rapide ou paresseuse, féconde ou dévastatrice, toujours inépuisable.

Les deux amies ralentirent leur allure sur le quai désert. Leurs souvenirs, leurs peines, leurs espérances chantaient en elles avec les flots de la rivière, avec la brise qui, soudain, fit s'agiter les dernières feuilles, avec les cloches qui sonnaient l'angélus. Elles revécurent les minutes d'enchantement, elles se souvinrent d'un soir pareil où l'angélus avait salué la naissance de leurs rêves et dilaté jusqu'à l'infini leur ambition de bonheur. C'était le glas qui pleurait, maintenant, sur leurs illusions dévastées, le glas qui, sans transition,

suivait la sonnerie de l'angélus. Le tintement lugubre de la grosse cloche martelait leurs cœurs meurtris.

— Il faut que je rentre, dit Marthe, ma fille m'attend.

— Je ne suis pas encore mère, répondit Marguerite, mais je le serai bientôt.

Marthe connaissait le langage de son amie et ne s'en offusquait pas. Marguerite voulait être mère, comme elle voulait être veuve. Elles s'engagèrent dans un chemin tortueux et obscur qui escaladait les rochers. Dans une cour voisine, deux hommes, deux petits rentiers lecteurs de journaux se communiquaient les nouvelles du jour.

— Vous ne savez pas la grande nouvelle?

— Dites...

— Les châtelains de Mollerive sont en prison, pour escroquerie.

D'un commun accord, Marguerite et Marthe s'arrêtèrent pour écouter.

— Il paraît que les frères Daniel ont voulu spéculer, jouer à la Bourse et qu'ils se sont ruinés dans les mines d'or. Alors ils ont eu recours aux moyens illicites. Ils ont fait agir Mme Daniel qui a servi d'amorceuse et ont extorqué quelques dizaines de mille francs à un baron russe. Le *Matin*, qui donne des détails, avec le portrait de l'héroïne, parle d'un vulgaire « entôlage ».

— J'espère que notre député n'est pas compromis dans cette vilaine affaire?

— Non, le *Matin* se borne à indiquer que Mme Daniel avait de belles relations dans les milieux politiques et comptait parmi ses amis très proches un de nos jeunes parlementaires les plus réputés.

— Comme c'est agréable pour la femme et les beaux-parents de ce jeune parlementaire !

— Il est probable que Mme Verdier songera à la séparation de corps.

Marthe eut un mouvement de protestation. Elle entraîna Marguerite et quand elles eurent dépassé l'enclos :

— Ah ! non, par exemple, moins que jamais.

— Bien parlé, lui dit Marguerite.

— N'est-ce pas, poursuivit Marthe, qu'en de pareilles circonstances il serait lâche de l'accabler ?

— Il vous reviendra, ajouta Marguerite, sans hésiter.

Elles s'abstinrent de tout autre commentaire.

Elles représentaient, l'une et l'autre, la génération nouvelle avide de sincérité, supportant impatiemment le joug des vieux usages, la domination des convenances, la tyrannie des formules. Elles avaient fait leur vie elles-mêmes dans un effort d'indépendance ; elles avaient dû lutter contre leurs parents, briser des résistances acharnées : l'une pour se marier selon son cœur, l'autre pour respecter son virginal veuvage et se consacrer à une collaboration de maternité. Elles avaient voulu marcher librement, l'une vers le bonheur, l'autre vers le sacrifice. Et Marthe comprenait maintenant que

Marguerite avait choisi la meilleure part. Elle découvrait la loi rigoureuse à laquelle doivent obéir ceux qui s'émancipent. L'émancipation n'est ordinairement légitime, et finalement heureuse, que dans la mesure du sacrifice qu'elle impose.

La brume était moins épaisse. Elle s'effilochait sous la morsure de la brise et n'interceptait plus la clarté des étoiles. Marguerite prit congé de son amie et rentra chez elle par le fond du jardin. Elle s'attarda dans les allées, sous les arbres qui s'effeuillaient en gémissant, le long des pelouses flétries et du parterre ravagé où elle avait cueilli les chrysanthèmes. Elle s'appuya au mur mitoyen que jadis avait escaladé François. Il lui sembla voir, dans l'espace qu'il avait franchi pour voler plus vite auprès d'elle, comme un sillage lumineux perpétuant le souvenir d'une heure charmante. Puis elle leva les yeux plus haut parce que rien, ici-bas, ne pouvait la contenter. Elle interrogea l'immensité dont la brise déchirait les voiles. Sa prière monta, droite et confiante :

— O mon Dieu ! vous m'avez comblée d'épreuves et de bénédictions. Vous m'avez tirée du néant de la vanité mondaine, de la fragilité de l'amour humain, de l'illusion du bonheur terrestre. Faites, ô mon Dieu ! que tous ceux qui ont joué un rôle dans les événements que votre Providence m'a rendus si salutaires participent aux grâces dont je bénéficie. Pardonnez-*lui* ses offenses comme je lui ai pardonné sa trahison. Donnez-moi la force de rem-

plir les devoirs dont il m'a laissé l'héritage. Attirez à vous la malheureuse qui n'avait pas le courage de vivre. Rendez efficace la grande affection que je lui ai vouée. Préparez une route sûre à celui qui va naître. Créez-moi un cœur de mère pour l'aimer comme il faut.

Elle resta quelque temps immobile, les yeux au ciel, dans la contemplation de sa destinée ; puis, voyant les lumières du salon, elle pensa que son père et sa mère déploraient sa trop longue absence et elle acheva ainsi sa prière :

— Inspirez-leur, ô mon Dieu ! une volonté conforme à la vôtre.

FIN

# TABLE

—

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le huit mai mil neuf cent onze

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

BERNARD GRASSET

m.

J.mey


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6641

